HENRIETTE CELARIÉ

NOS SŒURS MUSULMANES

SCÈNES DE LA VIE DU DÉSERT

LIBRAIRIE HACHETTE

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

NOTICE: Return or renew all Library Materials! The *Minimum* Fee for each Lost Book is $50.00.

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University. To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

DEC 0 4 1991

DEC 1 1 1991

L161—O-1096

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
STACKS

HENRIETTE CELARIÉ

NOS SŒURS MUSULMANES

SCÈNES DE LA VIE DU DÉSERT

LIBRAIRIE HACHETTE

A celle qui est éprise de lumière
et de beauté,
A Madame Chateau-Boisrivant.

H. C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1925.

845C334
On

NOS SŒURS MUSULMANES

SCÈNES DE LA VIE DU DÉSERT

CHAPITRE I

AUX CONFINS DE L'OASIS DE LAGHOUAT CHEZ LE BACHAGA JELLOUL

Je croyais ne jamais retourner en Afrique et voilà qu'un des grands seigneurs du Sud algérien, le bachaga Jelloul, chef de la puissante tribu des Larbaa veut bien m'accueillir, cet hiver, chez lui.

A quinze kilomètres de Laghouat, au Mékareg, dans le désert, son père le bachaga Lakhdar vint s'installer vers 1890. L'endroit lui plut. Les terres étaient labourables et comme le bachaga Lakhdar était plein de sagesse, il pensa que, loin des tentations des villes, il élèverait plus sainement ses fils. Il fit édifier une vaste demeure. Sur une de ses faces, au levant, elle offre la plaisante apparence d'une villa à l'italienne : terrasses et coupoles blan-

chies à la chaux, balcons ajourés et balustres ; mais si on l'aborde au couchant, ses hauts murs roux en pisé, sans une ouverture, ses bastions avancés lui donnent l'aspect d'un château fort à demi ruiné et que le premier souffle de canon aurait tôt fait de renverser.

A l'intérieur, c'est un enchevêtrement de cours, de bâtiments pour les maîtres, les serviteurs, les animaux ; pour les récoltes et les provisions : les grains et l'huile.

Dans la partie réservée à la famille du bachaga, les salles sont nombreuses : plus de cinquante.

Tout a été construit par un Italien, Thomas, étrange personnage qu'on vit arriver à Laghouat il y a plus d'un demi-siècle. On contait que, dans son pays, il avait étudié au séminaire, et avait été prêtre. A la suite de quelles aventures, de quelles luttes de conscience dépouilla-t-il la soutane, vint-il se réfugier au désert? Le bachaga Lakhdar l'engagea comme maçon aussi bien que comme architecte ; il lui procura des aides et Thomas se montra si fidèle serviteur, qu'avant de mourir le bachaga le recommanda spécialement à son fils aîné Jelloul :

« Tu lui donneras, jusqu'à la fin, à boire et à manger ; tu le logeras ; s'il est malade, tu le feras soigner. »

A présent, Thomas a plus de quatre-vingts ans. Je le vois cheminer à travers une cour. Trapu, avec une large barbe en fourche, frisottante, d'un blanc jaunâtre, qui lui tombe à mi-

poitrine, il va, à tout petits pas, portant une auge et une truelle, s'occupant encore à son métier de bâtisseur.

Le bachaga Jelloul l'appelle, lui explique qui je suis et que je viens habiter au Mékareg. Thomas me regarde de ses prunelles brouillées sans paraître comprendre ce qu'on lui dit. Il n'a jamais appris l'arabe. Se représente-t-on une telle vie ! seul de sa race, dans un coin du désert, muré dans ses pensées !

On m'a conduite à ma chambre. J'y pourrais donner un bal, mais il y faudrait beaucoup de luminaire. Ses murs sont peints d'un vert bouteille presque noir et elle n'a, sur le côté, qu'une minuscule fenêtre aux verres de couleur. Si je veux lire ou écrire, en plein midi, j'allume une bougie. Mais quel repos, quelle détente on doit goûter ici par les jours aveuglants, dévorés de chaleur, et comme il faut louer Thomas, se conformant aux usages du pays, d'avoir fait une seule fenêtre et si petite !

Mes hôtes ont tout prévu pour ma commodité. Si j'ai besoin d'un service, il me suffit d'ouvrir la porte et, frappant dans les mains, d'appeler : « Ali, Ali... »

Aussitôt, surgit un « négro » comme disent les Arabes qui enferment dans ce terme un certain mépris. Noir du plus beau noir, Ali a la peau luisante d'un être richement nourri. Par-dessus son seroual (1) de toile blanche, il porte

(1) Pantalon à fond bouffant.

une vieille jaquette européenne bien trop grande et trop large pour lui, mais dans laquelle il fait la roue très comiquement. Autour de sa tête, s'enroule un turban de mousseline. Allah qui lui a donné la force s'est montré moins généreux pour les dons de l'esprit. Quand on parle d'Ali, on a coutume de dire : « Il est tout à fait bête... »

Au vrai, il a le développement d'un jeune chien. Qu'il ait même été chien, dans une vie antérieure, cela est croyable. Si je lui demande de l'eau ou de cirer mes chaussures, pour me montrer qu'il a compris, il fait :

« Boua, boua, boua. »

*
* *

A travers les couloirs mystérieux et secrets, les patios strictement enfermés entre quatre murailles et où l'ombre demeure longtemps chaude comme si du feu y couvait, je vais visiter les femmes de la maison. Semblable à un patriarche, le bachaga Jelloul héberge et nourrit son fils, ses frères, ses neveux, leurs enfants, leurs femmes et, parmi ses sœurs et ses nièces, celles qui sont devenues veuves, ou ont été répudiées.

Madani, l'un de mes hôtes me sert de guide. La peau très blanche, les joues rouges sous le hâle, les yeux bleus, le poil roux, ce fils du désert, cet Arabe ressemble à un Normand.

Quel silence ici, et le patio où Madani s'arrête

est-il vraiment habité? Des chambres dont la porte est ouverte, une femme sort et puis une autre et une autre encore et toutes s'approchent en glissant dans leurs babouches dorées. Pour m'éblouir, elles ont revêtu leurs plus beaux atours. Vive leur coquetterie qui m'est une charmante surprise !

La plus âgée, Messaouda, est la sœur aînée de Jelloul. C'est elle la « Grande ». « Maîtresse des choses », elle commande et mène les autres femmes doucement, mais avec un ton toujours dominateur. De taille moyenne, majestueuse, elle vient à moi, la main tendue :

« Sois la bienvenue dans la maison. Je suis contente de te voir. »

Longue et étroite, la pièce où je pénètre est aménagée selon les usages d'autrefois. Dieu soit loué ! La vie n'a pas changé ici. L'esprit du passé y règne, l'esprit d'un passé très lointain et qui devait être le même au temps du Prophète. Les femmes ont gardé les traditions. Point de tables, de fauteuils ou d'affreuses armoires à glace dorées comme on en voit trop souvent dans les intérieurs arabes. Autour de moi, il n'y a rien ou presque et c'est parfait ainsi. Des matelas sont alignés le long des murs, des coussins brodés s'entassent et les tapis sont doux comme des toisons. Quelques-uns à fond rouge avec des dessins réguliers et sombres, noirs ou bleus, viennent de la région du Djebel-Amour ; les autres qui offrent plus de fantaisie et d'éclat ont été tissés à la maison.

« Nous avons la laine, remarque Madani, nos troupeaux la donnent. Les tapis qu'on fait chez soi reviennent moins chers et sont plus solides que ceux qu'on achète, et travailler vaut mieux, pour nos femmes, que fainéanter.

Plus fine, plus sensible, Messaouda déclare : « Un beau tapis est aussi précieux qu'un bijou. »

Elle me fait signe de prendre place à ses côtés. Je réapprends la mode arabe : m'accroupir en ramenant sous moi mes jambes, ce qui, dans les premiers temps, au bout de quelques minutes, me donne, hélas ! d'insupportables fourmillements dans les mollets.

Tout est rond dans la souriante figure de mon hôtesse : le nez, les joues, le menton. Point de tatouage. En revanche, sous les paupières, une large ligne de koheul et, sur toute la face, une couche épaisse de fard qui comble les rides et donne l'illusion d'un teint éclatant. Épaissie par l'âge, Messaouda est vêtue, cependant, d'une façon exquise, selon une mode très ancienne. Toutes ses draperies sont blanches et lamées de soie. Sur la tête, la plus surprenante coiffure qu'on puisse imaginer : un dôme très haut, un guennour (1) enturbanné de tulle blanc, de paillettes argentées, de guirlandes de roses-pompons et de myosotis. Autour du cou, sur le front, la poitrine, aux oreilles, aux bras, les plus beaux bijoux, tous anciens,

(1) Coiffure des indigènes du Sud.

d'un or amorti ; héritage de famille et que Messaouda a le privilège de posséder parce qu'elle est la « Grande ». C'est toujours le titre dont on la salue. Parfois, très respectueusement, on y ajoute celui de « Hadjia » pour rappeler qu'elle a fait, jadis, le saint pèlerinage de La Mecque.

Je dis :

« Cela est rare pour une femme. »

Le haut guennour étincelant et fleuri s'agite pour faire : « Non, non. »

Et Madani rectifie :

« Pas dans les familles aisées, du moins autrefois. Depuis la guerre, tout est changé. »

Quand ses parents l'emmenèrent au tombeau du Prophète, Messaouda n'avait que huit ans. En vérité, c'était une bien petite pèlerine ! Ce voyage — le seul qu'elle ait fait — lui a laissé un souvenir éblouissant et pourtant imprécis. Elle en parle, mélangeant tout : le départ à chameau, cachée dans le bassour, la « caliche », le chemin de fer, le « babor (1) », l'arrivée à La Mecque, les magasins brillants de bijoux, de soieries, les rues retentissantes de musique : chants clamés à tue-tête et orchestres de cordes aux airs étranges ; par là-dessus, les journées épuisantes à la Kaaba et les cadeaux merveilleux achetés à pleines mains, comme « souvenirs » pour tous les membres de la famille.

Tandis que Messaouda se complaît à ses descriptions, voilà qu'à l'entrée du patio, deux

(1) Bateau à vapeur.

petites formes vertes paraissent, deux tuniques de laine traînant jusqu'au sol, deux fanchons couleur émeraude laissant apercevoir deux minois puérils, brûlés de curiosité. Ce sont les petites filles de quelque serviteur. Sournoisement, elles glissent à pas de chat sur leurs pieds nus ; pensant que je ne les vois pas, elles s'enhardissent, se rapprochent, dardent sur moi le feu de leurs prunelles sombres. Pourquoi ai-je tourné la tête? Les voilà prises d'une peur épouvantable, les petites aux robes brillantes comme un plumage ; elles poussent un cri perçant et se sauvent. Les pans de leur ceinture qui flottent comme des ailes complètent, sous l'azur du ciel, l'illusion d'oiseaux qui s'envolent.

Debout, par respect pour la « Grande » aussi bien que pour moi, Mina, l'épouse de Madani, montre un tendre visage paré d'adolescence. Le caïd l'a prise en remplacement d'une femme qu'il vient de répudier. Quand on regarde Mina, il faut cligner des paupières. Elle n'est qu'étincellement : éclat des joues trop fardées et des beaux yeux de diamant noir, miroitement de la coiffure aux foulards soyeux, lueur des bijoux innombrables et, plus encore, somptuosité de la robe faite d'un tissu d'or dans lequel Mina semble avoir capté les rayons du soleil.

Qu'elle soit là, à nous écouter, cela me semble tout naturel. C'est pourtant une chose contraire aux usages traditionnels. Messaouda, se le rappelle-t-elle? Ma visite a tout bouleversé ; soudain, elle ordonne à sa bru de rejoindre les

servantes dans la chambre où sont les métiers ; puis, pensant que cela peut m'intéresser de voir les travaux des femmes, elle me fait signe de me lever. Nous traversons le patio.

Entre les hautes tiges de deux roseaux sonores, les fils innombrables, les fils de laine blanche, tous de grosseur et de longueur pareilles sont tendus également.

Mina s'accroupit derrière la trame légère. Grâce parfaite des genoux ployés et du buste bien droit, mouvements des doigts menus, déliés, chargés de bagues et dont les ongles brillants, ambrés par le henné séparent les fils tendus pour glisser le brin de laine. On dirait une nonne derrière la grille conventuelle ; mais non, dorée, éblouissante, Mina semble plutôt l'héroïne d'un de ces beaux contes orientaux où l'on voit des princesses captives d'un enchanteur. Cependant, à ses côtés, une vieille, aux mains râpeuses, au visage ravagé avec un bon regard de chien fidèle, chante d'une voix rauque le chant pieux des tisseuses par la vertu duquel le travail sera béni :

« Le marabout Ahmet Tidjani — sera près de nous toute notre vie — Quand nous serons mortes, il nous protégera. Il empêchera le djinn de venir. Son frère Aben Ahmed marchera à nos côtés en nous préservant des dangers. Et Allah nous donnera une longue vie. »

*
* *

Au delà de la maison, s'étendent de vieux

jardins. Les figuiers y mêlent leurs feuilles à celles des palmiers. Du temps du bachaga Lakhdar qui fut leur créateur, tous les arbres fruitiers de nos climats y croissaient, on y respirait le parfum des roses mais comme il arrive trop souvent en pays d'Islam, les beaux jardins ont été peu à peu délaissés. Les arbres fruitiers, les rosiers ont péri.

Cependant, tous les matins, je vais m'y asseoir. Une odeur subtile que je ne connais pas est dans l'air. La lumière la plus fine joue ses symphonies enchantées. Il y a, du côté de Laghouat, des hauteurs dressées brusquement et qui sont d'une couleur de rose sèche comme pour faire mieux valoir l'azur des montagnes appelées si justement les « montagnes bleues ».

Près de moi, un très vieux cheval aux jambes raides, et qu'on a aveuglé avec une bâche, fait marcher une noria. Le tac-tac du cliquet martèle le silence. J'ai apporté un livre, mais je ne lis pas. Chacune de mes journées est vide d'événements ; pourtant elle sera riche de souvenirs. Répandue partout, montant de la terre, tombant du ciel, cheminant avec le vent, il y a ici une force mystérieuse. On subit son ascendant, on se replie sur soi-même.

Les bras croisés sous son épais burnous, assis à mes côtés, Mohamed, l'un des jeunes frères du bachaga, ne fait rien d'autre que surveiller le serviteur qui, lui-même, surveille le cheval.

A la lisière des jardins, un maigre bédouin pousse sa charrue avec une morne gravité. Le

coin du désert qu'il laboure est un bien petit coin. Je dis à Mohamed :

« Il va fumer, passer la herse. »

Mais je me trompe complètement.

« Au Sahara, réplique Mohamed, on ne fait pas de culture compliquée. S'il y pleuvait, ce pays serait assurément, comme tous les autres, aussi fertile. Seulement, les pluies n'ont lieu qu'à de longs intervalles, tous les cinq ou six ans. Il est vrai que si l'on a la double aubaine de les avoir au moment des semailles et, à nouveau, au printemps, les récoltes sont si fructueuses qu'elles dédommagent des années de stérilité.

Parfois, Cheikali, l'un des frères aînés de Mohamed, vient nous rejoindre. De quoi parlons-nous? O surprise, Cheikali, ce Saharien qui n'a été qu'à l'école primaire de Laghouat pendant quelques années, est presque un lettré. Un nom que je jette au hasard, celui de Fromentin, tout de suite le rapproche de moi. Il m'avoue sa passion de lecture et que, dans une caisse, il garde précieusement avec « Un hiver dans le Sahel » et un « Été dans le Sahara », les livres si vrais, si ardemment colorés d'Isabelle Eberhardt.

Adroit, en outre, Cheikali, à l'occasion, s'occupe de ses mains, ce qui détruit l'opinion répandue qu'un seigneur arabe considérerait comme au-dessous de lui de faire œuvre servile.

Pour éclairer la salle où nous nous tenons, le soir, il y a une grosse lampe à essence.

Par étourderie, par bêtise, Ali, le « négro », y a versé un fond d'huile de foie de morue. La lampe se refuse à le digérer et ne fait plus que clignoter. J'ai vu Cheikali la démonter lui-même, laver à l'eau bouillante, avec des cristaux, l'éponge du récipient.

Ce sont de petits actes, tout petits. Pourtant, ne donnent-ils pas l'idée d'une vie bien plus simple, plus paisible et, en certains points, plus près de la nôtre, parce que plus « bourgeoise », que celle que nous imaginons?

Tous les après-midi, je vais me promener ou, plutôt, pendant des heures, marcher dans le désert. Les enfants m'accompagnent. Ils sont trois et tous trois s'appellent Lakhdar, c'est-à-dire « vert », nom chéri des Musulmans, en souvenir de la couleur favorite du Prophète.

Ces trois Lakhdar, pour les distinguer, il faut rappeler de qui ils sont fils. Dans les premiers temps, je m'embrouillais et cela les faisait beaucoup rire.

A l'aîné, Lakhdar ben Aïssa qui peut avoir quinze ans, on permet d'emporter un fusil. Il dit :

« Les deux petits feront le rabat. Je vais tuer un lièvre pour le dîner.

— Inch'Allah ! »

Nous partons. La singulière chasse !

Le négro Ali a voulu venir avec nous ; il est content et ses grosses lèvres entr'ouvertes découvrent ses larges dents carrées. Le gharbi (1)

(1) Vent d'Est.

fait claquer les pans de nos burnous. Par-dessus sa jaquette noire, Ali a enfilé une blanche gandourah. Les enfants disent :

« Il est kif-kif une corneille. »

Ali proteste :

« Ce n'est pas vrai. »

Hors de son pays, aucun nègre n'aime qu'on lui rappelle qu'il est un homme de couleur.

Parfois, un des enfants culbute contre une touffe de drinn. Tous nous rions. Le sable du désert est doux à nos pieds. A perte de vue s'étendent les solitudes couleur de paille, les solitudes sahariennes, images de l'éternité.

Dos roux, longue queue mince comme celle d'un rat, des gerboises se lèvent, filent à perdre haleine, puis disparaissent subitement, comme happées, dans un trou. Le vent de plus en plus fort siffle à nos oreilles et nous râpe la peau. Tendant vers moi, ses menottes gonflées et rouges, le petit Lakhdar ben Cheikali me montre ses doigts couverts d'engelures. Au Sahara !

Le soleil est plus pâle aujourd'hui qu'une monnaie du pape. L'un de nous dit :

« Il a pris de l'huile de foie de morue. »

Cette fade plaisanterie déchaîne notre gaieté.

Croyant m'être agréable, Ali a mis dans sa caboche de m'attraper une gerboise vivante :

« Tu l'emporteras comme souvenir.

— Dans ma valise?

— Dans ta valise. »

Il s'arrête devant les terriers. Pour prouver qu'ils sont occupés, il ramasse, à leur entrée,

de petites crottes blanchâtres, molles comme un ver et, dans ses mains sombres, il me les présente ainsi que choses très précieuses. Les enfants lui pouffent au nez.

Quelle chasse !

Parmi les traces croisées des renards et des chacals, nous cherchons à relever les empreintes du lièvre aussi légères que celles d'un oiseau. Dressées devant nous, les montagnes de la Safia forment un splendide décor rose.

Nous marchons. La pâleur du soleil augmente ; alors, pour nous réchauffer, nous imitons les Nomades. Ali allume, sans l'arracher, une grosse touffe de drinn. La flamme couve un instant, puis elle triomphe ; tout s'embrase à la fois. Semblables à une chevelure, les brindilles légères flambent en crépitant et les flammes pourpres aux reflets orange ou violet montent en draperies balancées, chacune d'elles affectant, à son extrémité, la forme exacte d'un croissant. Assis en demi-cercle, nous tendons les mains à la vive chaleur et les enfants, avec leurs yeux malicieux et très beaux sous le coqueluchon, ont l'air de gnomes coiffés d'éteignoirs.

C'est alors qu'Ali, qui est vaniteux comme un vrai dindon, a voulu me montrer qu'il sait compter. Il énonce les nombres en levant successivement chacun de ses doigts en bâton de réglisse mais dont les bouts sont rosés délicatement ainsi que des fleurs. Arrivé à sept, il s'arrête. Vieux souvenir des plaies d'Egypte

et de Moïse ; le sept porte malheur. Ainsi, et sans en paraître le moins du monde étonné, Ali arrive-t-il à avoir onze doigts. Il le dit sérieusement et les enfants se moquent de lui.

La flambée éteinte, notre marche reprend dans les sables. Oh ! leur tristesse infinie sous le ciel blanc ! Je suis seule à y être sensible. Sous prétexte de lever enfin un lièvre, les deux petits Lakhdar courent de broussailles en broussailles et, dans les jujubiers — l'arbre de la couronne d'épines — ils découvrent des nids qu'ils s'étonnent de trouver vides. Au ras du sol aussi, ils ramassent les fruits du « chieh » qui sont ronds avec la couleur éclatante d'une orange. Pour se donner l'illusion de jouer déjà, au « baroud », entre eux ils se bombardent. Afin d'éviter d'être atteint, Ali bondit comme un chat par-dessus les tertres et crie à haute voix :

« Boua, boua ! Allah me cache ! Allah me cache ! »

L'air est plein de la sonorité des rires des trois Lakhdar et je pense qu'il y a des écrivains pour prétendre que les enfants arabes sont toujours graves et ne jouent pas.

A l'heure où le soleil se couche, nous faisons demi-tour. D'épais nuages gris-violacé chargent le ciel ; l'horizon est cerné d'une mince bande claire, pur ruban bleuté. Comme si une flamme y courait, les nuages se sont ardemment colorés, le vent les a divisés ; des stries d'or ont frangé les lourdes draperies ; mais, bientôt, les nuées se sont ressoudées, ont formé des mon-

tagnes aux molles croupes derrière lesquelles il y a un flamboiement de forge.

Au-dessus de nous, sans un cri, petite tête et larges ailes, un oiseau planeur fait sa ronde. Les étoiles s'allument et, d'abord, nous commençons de les compter, mais leur nombre, bientôt, décourage notre effort. La voix grêle d'un des petits Lakhdar dit à mes côtés :

« C'est Allah qui les a faites. C'est Allah qui a tout fait. »

Il récompense et il châtie. L'étoile polaire, « celle qui ne bouge pas » : Belhabi, n'est-elle pas un homme très méchant qu'Allah a fixé pour toujours, dans le firmament, en punition de ses crimes ?

Nous rentrons sans avoir aperçu un seul lièvre. Derrière nous, Ali chantonne, dans la nuit, une petite chanson de son invention :

« Nous nous sommes fatigués ; nous n'avons rien rapporté ; pourtant, ce n'est pas mercredi (1). »

Il se trompait. Dans sa menotte, bien serrée, l'un des enfants tenait une plume de moineau.

Quelle chasse !

Au Mékareg, l'on nous attendait. Les petits gagnent l'appartement des femmes. Je rejoins, dans la salle, Madani et Cheikali et, alors, recommence notre vie de tous les soirs. N'étaient le cadre et les longues draperies laineuses de mes

(1) Le mercredi est un jour néfaste.

hôtes et le haut guennour qui masque leur front, elle est si pareille à celle que je mènerais en France dans n'importe quelle campagne paisible, qu'il me faut faire effort pour me rappeler que je suis dans une demeure seigneuriale, au désert.

Le feu ronfle dans le poêle, une tiédeur emplit la haute pièce; tassé sur son siège, le caïd Madani bâille bruyamment et rêvasse. Cheikali a ouvert un livre ; je vois son fin profil couleur pelure d'oignon penché sous le voile de sa coiffure. Parfois, l'un de nous fait une réflexion et nous voilà partis à deviser. Cependant, derrière la tenture, du côté du couloir qui mène à la petite case où mijotent les plats, on entend des voix qui chuchotent et se mêlent au grésillement des viandes. Le couvert est dressé. Ali paraît portant haut le large plat rond où fume le cône neigeux du couscous.

Alors, me redevient sensible que les mœurs de mes hôtes, leur civilisation sont, dans leurs points essentiels, différentes des nôtres. En l'absence du bachaga retourné à Laghouat, le caïd Madani et Cheikali, les « Grands » prennent seuls leur repas avec moi. Leur frère puiné Mohamed, qui cependant a vingt-cinq ans, n'est pas admis à se mêler à eux. Durant le dîner, c'est lui qui, invisible, assure la « liaison » entre la cuisine et la salle. Ici, le respect dû aux aînés subsiste intact. Afin de le maintenir, on évite toute familiarité et, spécialement, la vie en commun. Les fils appellent leur père : « Sei-

gneur ». Jamais ils ne se permettraient de lui adresser la parole le premier. Ils le baisent à l'épaule. Par déférence, ils n'oseraient pas fumer devant lui. Rappelons-nous ce que dit Pascal. « Les cordes qui attachent le respect des uns envers les autres en général sont cordes de nécessité car il faut qu'il y ait différents degrés : tous les hommes voulant dominer et tous ne le pouvant pas ; mais quelques-uns le pouvant. »

***

Maintenant qu'elles sont habituées à moi, les femmes économisent leur fard et cessent de se parer de leurs vêtements de fête. Elles n'ont plus que des peignoirs de laine mais comme elles continuent de porter tous les bijoux de leur cassette, elles conservent je ne sais quel air exotique que complète, chez Messaouda, le haut guennour pailleté, enguirlandé, sous lequel sa figure souriante paraît extraordinairement ronde et petite.

Quand j'entre dans son patio, elle a toujours, à mon égard, une parole de belle politesse : « Ma journée est heureuse puisque je te vois. Je t'aime « besef, besef ». Tu es tranquille et tu as une bonne langue qui dit des choses justes. Assieds-toi. »

Dans un brasero de cuivre rougeoient les braises. Par la baie de la porte, on aperçoit le patio où la vasque est tarie ; un pan de lumière

glisse en biais dans la salle et avive la couleur des tapis ; dans le fond où la note sombre des tentures du Djebel Amour se confond avec la muraille, deux des Lakhdar, les plus petits, jouent aux devinettes :

« Quel est le muezzin le plus fidèle à célébrer Allah? Si tu ne trouves pas, je te traîne sur le ventre jusqu'à Laghouat, jusqu'à Boghari, jusqu'à Alger...

— Ne me traîne pas. Je cherche ; je vais trouver...

— Tu ne trouves pas ? Tu es un âne ; dis que tu es un âne. C'est le coq... Quelle est la mosquée verte, entièrement fermée? Ceux qui y sont enfermés sont noirs. Si tu ne trouves pas je te traîne jusqu'à Laghouat. Tu ne trouves pas? Dis que tu es un âne.

— Je suis un âne, un âne...

— Eh bien, c'est la pastèque... »

Pendant ce temps, Messaouda a pris une petite ampoule en or qu'elle porte suspendue comme une amulette à sa chaîne de cou. Quelques gouttes sur mes mains, sur mon visage. Je suis parfumée à l'eau de rose et remercie avec des phrases très arabes :

« Qu'Allah accroisse tes biens ! »

Maintenant, Messaouda veut m'habiller à sa mode ; sur ma tête, elle pose un guennour arrondi en dôme ; elle m'enveloppe dans la pièce d'étoffe, qui sert de manteau. Il ne me manque que d'être tatouée.

Quelle phrase imprudente ai-je dite là !

La « Grande » saisit la boîte de koheul fixée à sa ceinture et qui jamais ne la quitte. D'un large trait, elle cerne mes yeux. Sur mon front, elle dessine des arabesques. Elle recule pour juger de l'effet. Est-ce bien? Non. Il faut effacer. Généreusement, Messaouda crache sur son doigt. Elle va me débarbouiller ! Horreur !

Je proteste :

« Laisse, laisse. J'ai eu tort. Mon mari n'aimerait pas me voir tatouée. »

Raison suprême. Messaouda s'incline :

« Allah vous a faites si belles, vous autres Européennes, avec votre peau blanche comme un petit fromage de brebis que, si vous étiez tatouée, vos maris seraient trop heureux. »

Nous rions comme deux amies; mais quand, pour prolonger le jeu, je veux revêtir Messaouda d'un de mes vêtements, elle se dérobe et je n'insiste pas. Rien que l'idée lui en déplaisait. C'était comme si je lui avais proposé de renoncer à la décence de son sexe. Obscurément, elle sent qu'il y a, dans son costume, une vertu qui la garde, qui la préserve de nos idées que, souvent, elle réprouve.

Que je montre mon visage aux hommes, voilà, par exemple, ce qu'elle ne peut admettre :

« Moi, je croirais commettre presque un adultère. Ton mari ne t'aime pas puisqu'il permet à d'autres de te voir. Nous, nos maris nous cachent, nous sommes pour eux très précieuses. Un trésor est-ce qu'on le montre ! »

Et sa main se pose sur la mienne pour don-

ner plus de force à ce qu'elle dit. Visiblement, elle a pitié de moi, elle me plaint de ma misère morale. Je suis la barque dont le nautonier se désintéresse.

La jeune Mina est venue s'accroupir à nos côtés.

Je regarde son frais visage. Décidément, comme elle est jeune, comparée à son mari ! N'a-t-elle pas eu une surprise, une désillusion au soir de ses noces? Je le demande en termes discrets. Messaouda se récrie :

« Pourquoi? N'est-ce pas son père qui avait choisi son mari? »

Un sourire me vient aux lèvres :

« Alors, toutes les jeunes épouses sont satisfaites? »

Messaouda rit aussi; puis, de nouveau, elle me prend par le bras et redevenue sérieuse :

« Je ne dis pas que tous les maris soient parfaits, mais si la jeune fille choisissait elle-même, elle se tromperait bien souvent. Chez nous autres, Musulmans, on marie les filles très jeunes. Elles ne connaissent rien de la vie, elles ne savent pas ce que c'est que l'amour; elles n'ont qu'à se laisser guider par leur père et, jamais, l'on ne voit chez nous ce qui arrive, paraît-il, chez les Européens, une jeune fille se déclasser par son mariage. Nos lois qui sont très sages sont bien plus larges d'ailleurs que vous ne le croyez. Ecoute : quand une femme est devenue veuve ou a été répudiée, si elle se remarie, c'est elle-même qui choisit son

« homme (1) » et aucune volonté ne peut aller contre la sienne. »

Entre ses paupières mi-closes, sous sa tiare fleurie de roses et de myosotis, Messaouda considère sa belle-fille. Toutes deux donnent l'impression d'être parfaitement satisfaites de leur sort. Prisonnières dans leur demeure et totalement dépendantes de leur mari, elles ne se considèrent pas à la chaîne.

Aussi quel étonnement provoque soudain ma question :

« Messaouda, tu n'aimerais pas mieux être un homme?

— Puisqu'Allah m'a faite femme, c'est qu'il jugeait que, pour moi, c'était le meilleur sort. »

Cette phrase conventionnelle ressemble à une dérobade. Messaouda a beau se croire libre, je ne puis dépouiller mes idées d'Européenne. J'insiste :

« Evidemment, mais ne serais-tu pas plus heureuse d'être un homme?

— Ce n'est pas possible. Ce n'était pas la volonté d'Allah. Je ne dois pas penser à cela.

— Enfin, tu trouves pourtant que l'existence d'un homme est plus agréable que celle d'une femme?

— Ah ! pour cela, oui. »

La jeune Mina accroupie à mes côtés n'ossait donner son avis, mais elle suivait notre conver-

(1) Le mot « rajel » qu'on pourrait traduire par « époux » a, en réalité, un sens bien plus fort, que le seul mot « homme » peut rendre.

sation avec intérêt. Soudain, dans le patio, elle a aperçu Madani. Quelle réprimande a-t-elle craint d'essuyer? Elle s'est levée précipitamment, s'est sauvée dans la pièce voisine. Madani disparu, elle ne se risque pas à revenir s'asseoir auprès de nous ; mais, debout, dans l'embrasure, en partie dissimulée par le rideau et prête à s'enfuir, elle ne perd pas un mot de ce que nous disons. Existe-t-il des femmes arabes indolentes, passant leur temps à somnoler, à se bourrer de sucreries? C'est possible. Pour mon compte, je n'en ai jamais rencontré. Celles que j'ai connues étaient de diligentes « maîtresses des choses ».

En ce moment, et tout à fait comme une petite bourgeoise française, Messaouda me donne des recettes arabes. Elle m'enseigne les mystères du mouton « aux yeux de vache », c'est-à-dire aux pruneaux. Il y a des siècles et des siècles, chez nous, on mangeait de ces plats sucrés, à la graisse, aux jours de festivité. On les trouvait excellents. Ils le sont. Depuis que je suis au Mékareg, Messaouda elle-même fait la cuisine. Faute de servantes? Non pas ; mais elle désire que tout soit bien et que son frère « Sidi Bachaga », Seigneur Bachaga, comme elle dit, soit content de l'hospitalité qu'elle m'offre.

Les enfants ont quitté l'ombre tiède et parfumée de la salle. Messaouda se tait. A quoi pense-t-elle? Les gens bien informés et qui n'ont jamais vu une Arabe affirmeraient :

« Elle ne pense pas ou du moins à si peu de chose. »

Je l'interroge, elle répond :

« Je réfléchis à ce que tu m'as demandé tout à l'heure : si je n'aimerais pas mieux être un homme qu'une femme. Alors, je mesure combien mes paroles ont été imprudentes. Le bonheur de Messaouda me semble pauvre, mais il est grand pour elle puisqu'il lui suffit. Sa vie claustrée me paraît inhumaine ; elle n'en désire pas d'autre. Je dis :

« Ne cherche pas. Où serais-tu mieux ailleurs? Tout est bien ici, pour toi.

— C'est juste. »

De nouveau, un silence. Dans le patio une servante, une négresse apaise son enfançon qui pleure. Momie toute petite entourée de bandelettes, il repose sur les genoux de sa mère. Doucement elle le berce et lui chante un « triri » :

« Je caresse avec le « triri », mon fils. O mon maître, protège-le !

« Protège-le, ô donateur, afin qu'il grandisse et possède une tente.

« Protège-le, afin qu'il devienne grand et se coiffe d'un turban.

« Protège-le, pour qu'il soit, par la bénédiction de l'ange Gabriel, semblable à un astre éclatant.

« Pour qu'il possède une jument et que sa tente, installée au nord, soit parée de sept tapis et d'une gtifa rouge...

« Mon fils est mon esprit. Il est semblable au musc qui parfume les poches.

« Mon fils est mon doux ami. Qu'Allah préserve sa vie de tout mal !

« Mon fils à la belle natte est ma consolation. Qu'Allah détruise ceux qui l'envient... »

Sauf ma présence, tout ici est sans date, im-

muable, comme depuis toujours, tout donne l'impression d'être hors des temps.

*
* *

Ce matin, Madani est venu me chercher. Ensemble, nous devons nous rendre au ksar d'El-Hiram, chez son gendre qui m'offre une « diffa ».

Le ksar est à quelques kilomètres. On a attelé un tilbury. Au temps où il était neuf, il a peut-être inspiré Constantin Guys, quelque dandy y a roulé. A présent, ses coussins sont crevés, sa capote est déchirée ; dans ses brancards rafistolés avec des cordes, s'ébroue un petit cheval demi-sauvage. Madani saisit les rênes. Avant qu'il ait dit :

« Hi... Rrh !... »

le petit cheval part comme une flèche en faisant sonner ses grelots. Tout de suite, le paysage développe ses grandes lignes rousses, son ampleur, sa nudité et ses plateaux pierreux à l'épiderme lisse et luisant.

Epanouissement complet du soleil. Rayonnement d'un éclat insoutenable. Pas un être humain. Pour animer le paysage, un seul troupeau de moutons dont la couleur jaunâtre se confond avec celle des pierres ; quelques chèvres noires. Aux montées, le sauvage petit cheval force son galop endiablé et Madani remarque philosophiquement :

« Il a raison, il sait qu'il doit monter ; il s'en débarrasse le plus vite possible. »

La voiture saute sur la piste. Nous bondissons pour retomber rudement sur les coussins. Quelques pacages où croissent des touffes de drinn ; des lopins de terre qu'a égratignés la charrue. Ici, comme au Mékareg, le sol est labourable. Il y a des puits et de longues séguias portent au loin l'eau qui fait prospérer les jardins.

Perché sur un tertre, le ksar d'El-Hiram vient vers nous. La nouvelle de mon arrivée s'y est vite répandue. A peine sautée de voiture, je suis entourée d'enfants. Avec leur gandourah noire et rouge brodée de dessins aux tons violents, les petits garçons forment des groupes ardemment colorés. Ils me donnent le salut arabe qui a tant de grâce. Après m'avoir serré la main, ils portent la leur à leurs lèvres. Plus timides, les petites filles me suivent de loin. Je les entends rire. Que disent-elles?

« Une Roumiya, ô mon père, et qui montre son visage ! »

Les petites rues sablées sentent la poussière ; les murs en toub brun sont fendillés par la sécheresse. Contre l'un d'eux, des femmes accroupies, vêtues d'oripeaux rouges laissent voir un visage violemment fardé et des yeux hardis. Elles appartiennent à l'une de ces maisons où, dit Madani, fréquentent les incroyants qui veulent aller au feu de l'enfer.

Certaines sont nées dans des familles honorables et ne demanderaient pas mieux que d'être de vertueuses épouses. Est-ce leur faute s'il en est autrement?

Que je les interroge, elles me diront :

« C'est Allah qui l'a voulu. Nous étions des vierges pures. Nous avons été mariées ; mais, l'un après l'autre, de si nombreux époux nous ont répudiées, parce que nous avions une mauvaise santé, ou que nous n'étions pas dociles ou, simplement, parce que nous avions cessé de plaire que nos familles n'ont plus voulu nous recueillir. Pourtant, il faut manger et la femme arabe n'a pas de métier. »

Or, tandis que me voilà partie à romantiser, Madani, l'homme à l'esprit pratique, me tire par la manche et de même que nous dirions Les voies de l'Eternel sont mystérieuses, il chuchote :

« Allah est au-dessus, au-dessous, devant et derrière nous. Ces femmes soumises, ne les plains pas. Quand elles ont amassé un peu d'argent, elles redeviennent un parti avantageux ; il n'est pas rare qu'elles trouvent un mari respectable. »

Le détour des rues nous ramène à la maison du Caïd ; elle est petite ; néanmoins, elle comporte deux patios et doubles appartements, c'est-à-dire quelques chambres blanchies à la chaux.

L'une d'elles qui ouvre sur la cour intérieure, cœur du logis, laisse voir un beau tapis, cadeau donné par Madani à sa fille, apport obligatoire de l'épousée, vieil usage qui subsiste car, dans les familles à leur aise, le tapis ne représente plus maintenant l'unique couchage.

Le front baissé, les épaules minces sous le haïk de soie, timide, rougissante, la jeune Khadidja s'avance à la suite de sa belle-mère, « la maîtresse des choses ». Dressée sur la pointe des pieds, elle dépose sur la joue de son « sidi-baba (1) » deux baisers rapides et pointus, puis elle retombe à sa contenance embarrassée. Est-ce de moi qu'elle a si peur ? Je le crois d'abord ; mais quand je dis à Madani :

« Elle est heureuse de te voir. »

Il me répond :

« Certes, c'est la première fois depuis son mariage; mais, tu le vois, elle a honte en ma présence.

— Honte?

— Oui ! Une jeune femme... »

Croyant apprivoiser Khadidja, lui poser une question toute naturelle, je dis :

« Te plais-tu dans ta nouvelle demeure? »

Son embarras augmente, elle tortille son haïk et c'est Madani qui fait pour elle :

« Elle ne te répondra pas. Ce ne serait pas convenable de montrer qu'elle est heureuse d'être mariée, d'avoir un « homme ». Lorsqu'elle était encore au Mékareg et fiancée, j'ai dû m'absenter deux mois ; quand je suis revenu, le temps de son mariage était proche. Elle n'a pas voulu me revoir ; elle se cachait quand elle m'entendait. Tu comprends... une jeune fille... la pudeur... »

(1) Seigneur-père.

Cependant, Khadidja n'épousait pas un inconnu. Son mari est aussi son cousin ; elle l'avait vu à maintes reprises.

Dans les familles nobles, les mariages de ce genre sont fréquents. On dit :

« Le Prophète lui-même en a offert l'exemple. N'a-t-il pas donné sa fille bien-aimée à Ali, son cousin ? »

On ajoute :

« Ces unions ont plus de chance que d'autres d'être heureuses. La femme qui est parente de son mari, lui est naturellement dévouée. »

Et comme, en ce pays, l'expérience se résume volontiers en phrases proverbiales, en belles histoires, on conte celle-là que Madani m'a dite tandis que nous déjeunions et que défilaient devant nous les plats variés de la cuisine arabe, les inventions de sa confiserie :

« Marie-toi dans ta famille ; épouse ta cousine même laide et vieille et choisis, pour ami, un ami de ton père... »

Un jour, parmi les jours, il arriva qu'un jeune homme ne tint pas compte de cette recommandation. Il épousa une étrangère et prit, pour compagnon, un homme de son âge. Peu de temps après, ayant des doutes sur leur dévouement, à l'un et à l'autre, il résolut de les éprouver. Secrètement, il tua un mouton, le mit dans une outre qu'il enterra. Après quoi, il dit à sa femme, puis à son ami :

« J'ai tué un homme. Je l'ai enfoui dans le jardin au pied du grand figuier. »

Quelques jours passèrent. Sa femme l'ayant querellé, il la battit. Aussitôt, elle alla, criant chez les voisines :

« Mon mari est un criminel. Il a tué un homme... »

Son ami le dénonça également. Tant et si bien que le cadi le fit arrêter. On interrogea la femme, l'ami ; on alla au pied du figuier, on y trouva le mouton.

Ayant répudié sa femme et rompu avec son ami, le jeune homme redevenu sage se conforma aux traditions. Il épousa sa cousine et prit comme camarade un ami de son père ; mais, devenu méfiant, il voulut les éprouver eux aussi, il leur dit donc comme aux autres :

« Hélas ! j'ai tué un homme. »

Sur quoi, l'ami de son père, s'écria :

« Dis-moi où tu l'as caché ; je veux lui donner un coup de couteau afin d'être ton complice. »

Pour sa femme, il eut beau la battre, ses lèvres demeurèrent scellées. Elle n'était pas seulement son épouse, mais celle qui sauvegarde l'honneur de la famille.

*
* *

Chaque vendredi, le barbier attaché à la demeure du Mékareg est un homme fort occupé. Ce jour-là, maîtres et serviteurs se font raser la tête. Accroupis sur le sol, dans une petite salle qui attient aux écuries et où sont suspendues

les selles, ils passent à tour de rôle tendant la nuque comme si on allait les décapiter ou, pour le moins, les essoriller. Mais que j'ai tort de trembler ! La main du barbier aussi agile que celle d'un prestidigitateur fait voler la lame tranchante du petit poignard que tout indigène porte au côté, dans une gaine de cuir rouge et, quand il a fini, pas une estafilade, pas une égratignure !

Un peu avant midi, les jardins se vident des jardiniers ; on détache le vieux cheval aux jambes comme de bois qui tournait la noria ; Cheikali et Mohamed qui promenaient leurs blancs burnous par les allées, disparaissent, je reste seule. Un silence de mort accable l'étendue déserte.

Et d'abord, me souvenant que c'est vendredi, je pense que mes hôtes se sont rendus à la prière, dans la mosquée qui s'élève juste en face de la demeure seigneuriale et où je vois, chaque jour, l'imâm, un vieillard à la barbe chenue se chauffer de longues heures au soleil, sous le péristyle, en déroulant son chapelet ; mais quand, au déjeuner je fais allusion à ce service pieux, Cheikali me répond :

« La prière n'a pas eu lieu. Il faut être au moins douze pour se réunir à la Mosquée et aujourd'hui, les serviteurs sont au marché de Laghouat. »

Comme nombre d'Arabes, comme la plupart des Nomades, mes hôtes sont peu pratiquants. Cependant leur esprit est profondément reli-

gieux. Madani ne va que très rarement à la mosquée mais il est tout charité. Quand il est à Laghouat et circule par les rues, il a toujours quelque « kessera (1) » cachée sous son burnous ; s'il aperçoit une « meskine », une vieille spécialement, il la lui donne comme en se cachant.

Par leur vie errante, les Nomades échappent en partie à l'action des marabouts. On l'a dit : « Ils n'ont pas plus de temple que de maison. » Quelques-uns appartenant à la tribu des Larbaa sont campés à une petite distance du Mékareg. Leurs tentes pareilles à des carènes renversées sont sombres comme celles de Kédar chantées par l'épouse du *Cantique des cantiques*. Absurdité, sous ce climat : le noir absorbe la chaleur. Pendant l'été, l'intérieur de chaque tente est une fournaise semblable à celle de l'enfer. Le faire observer aux Nomades? Inutile. Ils répondent fièrement :

« Veux-tu donc qu'on nous prenne pour des Ouled-Naïl. Nos tentes doivent être comme étaient celles de nos pères. »

Visiter ces fils de la lumière, c'est prendre un bain de vie rude et ardente. Leurs femmes aux yeux étincelants sont bruyantes, démonstratives et vite familières. Je leur inspire une grande confiance. Je suis Roumiya, donc je sais tout et, spécialement, guérir les maladies.

L'une, Zohria, m'a prise en affection. Son

(1) Galette qui tient lieu de pain.

nom signifie : « Petite Perle ». Est-il rien de plus charmant ! Or, Zohria est une vieille semblable, il est vrai, à des milliers d'autres. L'air d'une sorcière, noire comme un chaudron jamais récuré. La pulpe de sa chair a fondu ; sous les yeux, des creux profonds sont remplis d'ombre ; deux ravines tirent les lèvres vers le cou décharné :

« Quel âge as-tu, Zohria?

— C'est l'affaire d'Allah.

— A peu près? »

Elle fait effort, se rappelle que Madani, son maître était tout petit quand elle est née.

Je rapproche des dates et arrive à ce résultat effarant : cette vieille entre les vieilles a moins de quarante ans.

L'étoffe de sa robe est misérable mais la couleur en est d'un rouge magnifique ; sur sa tête, comme un diadème, elle a drapé une vieille casaque de coton aux carreaux bleus et verts rongés par le soleil. Des mèches grises en sortent par touffes. Elle me dit :

« Entre ; si j'étais riche, je t'offrirais le « Kaoua » ; je peux seulement t'offrir la bienvenue. »

Nous nous accroupissons sur un tapis déchiré et certainement pouilleux. Dénuement total, il n'y a rien autour de nous que des loques, un kanoun (1) et une fourche où est suspendue la guerba, réservoir d'eau.

(1) Petit fourneau en terre cuite.

« J'ai mal aux yeux », dit Zohria.

Elle frotte ses paupières enflammées avec ses doigts couverts de crasse ; elle les essuie avec la laine de son haïk poussiéreux et elle me regarde animée d'une foi naïve comme si, sur-le-champ, rien que parce qu'elle a dit : « J'ai mal », j'allais pouvoir la guérir.

« Il faut laver tes yeux avec un linge propre et de l'eau bouillie. »

Conseils d'Européenne et de civilisée. Sous cette tente, ils prennent un air de dérision. Mais, sublime optimisme, Zohria me remercie :

« Qu'Allah accroisse tes biens et te mette encore plus haut. Tu es une grande « toubiba ».

Longues figures maigres, cuites et recuites durement par les ardents soleils, les filles et les belles filles de Zohria n'ont point de beauté. Leurs traits aigus pourtant les sauvent de la laideur vulgaire. Zohria leur commande et est leur justicière. Parfois, sur leur dos, elle abat, comme un fléau, le bâton qu'elle tient en ce moment, pour écarter les chiens. Quand les bédouines vieilles n'ont plus l'amour de leur mari, elles se consolent par la domination qu'elles exercent sur le reste de la famille. Une des jeunes femmes est malade. On l'a couchée sur un morceau de tapis dans la partie la plus sombre de la tente. Ses os percent la peau ; ses yeux sont brûlés de fièvre. Doucement, je me penche vers elle :

« Où as-tu mal?

— Là, dans la jambe. »

Jeune et infirme. Pauvre petite !

Elle semble étonnée que je la plaigne. Personne, jamais, ne l'a plainte. Elle soulève les paupières :

« C'est Allah qui l'a voulu. »

Un malade qui sait souffrir est un miroir d'Allah. Je dis :

« Il abrégera tes souffrances. »

Elle ne comprend pas que je lui souhaite de guérir et se récrie :

« Si c'est pour aller au paradis, je suis tout de suite prête, je pars ; mais si c'est pour aller en enfer, je demande à Allah de me laisser encore ici.

— Vois comme elle est maigre, fait Zohria. Un toubib de Laghouat dit qu'elle a la tuberculose dans la hanche.

— Il faut la mettre au soleil, en plein air. »

Zohria me regarde. L'étonnement plisse les rides qui bride ses yeux. Les Roumiya ont vraiment d'étranges idées. Le soleil qu'elle voit depuis sa naissance serait un « doué ! (1) »

« Le meilleur des « doués » et qui ne coûte rien. »

Alors, Zohria, très grave :

« C'est Allah qui l'a fait... »

Non loin, une autre tente est occupée par des « négro », des bergers. Sous sa toison qui blanchit, le chef, une espèce d'Hercule, offre un mufle épais de vieux lion. A ses côtés, debout

(1) Un remède.

pour nous recevoir, son dernier né, un enfant, un petit dieu de l'Hadès. A cette jeune divinité, nue comme un ver, je donne un de nos « jetons » dorés. Il le met dans sa paume sombre où il le regarde briller ; puis, sur ce qu'il croit un trésor, il referme ses doigts où le sable, la terre sèche forment de grosses écailles.

Avec une taquinerie bonhomme, l'Hercule s'adresse à son enfant.

« Est-ce que tu veux partir avec la dame? Je te donne à elle pour aller en France. Tu seras bien propre, tu auras beaucoup à manger, tu iras en « caliche », tu auras un cheval... »

A mesure que l'Hercule parle, on suit sur la figure du petit dieu l'effet des paroles magiques. Son imagination lui représente les choses que, déjà, il croit posséder. Mais quand pour continuer le jeu, son père le pousse vers moi, le petit se rejette en arrière, se cramponne à la main qui semblait l'offrir et son cri plein d'angoisse est celui de tous les enfants dans tous les pays :

« Je ne veux pas ! Je veux rester avec maman. »

CHAPITRE II

LE MYSTÉRIEUX PAYS DU M'ZAB

Point de gerboise vivante, point de petit dieu au corps comme ciselé dans le bronze à emporter avec moi. Allah ne l'a pas voulu. Aujourd'hui, je quitte l'hospitalière demeure du bachaga Jelloul. Les jours que j'y ai passés n'ont offert aucun de ces drames impressionnants qui généralisés, exagérés, créent un orientalisme de pacotille, vrai parfois, mais exceptionnellement. Je n'ai pas eu de chance : c'est évident. Même pour me faire plaisir, il ne s'est pas trouvé une seule femme prête à empoisonner sa rivale ; pas une orpheline spoliée par un tuteur cupide et, j'ai honte à le dire, pas la plus petite intrigue amoureuse...

Finies maintenant, pour moi, la région saharienne relativement arrosée, les terres labourables des Larbaa. Davantage, je m'enfonce vers le Sud. A travers la sombre *Chebka* aux roches fantastiques, je gagne le *M'zab*. Point de pays plus curieux au monde. Tout y est étrange : Ses

villes sont demeurées des lieux secrets où vit encore le mystère profond de l'Islam. Les mœurs, les idées de ses habitants sont intactes depuis des siècles.

Berbères d'origine, appartenant à une secte que les autres musulmans considèrent comme hérétique, les M'zabites sont installés dans la région depuis le XI^e siècle (1). Terrifiant exode celui au cours duquel ils fuyaient les persécutions. Poussant leurs chameaux, traînant leurs femmes, leurs enfants, ils marchèrent pendant des jours, des semaines, des mois. Les solitudes étendaient leur aridité, des gorges s'ouvraient, les montagnes dressaient leur architecture infernale. Où allait-on? Chaque anfractuosité semblait la retraite redoutable d'un djinn. Les M'zabites s'engagèrent entre les hautes parois ; il les franchirent et, cette fois, ils s'arrêtèrent.

La région était et est encore effroyable. Pas de sources. Tout est calciné par un soleil de feu. Dans le roc, les M'zabites creusèrent des

(1) Les M'zabites sont les vrais fils de ces puritains du 1^er siècle de l'Hégire qui ne pardonnèrent pas à leur khalife Ali la faiblesse d'avoir, après sept jours de massacre, fait grâce aux Syriens qui se révoltèrent contre le gendre du Prophète lui-même. A leur tour exterminés à Nahrouan, ils donnèrent mission au plus fanatique des survivants, Ibn-el-Maldjem, d'abattre Ali d'un coup de sabre, sur les marches de la mosquée de Médine. Obligés après un tel crime de sortir de l'Islam orthodoxe, d'où leur nom de Kharidjites, ces puritains se répandirent dans tout le monde musulman. »

(Cité par le C^t Duclos : *Op. sur les territoires du Sud de l'Algérie.*)

puits qui atteignent en profondeur cinquante, soixante mètres et même davantage. Louanges à Allah, notre soutien ! L'eau apparut. Les oasis naquirent dans les vallées : « Nos aïeux » ont fait prospérer ce pays comme on remplit une outre », disent les M'zabites. »

Des villes s'édifièrent au nombre de sept, plus ou moins distantes les unes des autres et qui ont un aspect charmant et uniforme. Au-dessous de la mosquée avec son minaret en forme de pyramide tronquée s'étagent les maisons en terrasses, aux murs de pierre ou de pisé, parmi lesquelles se distinguent quelques demeures plus riches aux rondes arcades éblouissantes.

Les M'zabites qui ne se marient qu'entre eux, ont gardé intacte leur foi. Celle-ci est rigide. On les a souvent appelés les « puritains de l'Islam ». Rien de plus austère que leurs mosquées aux piliers grossiers simplement blanchis à la chaux : « Dans nos temples, disent-ils, il n'y a ni carreaux de faïence, ni tapis. Allah ne demande pas cela pour prier. » Chez eux, le tabac est absolument proscrit sous toutes ses formes ; à Beni-Isguen, la ville sainte, il est même défendu aux étrangers de fumer dans les rues. Il y a peu de jours, un officier français s'est vu arracher sa cigarette : « Lorsque Satan fut chassé par Dieu, racontent les M'zabites, il urina à la porte du paradis ; une plante poussa qui fut le tabac... »

Ces gens austères sont sobres : « Allah nous

a donné quatre boissons excellentes : l'eau, le lait, le café et le thé ; c'est assez. »

Au M'zab, il n'y a point de mendiants : la mendicité est considérée comme ignominieuse. L'injure est plus grande, ici, d'être appelé mendiant que voleur.

Les pauvres, d'ailleurs, sont généreusement secourus. Non seulement, les M'zabites pratiquent la *zekhat*, l'aumône obligatoire et rituelle d'un dixième du revenu, mais, sur chaque succession, ils ont établi un droit des pauvres de deux francs cinquante pour cent, et dans ce pays d'apparence désolé, il y a des successions importantes. L'une d'elles, récemment, atteignait sept millions.

Incapables, en effet, de trouver leur subsistance dans le M'zab, la plupart des hommes, dans la force de l'âge, sont contraints de s'expatrier. Entendus naturellement aux affaires, ils s'établissent dans le Tell : bouchers et épiciers, marchands de charbon, patrons de bains maures, marchands de tissus ou de tapis. Ils partent seuls. La loi religieuse de leur secte interdit aux femmes de quitter le pays, même pour suivre leur mari. C'est une dure loi. Les M'zabites le jugent ainsi, eux qui ont la réputation d'être si jaloux qu'à peine laissent-ils voir leurs femmes à d'autres femmes.

*
* *

Les circonstances m'ont servie. J'ai pu péné-

trer dans plusieurs intérieurs de Ghardaïa, la capitale du M'zab. J'ai vu, à visage découvert, ces M'zabites que j'avais croisées strictement voilées et à qui aucun homme ne peut adresser la parole, dans la rue, sous peine d'amende et d'un exil de deux années.

Étrange petit monde, celui où j'ai été admise ! Pour les femmes du M'zab, la vie actuelle est comme si elle n'existait pas : ses nouveautés, ses progrès, ses agitations, à peine si elles en entendent parler par leurs maris quand ils reviennent du Tell ; beaucoup même ne les soupçonnent pas ; elles sont comme étaient leurs mères il y a douze cents ans.

Ignorantes, mais point sottes. Faute de les avoir vues, les écrivains masculins les on représentées abruties par la crainte et les gros travaux. Que beaucoup soient ainsi, c'est possible ; mais j'en ai trouvé d'autres à l'intelligence éveillée, à la riposte prompte. Cela se comprend. La conversation étant leur principale distraction, elles acquièrent, à force de s'y livrer, une façon de parler qui est non seulement juste mais charmante.

A travers les rues aux passages voûtés et que des arcs enjambent d'une maison à l'autre, le frère du caïd me mène chez sa belle-sœur. Nous allons sans hâte. Suspendue à son poignet par une lanière de cuir, mon compagnon porte l'énorme clé qui, tout à l'heure, ouvrira le logis. Elle est en bois, mesure plus de trente centimètres et pèse près d'une livre. Tous ceux

que je rencontre en ont de semblable. Au M'zab, quand une rixe commence, ce n'est pas à coups de couteau, c'est à coups de clé. A la moindre injure, les adversaires se jettent chacun la leur à la tête et les blessures sont graves : cette arme improvisée est un dangereux projectile.

Le vantail déverrouillé, me voici dans une petite cour carrée qui forme salle de réception. Fermée à sa partie supérieure avec des piliers au rez-de-chaussée et des colonnettes à l'étage, elle présente des murs teints d'un rose de fraise qui en pleine lumière paraîtrait trop vif mais qui, ici, est heureusement assourdi. A peine suis-je entrée, la femme du caïd descend pour me recevoir. Derrière elle, deux petites filles semblablement vêtues. Je serre la main de l'aînée qu'on me présente comme la fille du caïd et j'en vais faire autant à l'autre quand mon guide intervient :

« C'est la bonne. »

Toute petite bonne de sept à huit ans, fille d'anciens esclaves, née dans la maison. Mon erreur n'aurait eu aucune espèce d'importance. Ce pays se vante d'être celui de l'égalité. Quelle que soit la fortune du prétendant, quelles que soient la beauté et la situation de la jeune fille, la loi du M'zab décrète que la dot payée sera la même pour toutes ; elle n'excède pas sept cent cinquante francs. Même pour le M'zab, ce n'est pas cher...

Il y a quelques instants, quand j'étais dans le bureau où le caïd traite des affaires pu-

bliques, notre conversation était venue à tomber sur l'idéal de beauté féminine que se font les Arabes.

Doucement, le caïd s'était moqué de ce que nous croyons : plus une femme a d'embonpoint, plus elle est admirée.

« Mais, c'est faux, disait-il, nous ne sommes pas des Turcs ou des Juifs. Une femme grosse « comme un moulin » n'est pas plus plaisante qu'une femme maigre comme un échalas. Nous réprouvons également celle qui est trop grande et celle qui est trop petite. La femme doit être de corpulence et de taille moyennes ; ses cheveux doivent être noirs et brillants comme les plumes de l'autruche mâle, nous aimons que ses yeux soient semblables à ceux de la gazelle, que ses sourcils dessinent un arc aussi parfait que celui de la lune ; sa bouche doit être comme une fleur de géranium et son cou long et mince comme celui de la biche... »

Je regarde mon hôtesse et j'ai envie de sourire. C'est sa femme elle-même que le caïd m'a dépeinte. Elle est vêtue exactement comme on l'était au temps de Mahomet. Ce pays est celui de l'immuable. Par-dessus sa chemise de soie blanche, une gandourah de soie de couleur jaune ; sur le tout un vaste manteau de laine blanche, le *melhafa*, avec des bouquets de fleurs roses. Un voile noir brodé de larges bandes aux couleurs contrastées est épinglé sous le menton et tombe jusqu'à la taille. D'innombrables bijoux d'un or étincelant : collier de sequins dont

je compte sept rangs superposés, bracelets dont les cercles s'étagent du poignet jusqu'au coude. Aux oreilles, larges anneaux qu'agrémentent des pampilles. Nous causons :

« Tu viens de France?

— Oui, de Paris.

— C'est plus beau, plus grand que Ghardaïa?

— C'est beaucoup plus grand ; est-ce vraiment plus beau?

— Tu dis cela parce que tu es aimable.

— Il y a la même différence entre nos deux villes qu'entre mon costume et le tien ; regarde comme ma robe est triste à côté de la tienne.

— Les modes sont différentes selon les pays. Je suis sûre que, chez toi, tu as aussi de beaux bijoux, tu les mets pour les fêtes ; tu n'as pas à regretter de ne pas être M'zabite.

— J'aurais une belle robe, mais je serais enfermée et contrainte d'être toujours à la maison.

— C'est l'usage et on n'en souffre pas.

— Ainsi, tu n'as jamais envie de sortir d'ici?

— Non, puisque cela ne se doit pas.

— D'autres Arabes le font pourtant.

— Pas les M'zabites. Celles qui l'ont fait, d'ailleurs, en sont-elles plus heureuses? J'ai entendu parler de l'une d'elles. Son mari, qui avait une situation en France, l'a emmenée avec lui. Elle a appris votre langue, elle s'est habillée comme vous, elle a été dans vos fêtes ; mais son mari a dû rentrer en Algérie. Il a fallu que sa femme vive à nouveau enfermée. Elle n'a pu le supporter. Au bout de quelques mois, elle

s'est sauvée ; pourtant, elle avait un mari et des enfants... »

A ce moment, la servante-enfant a apporté le kaoua. Mon hôtesse se lève pour le verser dans les tasses minuscules et dorées. Ses doigts minces, chargés de bagues, manient délicatement le sucrier, les assiettes de gâteaux au miel et à la semoule, les jattes emplies de dattes à la chair fondante. Ses gestes sont exactement ceux qui conviennent et, par conséquent, qui plaisent. Il y a, en elle, une grâce innée, une dignité naturelle ; son esprit est délié et fin. Un moment après, comme renouant la conversation, je lui demande :

« Ainsi, tu ne désires rien ; tu es heureuse de ta vie? »

Elle ne me répond pas tout de suite ; quand elle le fait, ce n'est pas directement :

« Nous avons un proverbe qui dit : « Chaque saison a son printemps. Le printemps du printemps c'est l'herbe fraîche et les fleurs ; le printemps de l'été, c'est le blé mûr ; le printemps de l'automne, c'est la récolte des fruits ; le printemps de l'hiver, c'est le coin du feu... »

J'entends. Chaque saison a son printemps, chaque condition humaine a également le sien.

J'approche ma tasse de mes lèvres. La femme du caïd et son frère commencent à boire :

« Louanges à Dieu qui a créé les deux mondes (1), dit l'un.

(1) Celui d'ici-bas et celui d'en haut.

— Bonne santé, » répond l'autre.

Une douce lumière coule sur la table ; par d'étroites ouvertures ménagées dans le toit, des oiselets entrent librement dans la pièce bien calfeutrée. Au-dessus de leurs pattes minces, leur corps est rond comme une pelote ; ils ont une tache bleue sur le cou et ils sont si petits que, s'ils s'envolent, ils ne laissent qu'un point d'ombre sur le sol ; auprès de nous, ils sautillent, picorant les miettes tombées de la table ; ils portent bonheur et jamais on ne les chasse, jamais on ne les tue. Mon hôtesse, qui me voit les regarder, dit soudain :

« On prétend que les femmes arabes, pendant toute leur existence, ne voient que le ciel et la terre de leur cour ; il y a aussi les oiseaux... »

Le moment est venu, pour moi, de me retirer. Je remercie la femme du caïd de son aimable accueil. Alors elle sourit, prend ma main et faisant le geste de la poser sur son cœur :

« Sens comme je suis heureuse de t'avoir vue... »

Dans cette femme illettrée, je le répète, mais de sensibilité vive, s'épanouit toute la grâce d'une race qui, pour être différente de la nôtre, n'en a pas moins sa civilisation. Aussi, ne suis-je pas peu choquée, quelques instants plus tard, dans la rue, de voir celui qui m'a servi de guide fermer à double tour la porte de la maison et garder la clé à son poignet :

« Tu emprisonnes ta sœur ! qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Qu'est-ce que tu veux qu'elle dise? »

Et, faisant allusion à ma visite :

« Elle en a assez pour aujourd'hui ; elle n'a pas besoin d'en avoir davantage. »

*
* *

A différentes reprises, les *Sœurs blanches* (1) ont bien voulu m'emmener dans les visites qu'elles font en ville. Il y a quelques années seulement, la chose n'eût pas été possible. Plus encore que les hommes, les femmes du M'zab se gardaient farouchement contre nous :

« Quand nous sommes arrivées dans le pays, me dit une des *sœurs*, nous avons essayé d'attirer les enfants en leur donnant des bonbons ; ils les acceptaient mais leur mère les forçait à les cracher ; nous donnions des poupées, des vêtements aux petites filles, elles les rejetaient dans notre cour ; elles ne voulaient rien accepter du *Roumi*. La première fois que l'une de nous a tenté de pénétrer dans une maison indigène, elle a été reçue par des menaces. La M'zabite s'était armée d'une branche de palmier : « Va-t'en, criait-elle, si tu ne t'en vas pas tout de suite, je te casse mon *djerid* (2) sur le dos. » Aujourd'hui, les petites filles courent après nous en nous appelant les « sœurs-bonbons » ; elles viennent à notre ouvroir ; nous leur apprenons à faire des tapis ; nous leur donnons des notions de propreté, de tenue du

(1) Comme celui des *Pères blancs*, leur ordre a été fondé par Mgr Lavigerie.

(2) Branche de palmier.

ménage. Quand un enfant, quand une femme est malade, on vient nous chercher pour que nous donnions nos soins.

Du plat de la main, les sœurs frappent à la porte d'une des petites maisons cubiques qui se serrent le long des ruelles tortueuses et qui, toutes, présentent les cinq doigts de Fatma contre le mauvais œil. La porte cède. Un couloir coudé et voici la cour carrée qui découpe un pan de ciel bleu ; des piliers blanchis à la chaux soutiennent une galerie ; piments, citrons et grenades sont suspendus en éclatantes guirlandes ; un large plat de cuivre accroche la lumière ; dans un angle, un vieux bidon à pétrole a été transformé en *kanoun*, sur lequel mijote le couscous.

Plusieurs femmes sont dans la cour. L'une lave de la viande de chameau, la seule qu'on ait ici et dont les M'zabites sont friands ; accroupies face à face, deux autres broient le grain. Dur travail. La meule est lourde à tourner, surtout dans la position à terre, les jambes croisées et repliées. Une quatrième, qui trie de la laine, tourne le dos à l'entrée. Quand j'arrive derrière les *sœurs*, elle n'a pas le temps de distinguer mon visage : la couleur sombre de mon costume, la forme de ma jaquette lui font croire qu'elle se trouve en présence d'un homme. Elle pousse un cri comme si on l'étranglait ; elle se cache sous son *khembouz* (1) et la *sœur* a beau

(1) Voile des femmes.

la raisonner, lui faire comprendre son erreur, la peur est plus forte que tout, l'aversion aussi. Quand elle est convaincue que je suis une femme, elle persiste dans son refus de se laisser voir à moi : j'appartiens à un monde étrange dont les actions sont « péchés » ; je montre mon visage aux hommes ; plus encore, peut-être, je leur montre mes cheveux.

« Que nous ayons les cheveux cachés par le voile, remarque la *sœur*, est une des raisons pour lesquelles les femmes du M'zab ont fini par nous accueillir. Elles disent que nous pratiquons les mêmes règles de pudeur que les leurs. »

Les présentations faites, nous montons à l'étage. Hormis celle qui refuse de me regarder, toutes les femmes de la maison m'accompagnent. Elles sont sept : la mère, ses filles, ses belles-filles.

Toutes ont d'immenses yeux noirs, une figure ronde, un teint doré qui les fait ressembler à de petites bonnes femmes en terre cuite. Au bout du nez, sur le front, les joues et le menton, un léger tatouage dessine une minuscule croix bleue ou pose un point semblable à une mouche.

Tatouées, les femmes du M'zab ! Ces rigoristes ignorent-elles le blâme jeté sur un tel usage? Allah a mis au monde les fils d'Adam avec la peau nette. Malheur à ceux qui n'auront pas respecté ce don. Avant qu'ils entrent au paradis, Mahomet coupera avec un rasoir toutes

les parties de leur corps qu'ils auront altérées.

Empressées et gentilles, mes hôtesses mettent leur point d'honneur à me bien recevoir. Fafa, l'une des filles, prépare le café ; elle verse de l'eau dans une casserole ; elle souffle sur le feu ; les braises rougeoient. Bientôt, l'âme de l'eau fait entendre son chant résigné qu'un poète arabe — frère de Maeterlinck — a essayé de transcrire : « Je viens du ciel. — Je descends sur la terre. — Je fais pousser les plantes et les arbres. — Les arbres à qui j'ai donné la vie. — Plus tard, les voilà qui me brûlent. »

L'eau bout, le café est prêt. Fafa l'apporte. Dans l'étroite galerie et fort serrées l'une contre l'autre, nous nous accroupissons autour du plateau où sont rangées les tasses. Tous les yeux sont braqués sur moi. Pour prendre un gâteau, je retire mes gants. Ce sont des gants d'un brun roux. Exclamations des femmes :

« Qu'est-ce que tu fais ! Tu enlèves ton henné ! Tu peux l'enlever? Comment? Laisse-nous voir. Oh ! en dessous, c'est doux, c'est blanc. »

Je ris. Aussitôt, nouvelles exclamations et plus véhémentes :

« O mon père ! Qu'est-ce que tu as dans la bouche ! Une dent en or ! Remercie Allah. Il ne s'est pas montré parcimonieux avec toi. On a bien raison de dire que les Roumis peuvent des choses surprenantes. Comment ça tient-il? c'est collé, ou tu la retires pour dormir? On nous a raconté que les Roumis retirent leurs vêtements pour dormir. Ce n'est pas vrai?... »

Mon face-à-main, comme il est naturel, intrigue beaucoup Fafa et sa famille. Il passe de main en main. De mon côté j'examine leurs bijoux, leurs bracelets, leurs oreilles percées en quatre endroits de profondes entailles où sont suspendus des cercles d'or si lourds que le lobe supérieur retombe sur la joue. Et voilà qu'au cou d'une femme je découvre une ronde médaille en vermeil, une médaille de piété, semblable à celles que portent les catholiques. Ma surprise est grande :

« D'où as-tu cela?

— Mon mari me l'a rapportée du Tell.

— Tu sais ce que ça représente?

— Oui, Lella Mériem, la mère de Sidna Aïssa. »

Alors, elle m'explique, que les mahométans ont un grand respect pour la Vierge ; les anges ont dit à Lella Mériem que Dieu l'avait choisie, qu'elle était élue parmi toutes les femmes et qu'elle serait exempte de souillure. Elle a enfanté par l'intermédiaire de l'ange Gabriel, « qui a soufflé dans sa manche ».

Cette médaille sainte a orienté notre conversation sur la religion. Qu'on ait une croyance autre que la leur, les musulmans les plus fanatiques l'admettent sans protester. Ce qu'ils blâment, c'est l'irréligion. Quand ils parlent de nous, Français, ils nous appellent volontiers les *Koffar*, les blasphémateurs, ceux qui ne respectent pas comme il convient le nom de Dieu. Plus d'un m'a dit :

« Vos grandes qualités nous les reconnaissons : vous rendez la justice avec intégrité, vous tenez toujours vos engagements. Si vous respectiez davantage le nom de Dieu, si avant de mourir vous prononciez la *chedda* (1), vous entreriez au paradis avant nous.

Comment s'étonner après cela si, dans la demeure où je suis, mes hôtesses me pressent de questions

« Tu es Roumiya ; est-ce que tu pries? Comment pries-tu? Avec quels mots ; avec quels gestes?... Nous, nous avons une chambre de prières, un tapis de prières et, pour prier, nous quittons nos vêtements ; nous mettons une robe spéciale. »

Mais, à mon tour d'interroger. Je veux savoir comment, dans leur esprit ignorant, ces femmes se représentent les autres pays et, spécialement, la France. Si je m'attendais à une description détaillée, je serais déçue. Je questionne Fafa. Aucun paysage ne se compose dans son esprit :

« La France, c'est très large... Il y a beaucoup de place.

— Et puis?

— Je n'en sais pas plus.

— Cherche encore.

— C'est vert ; c'est tout vert. »

Quel plus grand éloge attendre d'une M'zabite habitante d'un pays désolé?...

Tandis que nous conversons, on frappe à la

(1) Phrase par laquelle le musulman affirme sa foi : « Il n'y a de Dieu que Dieu. Et Mahomet est son prophète. »

porte de la rue. Ainsi qu'il est d'usage pour savoir si l'on peut entrer sans indiscrétion, une voix demande :

« Je viens? »

Mes hôtesses se regardent et semblent se concerter. Pour jouir à elles seules de la distraction inespérée de ma visite, elles ont bien envie, je le devine, de répondre à l'importune :

« Le chemin est occupé... » mais ce serait « péché ». Alors, prenant sur elles, elle disent :

« Viens. »

Dans la cour, paraît une charmante petite bonne femme, une poupée plutôt, une poupée ravissante, en terre cuite, elle aussi. Somptueusement parée de bijoux et si gracile, si menue, si délicate qu'un choc un peu brusque semble devoir la briser. Elle fait quelques pas et s'arrête. Cette petite bonne femme est très bien élevée. Cela se voit tout de suite. Bien qu'il n'y ait en bas que la M'zabite que j'ai effarouchée et qui s'obstine à ne pas être des nôtres, la mignonne visiteuse dit très haut :

« Le salut pour vous tous. »

Je demande :

« A qui donc s'adresse-t-elle?

On me répond :

« Aux anges gardiens ; ils se tiennent constamment dans les angles de la maison et si elle avait manqué de les honorer, on le lui aurait rappelé :

« Au nom de Dieu, retire-toi. Retire-toi, langue d'âne, et recommence ton salut. »

Maintenant, la poupée charmante gravit l'escalier. A chaque pas, elle fait tinter ses bijoux, ses khalkhals (1), ses bracelets. On me la présente. C'est Zilora, une petite voisine. Elle a douze ans environ et il y a quinze mois qu'elle est mariée. Sa figure enfantine, ses longs yeux que cerne le koheul ont un charme grave, un peu triste, qui tout de suite lui gagne de l'amitié. Fafa me dit :

« C'est son père qui est dans le Tell qui a décidé son mariage, à cette pauvre perdrix. Il a choisi lui-même l'époux sans consulter sa femme. Celle-ci a beaucoup pleuré. Elle répétait : « Zilora est encore si petite ! J'aurais tant voulu la garder avec moi pendant trois ou quatre ans ! »

Tandis que nous parlons, l'épouse-bébé se tient debout, appuyée contre la balustrade. Elle n'est pas seulement intimidée par ma présence. Visiblement, je lui fais peur, je lui fais horriblement peur. Son cerveau puéril est encore farci des contes que les mères arabes disent aux petits et où le Roumi est immanquablement représenté comme l'ogre qui dévore les enfants méchants. Sans doute, Zilora trouve-t-elle que j'ai une bien grande bouche et de bien longues dents ! Pour la rassurer, j'admire sa robe où des roses, des œillets sont artistement brodés :

« Comme ta robe est belle ! Elle a autant de couleurs que l'arc du Prophète (2).

(1) Bracelet des chevilles.
(2) L'arc-en-ciel.

— Oh ! fait Fafa, Zilora a bien d'autres robes et encore plus belles. »

Les joues dorées de la petite deviennent toutes rouges d'orgueil, mais elle continue de baisser les yeux, de trembler comme la feuille du palmier que le simoun agite. Pourtant, elle ne désire que me faire plaisir. Quand on lui demande si elle veut me montrer sa chambre de jeune mariée qui est, paraît-il, tout ce qu'on peut faire voir de mieux à une dame qui arrive de Paris, elle y consent aussitôt.

Je m'apprête à la suivre, mais, auparavant, il faut dire adieu à mes hôtesses ; elles marquent, de me voir partir, un regret aimable.

« Pourquoi t'en aller ! Tu devrais rester ici ; tu mangerais le couscous, tu coucherais avec nous. Tu es gaie, tu n'as pas la figure refrognée comme une M'zabite. Tu ris. Rire, il y a des M'zabites qui disent que c'est « péché ! »

Sur les degrés de l'escalier où elles s'échelonnent, leurs anneaux, leurs colliers tintinnabulent et brillent dans la lumière ; elles se penchent pour me voir plus longtemps et leurs vœux m'accompagnent :

« Reste avec le bien ; pars avec le bonheur... »

Ainsi que toutes les maisons m'zabites où il m'a été donné de pénétrer, la demeure dans laquelle Zilora vit avec sa belle-mère et ses belles-sœurs est une véritable ruche où chaque femme est continuellement occupée. Comme au temps des patriarches, tout se fait dans les logis bien ordonnés, depuis ce qui est indispen-

sable à la vie quotidienne : le pain et les vêtements, jusqu'à ce qui la rend agréable aux jours de fête : les beaux tapis, les parfums, les essences précieuses, les friandises exquises.

Seule, à cause de son jeune âge, Zilora a encore le droit de s'amuser. Suspendue à sa ceinture, dans un sac en cuir, elle porte sa provision de *mhiels*, petits cercles en verres diversement coloriés et qui sont un des jeux favoris des fillettes m'zabites : on les cache dans ses mains, on les enfouit sous le sable. Les gagne celle qui peut deviner combien il y en a et de quelle couleur.

Avec Zilora, je monte à l'étage. La petite pousse une porte. Nous sommes dans sa chambre. C'est une étroite case calfeutrée de partout. Une odeur aigre semblable à celle des vieux fromages y est enfermée. Point de fenêtre. Comment peut-on vivre là-dedans ! Pour que j'y voie, il faut allumer une bougie. Le sol en terre battue est couvert de nattes. Les solives du toit sont cachées sous une pièce de cretonne à grosses fleurs ; des pots de faïence jaune et verte, des bols de porcelaine blanche, des oranges et, surtout, des boules en verre de toutes les couleurs dessinent au plafond leurs guirlandes nombreuses et bariolées ; les murs sont dissimulés sous des tapis par-dessus lesquels — et c'est cela qui, pour moi, est vraiment extraordinaire! dans cette chambre — se trouvent suspendues toutes les pièces du trousseau de la petite mariée : gandourahs de soie

aux couleurs ravissantes, couleurs de fleurs, couleurs de fruits ; *melhafas* somptueux et robes à fond noir, étranges robes dont les bandes horizontales présentent les dessins les plus éclatants.

Un peu inquiète, Zilora épie mon impression. Je m'exclame :

« Zin, zin (1) ».

Son visage s'épanouit ; elle me laisse tout voir et quand j'ai fini, elle éteint la longue bougie de parafine — les M'zabites ne se servent pas de bougies de stéarine, crainte qu'il n'y entre de la graisse de porc — non en soufflant dessus : cela porte malheur, mais en pinçant la mèche avec ses doigts.

*
* *

Quand nous entrons chez Bya, toutes les femmes sont à l'étage. Dans la cour, il n'y a qu'un enfant qui joue assis par terre. En nous entendant entrer, les *sœurs* et moi, il lève sa petite tête coiffée d'un bonnet pointu qu'orne une queue de mouton contre le mauvais œil ; il appelle :

« Venez, venez ; il y a ici une personne que nous ne connaissons pas. »

Des têtes curieuses se penchent par-dessus la balustrade de bois. Une voix dit : « Bienvenue » ; on nous fait signe de monter.

(1) Joli.

Nue sous sa robe de laine et les jambes repliées sous elle, Bya est accroupie sur le sol. Campée derrière elle, sa mère : des mains brunes et sèches, une longue figure de vieille chèvre à la peau jaunie et creusée par les rides. C'est séance de coiffure. Séparés en raies, généreusement frottés de henné et d'huile, les cheveux de Bya flottent sur son dos ; sa mère s'occupe à les tresser. Grave occupation et laborieuse ; elle n'a lieu qu'une fois par semaine, de préférence le vendredi, qui est un jour béni.

Bya est toute jeune. Quel âge a-t-elle? Exactement, elle ne le pourrait dire. Elle est née aux figues d'été ; elle marchait déjà depuis assez longtemps quand a eu lieu la grande crue (1). L'an passé, on l'a mariée et, bientôt, elle va devenir mère. Elle m'interroge :

« Tu as des enfants? »

C'est toujours la première question, ici, que posent les femmes. Je réponds négativement. Et voilà qu'au lieu de me plaindre ainsi qu'on le fait d'habitude, Bya s'exclame :

« Tu es heureuse ! Allah t'a préservée de sentir la lourdeur de ton ventre! Vois, moi; c'est mon premier et j'ai peur de mourir... si tu savais comme j'ai peur ! »

J'essaye de la rassurer :

« Tout ira bien et si Allah veut, tu auras un fils... Tu seras heureuse d'avoir un fils ? »

(1) Il s'agit de celle de 1914. Pendant sept années, à partir du 7 février pas une goutte d'eau n'a coulé dans les oueds. La date est restée mémorable.

Bya me regarde et répond avec éclat :

« Oui, oui ; si Allah veut. »

Mais tout de suite, ses yeux redeviennent anxieux. Elle tremble devant l'épreuve qui l'attend. La loi du M'zab a quelque chose de barbare : quand le moment d'un accouchement est venu, la maison se vide ; personne n'assiste la femme arrivée à son terme ; elle doit se délivrer seule. Par charité, pourtant, on lui explique comment s'y prendre. Au dire des *sœurs blanches* tout se passe d'ailleurs généralement sans accident et, semble-t-il, sans grandes souffrances :

« Que de fois, en entrant dans une maison, me dit l'une des *sœurs*, nous avons été surprises d'y trouver un petit enfant ; il vient de naître et la mère est déjà debout, parée de ses plus beaux vêtements, de tous ses bijoux. Elle prépare du thé, du café, des gâteaux pour les visiteuses. Prévenues de l'événement, celles-ci ne tardent pas à arriver :

« Mabrouk (béni), » disent-elles en passant près du nouveau-né.

Et l'accouchée répond

« Qu'Allah bénisse ton salut !

— Qu'Allah te garde ton enfant. »

Les visiteuses apportent des cadeaux. L'une offre des dattes, une autre du henné, du café, du sucre. La graisse est un présent particulièrement apprécié, ainsi que les œufs, car, le jour même de son accouchement, la mère doit en gober douze de suite.

Cependant, d'être sans enfant a jeté, sur moi,

une sorte de discrédit. La mère, les sœurs de Bya me regardent avec une pitié un peu méprisante. La maternité, pour elles, ce n'est pas seulement la première, c'est l'unique fonction sociale de la femme.

Afin de retrouver du prestige, je dis :

« Ma mère a six enfants. »

Le seul résultat de ma réflexion est de déchaîner une gaieté générale :

« Six enfants ! Qu'est-ce que tu dis ! Ce n'est pas beaucoup ! Ce n'est pas la peine de se mettre en route pour si peu ! Par le Prophète, nous, nous en avons vingt, nous en avons vingt-cinq. Vois Messaouda : elle a dix-huit ans et elle en a déjà eu huit. »

Ce qu'on n'ajoute pas, c'est que sur ces huit, deux seulement survivent. Faute de soins appropriés, la mor talité infantile est considérable...

Bya appartient à une famille aisée ; or, tandis que ses sœurs sont parées de colliers et de bracelets, elle n'a pas un bijou ; les vêtements qu'elle porte sont extrêmement usagés. Toutes les parties visibles de son corps sont couvertes de crasse. Le mari de Bya est absent. La jeune femme a donc dû supprimer les parures qui l'embellissaient ; sa chambre a été démeublée : plus de tentures, de tapis, de guirlandes aux boules de verre multicolore ; on a enlevé le lit et Bya couche sur un matelas, le plus sec qu'on ait pu trouver. Je lui demande :

« Tu ne t'ennuies pas après ton mari?

— Oh ! si. Il est parti il y a sept mois ; il ne reviendra que dans deux ans. Toutes les nuits, je le vois en rêve. Tu as de la chance d'être Roumiya ; ton mari t'aime, tu es heureuse ; il te prend en voyage avec lui, tu vois tout. Moi, mon mari me laisse toujours ici.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas de t'emmener?

— Il ne voudrait pas. »

Avec un rien de malice, je dis :

« Je croyais que ton mari faisait tout ce que tu voulais?

— Il dit cela à toi ; mais quand il est là je n'ose seulement pas remuer la paupière de mon œil sans sa permission. D'ailleurs, s'en aller, c'est impossible. Sortir d'ici, ce serait « péché ». Il y a Mamma Sliman ; elle me mettrait « en *tebria* » (1).

— Mamma Sliman? qui est-ce? En *tebria?* qu'est-ce que ça signifie?

— Comment, tu ne sais pas? Mamma Sliman, c'est la laveuse des morts ; c'est elle qui nous lit le Coran. Elle est très sévère ; tu ne peux pas savoir comme elle est sévère. Pour un rien, elle vous met en *tebria*. Alors, personne ne vous parle plus ; dans les souks, personne ne veut plus rien vous vendre ; si l'on fait un *marouf*, un plat de nourriture pour les pauvres afin d'attirer sur soi la bénédiction d'Allah, les pauvres n'en veulent pas manger ; si l'on meurt,

(1) Exactement : à l'écart.

Mamma Sliman refuse de laver votre corps et l'on ne peut aller en paradis. Elle a mis bien des femmes en *tebria*, Mamma Sliman ! Elle y a mis Fatma parce que Fatma avait trop de henné sur ses mains et que c'est péché ; elle y a mis Aïcha parce que Aïcha avait laissé voir un peu ses cheveux dans la rue ; elle y a mis Ada parce qu'elle avait assisté aux noces de la fille du caïd; aux noces, on avait fait de la musique, des chants, du phonographe, et c'est péché.

— Faire de la musique, c'est péché? Chanter, c'est péché?

— Oui, pour les M'zabites. »

Je demande :

« Alors, quand tu chantes pour endormir ton petit enfant? »

Et j'ai un serrement de cœur quand elle répond :

« Mais aucune de nous ne chante : c'est défendu, c'est « péché ».

***

Mamma Sliman ! Que de fois dans les visites que j'ai faites, par la suite, j'ai entendu prononcer son nom et toujours avec une crainte voisine de la terreur. Mamma Sliman ! Elle n'est pas seulement la laveuse des morts, elle est la grande prêtresse des M'zabites et cela est tout à fait particulier, tout à fait spécial aux femmes de cette région puisque, partout ailleurs, les musulmanes sont tenues comme en dehors du

culte et n'ont point de directrice de conscience.

Conduites par les *Sœurs blanches*, je me rends chez Mamma Sliman. Le hasard me sert. Ce matin même, la grande prêtresse fait une lecture qui sera suivie d'un sermon.

Une des *sœurs* frappe à la porte de la maison. Quelques minutes passent. Nul ne répond de l'intérieur. Cependant, de l'autre côté du vantail, on perçoit une rumeur qui déferle. La *sœur* frappe de nouveau. La rumeur s'éteint. Patiemment, nous attendons. Enfin, la porte s'entr'ouvre — juste de quoi nous faufiler — et derrière nous se referme soigneusement.

Comment avancer? Le couloir coudé, la cour sont remplis de femmes accroupies et comme emboîtées l'une dans l'autre. A chaque pas, on risque de marcher sur elles. La plupart sont occupées. L'une a apporté sa quenouille, sa voisine carde de la laine, une troisième brode sur un métier. Dans l'angle de la cour trois jeunes femmes pleurent à gros sanglots avec des cris plaintifs. Ce sont des coupables. Elles ont été mises en *tebria.* Tout à l'heure, elles s'humilieront devant Mamma Sliman ; trois fois, elles demanderont pardon, jureront d'être « obéissantes à Dieu » (1), de ne plus pécher.

Cependant, j'ai beau regarder, je ne vois pas celle pour qui je suis venue : la grande prêtresse. Pourtant, derrière un rideau, dans le fond de la cour, une voix s'élève, prononce des

(1) Formule de repentir.

paroles dont le sens m'échappe, mais qu'autour de moi, on écoute avec recueillement. Alors, je comprends : pour conserver son pouvoir mystérieux, Mamma Sliman a eu cette idée de génie : ne pas se montrer, laisser croire qu'elle n'est pas une femme comme une autre parce que le signe de Dieu est sur elle.

Invisible, elle parle ou plutôt, au rythme régulier de sa voix, on devine qu'elle lit. Quelques surates du Coran, sans doute. Aucun bruit dans l'assistance, sauf celui des coupables qui continuent de pleurer dans leur coin.

A force de cheminer, l'une des *sœurs* est parvenue auprès de la tenture. Hardiment, elle la soulève, disparaît et l'on entend seulement sa voix qui explique qu'une Française est là, venue de très loin, pour visiter Mamma Sliman dont on lui a vanté la science, la piété et les hautes vertus.

Instants de silence. Je n'en augure rien de bon. Mamma Sliman, c'est certain, n'éprouve aucunement le désir de me voir. La *sœur* insiste. Mamma Sliman cède. A mon tour, je me courbe, je me glisse sous la tenture. Déformée par l'âge, envahie par la graisse, une femme est accroupie, tassée sur une vieille peau de mouton. La tête est longue, le front bas, les yeux chassieux, le nez très fort : on dirait d'une petite trompe ; la bouche, dépourvue de dents et presque sans lèvres, fait penser à celle d'un crapaud. Plutôt qu'autoritaire, le visage a une expression cha-

grine, maussade : c'est Mamma Sliman. La grande prêtresse ! Celle qui mène les femmes du M'zab et, par les femmes, les maris. Celle qui s'efforce de maintenir intactes les lois religieuses du pays. Sa tâche est rude et chaque jour davantage. Elle l'avoue : les vieilles sont encore respectueuses, mais les jeunes veulent s'émanciper. Mettre en *tebria* une fille qui aura abusé du henné ou montré ses mains, dans la rue, semblera, bientôt, sévérité impossible et Mamma Sliman rappelle le temps très proche, cependant, où l'épouse adultère était enfermée dans une chambre dont on murait la porte ; par un trou réservé dans le toit on lui jetait, chaque jour, un morceau de kessera : juste de quoi ne pas mourir. Son complice était condamné à la bastonnade, à une amende et au bannissement perpétuel. Aujourd'hui, plutôt que de porter plainte, le mari se fait justice lui-même, à moins que, d'humeur moins farouche, il accepte l'explication ingénieuse et si commode de l'enfant qui, pendant l'absence du mari, « s'est endormi dans le sein de sa mère ».

***

Baignée de lumière, la petite ville de Mélika dresse sa fine silhouette sur l'entassement de ses rochers. Elle étincelle : joyau précieux. Toutefois, c'est au coucher du soleil qu'il la faut admirer. Alors, ses rochers se parent des couleurs les plus prodigieuses et ces couleurs se succèdent

avec la rapidité que les visions ont dans les songes. Parfois, à l'ultime moment, paraît le *rayon vert*, éblouissant comme une émeraude ; mais il est si rare que de très vieux « Sahariens » avouent ne l'avoir vu qu'une fois au cours de toute une vie.

Passé la porte, entre les murailles de l'enceinte, c'est l'habituel et toujours étonnant décor des villes de l'Orient : ruelles caillouteuses, escarpées ; murs blancs ne laissant apparaître du ciel qu'un étroit canal, une clarté mêlée d'or et de bleu, une lumière féerique.

Les passants sont rares : quelques hommes, faces larges et courtes avec des yeux de charbon, des barbes de jais. Entortillées dans des oripeaux où l'écarlate domine, des petites filles se massent au tournant des rues. Elles montrent d'ardentes petites faces naïves au nez et au menton drôlement tatoués puis, rien que parce que j'ai fait un pas de plus, elles détalent légères et souples, dans un envolement de draperies. Plutôt que de me laisser les approcher ou les toucher, elles préféreraient se faire tuer.

L'air est plein de chaleur. Je vais, essayant, parmi les maisons pareilles et dormantes, de trouver celle de Lella que j'ai vue, ces jours-ci, à Ghardaïa, chez une de ses belles-sœurs. Elle ne m'attend pas et je m'amuse de la surprise qu'elle va avoir.

Trois coups légers au vantail d'une porte faite de troncs de palmiers grossièrement fendus, la pénombre d'un couloir au sol raboteux,

puis la lumière radieuse de la petite cour. Accroupie, le dos tourné à l'entrée, Lella est occupée à verser l'eau de la guerba dans une marmite luisante de suie. Elle tourne la tête, me voit.

Quelle joie sur son visage ! quel saisissement dans son cri :

« Toi ! chez moi ! ô mon père ! Te voilà avec moi. Je te reconnaîtrais entre toutes. Vous autres Européennes, Allah vous protège. Vous gardez l'innocence sur votre visage. Vous ne vieillissez pas. Moi ! j'ai vingt ans, il ne me reste pas ça de graisse sur les os ; tous mes cheveux sont tombés. Pourquoi les tiens sont-ils si pâles? Parce que tu es propre et que tu les laves souvent?... »

Au bruit des paroles de Lella, une de ses sœurs se penche sur la balustrade, à l'étage ; puis elle descend l'escalier. On me fait un siège avec une caisse retournée qu'on recouvre d'un morceau de tapis. Lella et sa sœur s'accroupissent dans la poussière. Nous sommes très confortablement pour bavarder :

« Pourquoi viens-tu si tard ? interroge Lella ; il fallait venir ce matin ; tu aurais mangé le couscous avec nous. Pour toi, je n'aurais pas mis de piment et de poivre. »

Très amusante, Lella. Tout ce qui lui passe par la tête, elle le dit aussitôt. Les mots se pressent sur ses lèvres, une flamme la brûle. Soumise à son sort, résignée à la volonté d'Allah ? Non, non. Lella est une révoltée. La première

que j'ai vue parmi les Musulmanes. Elle ne veut plus tendre le cou au collier, elle en a assez. En paroles du moins.

Comment la vie, il est vrai, ne lui semblerait-elle pas mal faite? Deux fois, déjà, elle a été répudiée. Son premier mari l'a renvoyée à ses parents au matin de la nuit de noces. Quelle humiliation! Un second époux l'a gardée deux mois. Celui qu'elle a, maintenant, semble d'humeur plus constante ; mais peut-on dire qu'elle possède le bonheur? « Il n'est resté avec moi que les trois premiers mois de mon mariage ; depuis deux ans, il est dans le Tell.

— Il t'écrit ?

— Il ne m'a pas écrit depuis six mois.

— Il t'aime cependant ?

— Il le dit, mais je n'en sais rien. Un mari a-t-il besoin d'aimer sa femme !

— Ne sois pas injuste, Lella, ton mari gagne ta vie et la sienne, dans le Tell.

— Tu crois qu'il travaille, là-bas ? O mon père ! Je suis sûre qu'il s'amuse surtout. Un M'zabite a toujours de l'argent pour ça ! Et moi, pendant ce temps, je suis en face de mon « kanoun » à souffler mon feu ! Qu'est-ce que c'est qu'une chose pareille ! Tu ris ! Va, la vie d'une femme arabe n'est pas gaie : une souris dans la souricière. Une noix dans sa coquille. Pour elle, sa maison et la tombe. Toute ma jeunesse, toute ma beauté passées à rien, à l'attendre. Et, regarde ce que je mange, regarde ce qu'« il » me donne. »

Dans une jarre, Lella puise une poignée d'orge grossièrement broyée.

« Allons, Lella, les jours de fête, tu as de la farine de froment ?

— Moi ! ô mon père, que dis-tu ! Sa mère elle-même qui l'a porté, qui l'a nourri deux ans de son lait ne mange que du couscous d'orge et moi, sa femme, une étrangère, je mangerais du couscous de froment !... O mon père, si seulement j'étais libre !

— Hé mon Dieu, que ferais-tu?

— Tu le demandes? J'irais partout, partout : en « caliche », en bateau, en « tomobile » ; j'irais me promener, j'irais dans les rues, dans les jardins... Au lieu de cela, j'épluche des navets. »

A ce moment, un des charmants petits oiseaux fétiches est venu se poser sur un des piliers de la cour. Lella l'aperçoit. Elle se dresse et le menaçant de son poing tendu :

« Te voilà, toi, qui apportes le bonheur ! Prends garde si tu ne me l'apportes pas... »

La singulière fille et qu'elle est différente des Musulmanes telles que nous nous les représentons !... Avec elle, on vit dans une surprise continuelle. Elle a des réactions vives, une nature libre. Ce qu'elle va dire, comment le deviner !

« C'est ton mari qui t'a amenée, au M'zab?

— C'est lui.

— Il y a beaucoup d'Européens, maintenant, dans nos villes. Oh ! comme ils me font peur !

— Vraiment ! Pourquoi?

— Est-ce que je sais ; toutes nous en avons peur. Ils font peur même aux ânes, aux chameaux, tu vois bien. Leur costume est tout noir. Quand j'en aperçois un c'est comme si je voyais un djinn.

— Que tu es sotte, Lella. Tu sais bien qu'ils ne te feront aucun mal, au contraire. »

Lella darde sur moi ses grands yeux. Il y a, sur son étroit visage, un feu extraordinaire :

« Tu as raison. Jamais, ils ne regardent les femmes, jamais ils ne leur parlent. C'est plus fort que moi : j'ai peur. Un djinn, je te dis ; j'aimerais mieux voir un djinn. »

Avec un grand sérieux, je demande :

« Tu en as déjà vu?

— Pas encore ; mais peut-être, un jour parmi les jours, j'en verrai un.

— Que feras-tu alors?

— Je deviendrai folle. Ecoute, avant que le fils de mon oncle (1) ne parte pour le Tell, une nuit j'ai entendu, dans la maison, quelque chose qui faisait : hu ! hu !... Je *l*'ai réveillé : « Un djinn ». *Il* a prêté l'oreille et a dit :

« Je n'entends rien ; laisse-moi dormir ».

— Tu aurais dû te lever. C'était une porte qui craquait, le vent qui soufflait.

— Me lever ! ô mon père ! J'avais bien trop peur. Je ne me suis pas rendormie. Le lendemain

(1) Les femmes arabes qui jamais ne nomment leur mari ont parfois recours pour le désigner, à des périphrases comme celle-ci qui s'applique à tout mari, même s'il n'est pas le cousin de la femme.

je *lui* ai dit : « Il faut déménager. » — « Déménager? Quelle idée ! » Il ne voulait pas. Mais quand une femme veut, tu sais !... Il a cédé. Nous sommes venus ici. La première nuit, je n'ai pas fermé l'œil ; j'écoutais si le djinn nous avait suivis.

— Et si tu l'avais entendu?

— J'aurais déménagé encore. Tu ne me crois pas. O ma sœur, écoute ; il n'y a pas longtemps, à minuit un homme a rencontré un bouc, un grand bouc qui soufflait fort : « Heu, heu. » L'homme l'a suivi. Tout à coup, le bouc, a disparu sans que l'homme puisse dire où, ni comment, et sa tête, à lui, est devenue enflée.

Je dis :

« Il a eu une fluxion, un érésipèle. »

Ma manie de trouver à tout des explications naturelles agace Lella ; elle relève le menton et grommelle :

« Je ne sais pas de quoi tu parles ; mais je te dis, moi, — aussi vrai que le Coran — que sa tête était énorme et lourde comme une guerba pleine d'eau. »

Simplicité amicale, Lella continuerait indéfiniment à s'épancher ; mais, avant la nuit, je veux aller voir une de ses voisines, Sassia. Je me lève. Lella essaye de me retenir. Elle jette par terre le couteau, les légumes qu'elle épluchait, et saisissant le pan de ma jupe :

« Tu as le temps ! Pour une fois que tu viens, tu dois me faire une visite plus longue.

— Je reviendrai.

— Tu reviendras? Jure-le ! Jure-le par Allah et par le Prophète ! »

Debout, devant moi, à l'entrée du corridor, Lella me barre le chemin. Sa voix est passionnée. Je prête le grand serment : celui par lequel on n'oserait se parjurer.

Lella s'efface. Confiante, — et elle a raison, — elle me laisse aller.

*
* *

Chez Sassia, à peine la porte franchie, je suis en plein drame. Elle se précipite vers moi, m'attire dans la cour, s'appuie contre un des piliers dont la pierre polie par le frottement est blonde et luisante. Les paroles, comme un torrent, lui sortent des lèvres :

« Ecoute, ô ma mère, ma petite mère, le récit des misères des pauvres M'zabites et vois si leurs jours ne sont pas tissés de douleurs. Ecoute ce qu'Allah avait écrit sur moi et qui est arrivé. J'ai perdu sept enfants. Je n'en ai gardé qu'une, celle-ci, ma Halima. Tous les ans, depuis sa naissance — et elle a quinze ans, maintenant — j'ai tué un chevreau pour remercier Allah de me l'avoir conservée et voilà que le malheur tombe sur elle. »

Tandis que Sassia soulage son cœur, une vieille, accroupie devant un kanoun, fait bouillir l'eau pour le kaoua que mon hôtesse ne veut pas manquer de m'offrir.

Timide et craintive, Halima se tient debout avec une pauvre petite figure triste.

Je dis à sa mère :

« Calme-toi ! Toute plaie a son remède.

— Hi, hi (1). Il n'y a que la blessure faite par la langue qui n'en a pas et tu vas voir. Il y a quatre ans, j'ai marié cette pauvre brebis. Au bout de deux mois, *il* est parti dans le Tell et elle a beaucoup pleuré; mais *il* lui écrivait, *il* lui envoyait de l'argent, des foulards, des vêtements et nous attendions son retour, l'âme en paix. Il y a quelques semaines, *il* écrit qu'il revient. Je fais blanchir la petite maison à neuf. Tout est prêt. Celle-ci l'attend, ô ma colombe ! tu comprends avec quelle impatience. Elle va enfin jouir de lui ; *il* arrive hier soir, et sans raisons, sans l'avoir seulement revue, *il* fait dire qu'*il* la répudie.

— Est-ce possible ! *Il* ne l'aime plus?

— O ma sœur ! Certainement si, il l'aime et revenait avec plaisir.

— Alors?

— C'est bien simple, *il* veut épouser une autre femme. »

Pendant une minute, Sassia se tait. Sur un plateau, la vieille, la servante apporte le kaoua. Sassia en remplit une tasse pour moi et pour elle. Halima qui est trop jeune pour se restaurer avec nous se tient silencieuse. Elle ne pleure pas, mais elle a l'air si malheureux que sa douleur devient un peu ma douleur. Je dis :

(1) Oui.

« Pauvre petite ! son cœur est brisé.

— Comment ne le serait-il pas ! s'exclame Sassia. Tout est arrivé par la faute de sa mère à lui. C'est une de ces mauvaises vieilles qui se plaisent à défaire les mariages pour avoir le plaisir d'en faire d'autres. Ça les occupe. Elle a fait envoyer au-devant de son fils ; c'est elle qui l'a empêché de venir jusque chez nous ; elle l'a gardé chez elle. Qu'Allah noue sa langue, elle sait les phrases qui enjôlent. Elle lui a d'abord dit des paroles douces : « Ton père est mort, mais il vit auprès d'Allah ; il veille sur toi et c'est comme si c'était lui qui te parle par ma bouche :

Tu es jeune, tu as de l'argent. Celle que tu as épousée n'est pas une vraie M'zabite. Elle n'appartient pas « à la famille de Dieu ». Je t'en ai trouvé une qui sera bien meilleure... »

Quand on dépose un baiser sur le museau d'un chien, on en obtient ce qu'on désire.

La méchante vieille du moins le croyait ; mais la preuve que son fils aime encore ma Halima c'est qu'il a, d'abord, résisté. Alors, à cette méchante vieille, le chitane (1) a inspiré d'autres façons ; « Par Allah et par le Prophète, si tu ne fais ce que je te dis, je ne te donnerai pas ma bénédiction ; je te maudirai. »

Que voulais-tu qu'il décide ! Il a dit :

« Des femmes, j'en trouverai plein le monde ; de mère, je n'en ai qu'une. Je dois lui obéir. »

(1) Satan

Sassia boit une gorgée de kaoua. Je demande :

« Pourquoi ne vas-tu pas chez le cadi?

— Qu'irais-je faire chez le cadi? Il me donnerait raison, mais je ne veux pas de bruit. Il n'y a déjà eu que trop de scandale. »

Un instant de silence. Sassia serre les dents ; elle gronde :

« Répudier ma fille ! Quel affront pour nous !

— Allons Sassia, ne prends pas la chose si à cœur. « Il » t'a fait beaucoup de mal mais tous les honnêtes gens sont pour toi contre lui et sa mère. Ta fille est si jeune encore ! Tu vas la garder un peu avec toi ; puis tu lui trouveras un autre mari et meilleur et plus sûr... »

Dans le cœur de Sassia, la colère fait place à l'espoir. Elle dit la phrase conjurative :

« Inch'Allah ! » Elle sourit ; ses lèvres relevées découvrent ses dents usées et noires, puis elle regarde sa fille toujours immobile, les bras tombés :

« Inch'Allah ! Je la remarierai ! »

La vanité lui fait ajouter :

« Je n'aurai pas de peine à trouver mieux. »

Est-ce certain? Celui-là, après tout, était un bon parti. Sassia se rappelle comme elle fut heureuse de lui donner sa fille. La rancune se réveille en elle ; une crispation fait saillir ses mâchoires et elle conclut, rageuse :

« Pour l'instant, il n'y a qu'à nous gratter avec nos propres ongles. »

CHAPITRE III

A CHAMEAU A TRAVERS LE DÉSERT : DE GHARDAIA A OUARGLA.

Apprêts de départ. L'instant n'a rien de solennel ; mais, à Ghardaïa, il y a très peu de distractions et des Françaises que je ne connais pas sont montées au bordj pour voir s'ébranler notre petite caravane.

Dans la cour, on charge les chameaux qui, à travers le désert, vont me mener jusqu'à Ouargla. Ce sont des bêtes aux bosses bien nourries, « solides et tranquilles », assure le chaouch qui les a louées, hier, sur le marché.

Accroupies sur le sol, les babines relevées, les dents menaçantes, la tête tournée à droite, à gauche, on dirait que, par leurs grognements, elles prennent à témoin toutes les puissances de l'Islam, de l'injustice du sort qu'on leur fait subir...

Tapis et couvertures que le caïd de Mélika a l'obligeance de me prêter, boîtes de conserves et sacs de pains pour la durée du voyage, guer-

bas remplies d'eau, on arrime tout sur les flancs des bêtes.

On m'aide à me hisser. Une voix dit :

« Vous y êtes ? Attention ! Tenez-vous bien. Le chameau va se relever. »

Le moment est supérieurement désagréable. D'abord, c'est l'impression de tomber à la renverse. Ensuite, un plongeon, un grand plongeon à croire qu'on va passer par-dessus les oreilles de sa bête. Tous les gens qui sont là, dans la cour et qui regardent s'amuseraient beaucoup et riraient parce que c'est une chose naturelle de rire quand quelqu'un tombe, quitte à lui demander ensuite :

« Vous ne vous êtes pas fait mal ?»

Comme si on ne se faisait pas mal quand on tombe d'un chameau !

Je me cramponne de toutes mes forces. De nouveau, la sensation de tomber sur le dos. Finalement, je me retrouve dans mon assiette.

Quoiqu'il n'y ait aucun danger à craindre, le commandant du bordj a voulu me donner des méharistes d'escorte. L'un d'eux, Mohamed a un visage régulier et des manières douces comme celles d'une fille. Il parle un peu français. C'est lui qui commandera aux sokhars (1) et me servira de truchement.

Ceux-ci appartiennent à la tribu des Saït-Otba qui, dans le Sud, a été des premières à se rallier à nous et nous est constamment demeurée fidèle.

(1) Chameliers.

Types de nomades parfaitement réussis, leur peau lustrée a la couleur de la châtaigne. Certains bois anciens longtemps polis par l'usage offrent la même teinte foncée aux reflets chauds.

Le plus jeune, *Saad* (1), est aussi le plus beau. Ses longs yeux à la sclérotique étincelante, à la prunelle sombre sont ceux d'un prince farouche qu'on ne s'imagine pas pouvoir sourire. Tous trois vont jambes nues jusqu'aux genoux. Autour de leur tête, s'enroule un turban sale et leurs gandourahs ne sont que friperies déchirées. Ce sont de pauvres gens mais on peut e fier à eux. D'ailleurs, ils le savent, je ne transporte pas de lingots d'or.

Sous la fête brillante de la lumière, notre petite troupe descend les pentes de la hauteur que couronne le bordj. Intérieurement, je souris du spectacle très comique que je dois offrir. Les petits enfants à qui je ne fais plus peur osent me regarder ; étonnés de voir une Roumiya ainsi juchée, ils se disent l'un à l'autre :

« Une moukère ! une moukère ! »

Nous atteignons la plaine. En me retournant, je vois une dernière fois ce que je ne verrai plus jamais, ce qui, toujours, me laissera un regret nostalgique. Serrées sur la colline autour de leur minaret, blanches et fauves, pareilles à d'innombrables alvéoles, les maisons de Ghardaïa prennent, sous la pâleur bleuissante du ciel, l'apparence de je ne sais quelles maisons-fées.

(1) Ce nom veut dire : bonheur.

Au pas balancé de nos bêtes, passe Mélika la jolie ; puis Beni-Isguen, la ville sainte entre les saintes. Prodigieux escarpement d'un ocre pourpre, paysage pétrifié et fantastique, ruines dantesques de murailles, Ben-Noura dresse ses petites maisons en surplomb sur des parois abruptes.

Lentement, viennent vers nous des collines dénudées et rousses. Oh ! les belles ombres bleues qui dorment en leurs replis !

Sur le sol, bizarrement, se profilent nos silhouettes. Les longues jambes de nos bêtes sont gigantesques, leurs têtes effilées s'amenuisent jusqu'à former un bec, leur carcasse grossie par le barda est quelque chose de monstrueux et comme j'ai une âme crédule à ce qui est imprimé, je m'étonne naïvement, puisque je suis à chameau, de ne pas éprouver le moindre mal de mer !

A un tournant, en pleine solitude sableuse, surgit comme un miracle, une masse de verdure creusée en croissant. Enclose dans un cirque de hauteurs pelées, sans communication semble-t-il, avec le reste du monde, c'est l'oasis d'El-Ateuf où nous coucherons, cette nuit, chez le caïd.

Nos chameaux barraqués (1) sur la place, nous allons par les rues escarpées, voûtées ainsi qu'en tant d'autres villes sahariennes. Comme

(1) Agenouillés, accroupis. Ce mot qui vient du verbe: barek, s'asseoir, a fini par devenir français, au Sahara.

partout, comme toujours, dans ce M'zab perdu, notre présence sème l'effroi. Femmes et enfants se sauvent à mon approche. L'un d'eux, à voix perçante, comme s'il criait : « Au secours ! » se jette dans les bras de son père :

« Des gens noirs, des gens tout noirs, qui ne sont pas d'ici. »

Sur les hauteurs, la tradition m'zabite place ses minarets : la prière s'y élance mieux. J'arrive à une sorte de promontoire, près des mosquées. Au delà des plages mélancoliques, dans la grisaille du soir, s'estompent les grandes dunes tristes. Le cimetière s'étend à nos pieds. Influence mystérieuse des lieux. Ici, l'on écoute plus profondément dans son cœur.

Le caïd nous a donné l'hospitalité, non dans sa maison, mais dans celle qu'il réserve aux hôtes. C'est une bâtisse neuve où rien n'a encore été souillé. Autour d'une charmante petite cour dont les arcades sont soutenues par des colonnes cannelées règne un promenoir où s'ouvrent des salles ; mais elles ne sont pas préparées et c'est sous les arcades que nous prenons le repas que le caïd tient à nous offrir. Un noir serviteur au front voilé de blanches mousselines et vêtu d'une gandourah du plus bel orange, apporte le couscous. Debout près de la table, attentif, le caïd — un homme d'âge déjà — veille à nous servir lui-même.

Une bougie de paraffine fichée en une niche de la muraille éclaire chétivement ; mais, par les arcades, entrent de longs rayons de lune,

d'étincelants rayons, tout bleus. Entrent aussi de graves personnages dont les draperies liliales s'harmonisent à la blancheur des murs. Ils disent « Salam », baisent le caïd à l'épaule puis vont s'accroupir contre les piliers où ils forment un silencieux aréopage.

Le plat de couscous repoussé, le caïd m'invite à m'aller reposer. A sa suite, je descends et descends encore les marches d'un escalier en colimaçon ; sur une cour encavée donne une chambre souterraine, toute petite, sans autre ouverture que la porte.

Blanche comme un tombeau, profonde et silencieuse, elle ne contient qu'un mince matelas, par terre, bien entendu. Et d'abord, ce couchage me paraît sommaire ; mais, dans la suite, comparé à d'autres qui ne m'offraient qu'un tapis, moins encore : mon manteau, je l'ai trouvé infiniment confortable, j'ai dit : « Le caïd d'El-Ateuf m'a reçue royalement... »

Bien avant l'aube, un serviteur frappe à ma porte. C'est vrai ; il faut se lever. L'étape, aujourd'hui, sera longue : cinquante-huit kilomètres et les chameaux les plus rapides font « du quatre » à l'heure.

Sur la petite place aux arcades irrégulières où ils ont passé la nuit, les sokhars s'occupent du chargement des bagages et des vivres. Celui-ci est toujours laborieux et bien plus long qu'on ne l'avait pensé. Les chameaux grognent, l'espace est plein de leurs gargouillements de fureur, mais plus ils grognent, plus ils sont prêts à por-

ter leur fardeau. Bien des gens sont de même dans la vie. Tout s'apaise. Nous « décollons ».

En file ou de front, nos grandes bêtes rousses s'acheminent vers le fond de la vallée dont les parois se parent d'une tendre couleur violette. Lever du soleil. Un liseré d'or vif ourle les crêtes. Chaque rocher est un bloc d'or.

Les palmiers d'El-Ateuf s'éloignent. Adieu à leur frais repos. Je m'endormais dans la douceur des oasis m'zabites ; il me faut connaître une vie plus rude où il n'y a rien des mièvreries réservées à l'existence habituelle des femmes.

Quelques dunes à escalader et voici l'immensité des sables, la vaste lande où, de distance en distance, se dressent des tertres semblables à de gros pâtés coniques. A cette heure matinale, le désert a la douce nuance de la banane ; plus tard, aux feux de midi, cette pâle couleur prendra de la force, de l'intensité, je la verrai devenir rousse, revêtir l'éclat du cuivre.

Pas un souffle vivant. Eloignement infini de tout ce qui fait d'habitude l'intérêt de la vie. Eloignement à se croire dans une autre planète. Ceux qui n'ont jamais quitté leur petite vie paisible, douillette, s'imaginent qu'au désert, l'esprit doit s'engourdir. Qu'ils y viennent ! Jamais, je n'ai senti comme à présent que j'ai une âme. Sur cette terre dépouillée, rien de sensuel. L'on comprend la force qui y poussait les premiers solitaires. Ce n'est pas seulement le contact des autres hommes qu'ils fuyaient, ils cherchaient Dieu, ils le voulaient plus près. Sous

ce ciel sans un nuage, dans la pureté incorruptible de l'air, l'Eternel porté par les vents, plane de son grand vol « sans ailes comme aux premiers jours du monde ». L'être le moins religieux, le moins accessible à la mystique en est pénétré. Il faut plaindre ceux qui y seraient insensibles.

Vers dix heures, nous arrivons à un important pacage. Arrêt pour laisser paître les chameaux qui jusqu'ici n'ont fait qu'attraper, au passage, quelques brins de drinn. Parmi toutes ces broussailles au ras du sol, il semble que nos bêtes n'aient qu'à tendre leurs longues lèvres ; mais elles choisissent. Je les vois passer, dédaigneuses, à côté de touffes qui me paraissaient enviables et se régaler, au contraire, de plantes que je jugeais méprisables.

Tout à coup, ô merveille — est-ce que je rêve? — une fleur ! Je la montre à l'un des sokhars. Il la cueille, me la tend. Elle est bien sèche, bien fragile, bien pâle : d'un mauve à peine teinté ; mais elle s'est épanouie au Sahara et son parfum est pénétrant. Sur les sables, partout, des trous de gerboises ; des traces de lièvres, d'outardes ; des empreintes de chacal, de feneck (1). Le Sahara qu'on croit vide, qu'on se représente comme le séjour de la mort fourmille d'une vie secrète, mystérieuse.

Landes infinies, dunes de sable, plateaux pierreux : *hammadas ;* cuvettes profondes où

(1) Petit renard du Sahara.

croissent les touffes de drinn à la chevelure roussie. Averse du soleil qui tombe d'aplomb. Ardente réverbération du sol qui brûle le visage comme un feu de forge. Nous allons vers des hauteurs lointaines, et peut-être enchantées. A mesure que nous avançons elles semblent reculer.

L'air est immobile. J'ai les yeux brûlés par l'excessive lumière ; malgré moi, je ferme les paupières. Instants de torpeur. Vers midi, nous atteignons un col. Pendant quelques fugitives secondes c'est le bienfait d'un souffle mais si léger qu'il ne ferait pas voler une plume. Délices de le respirer.

Le col franchi, un autre aspect se révèle : des dunes ondulent en lignes molles ; des collines se dressent d'un gris de cendre ; puis, de nouveau, les « hammadas », où des broussailles, les alendas, poussent si drues et si fortes que de loin on a l'illusion d'une prairie.

Repos dans un cirque pour déjeuner. Le sable où nous nous asseyons est chaud comme la plaque d'un four. On entrave les chameaux, j'ouvre une boîte de conserves. Sokhars et méharistes accroupis dans leurs burnous boivent d'une seule goulée une casserole d'eau et mangent une poignée de dattes achetées au rabais, pleines de poussière, écrasées, en partie fermentées.

Comme nous finissions notre repas, un cavalier solitaire nous croise. Son burnous en poil de chameau le couvre jusqu'aux pieds. De son

visage voilé, on ne voit que la ligne étincelante des yeux. Questions et souhaits d'usage avec nos chameliers :

« Où allez-vous?... D'où venez-vous?... Il n'y a pas de mal sur vous?... Bon voyage !... Inch'Allah ! »...

Mohamed qui *parle français*, me dit :

« C'est un *type* des Chambaa ; il vient de Guerrara. »

Dix kilomètres plus loin, une caravane surgit à la crête d'une colline : environ quarante chameaux qui se présentent de front. Leur chargement est de fagots. On dirait d'une forêt dépouillée par l'hiver et qui marche.

Lentes montées des collines ; descentes non moins lentes ; nos chameaux tâtent prudemment le sol. Parfois nous longeons des murailles pierreuses formées de lamelles, de feuillets ; des vallées s'ouvrent et quand nous avons remonté la pente, de nouveau c'est un hammada.

Heures brûlantes où plane le grand soleil blanc, heures où la fatigue pèse aux épaules comme un fardeau trop lourd. Nos chameliers eux-mêmes la ressentent ; ils cessent de harceler leurs bêtes de leur « Houche ! Houche ! » (1) ou du doux chuintement de leurs lèvres ; parfois l'un d'eux, pour se reposer, attrape un chameau de bât par la queue, s'élance d'un seul bond, s'installe sur la bosse.

Longs et mornes silences que rompt le beau

(1) Houche : marche

chamelier *Saad*. Large et puissante, sa voix paraît sortir du fond de ses entrailles :

Ya, ya, ya... (1)
Là-bas, là-bas, là-bas...

A quoi songe-t-il? A son gourbi, à sa femme?

O chant qui semble un symbole ! Appel nostalgique de l'humanité éternellement en marche vers un but imprécis :

Ya, ya, ya...
Là-bas, là-bas, là-bas...

La voix s'éteint. Le silence paraît plus poignant. Il y a des solitudes, ailleurs. Ici, c'est la solitude même. L'espace est dévoré d'une lumière ardente et pourtant fine, subtile, mobile. Elle danse. D'un mouvement continuel, elle descend du ciel pour remonter vers lui.

Lumière, joie des yeux ! Joie supérieure à toutes les autres. Les hommes l'ont si bien senti que, parlant du séjour de Dieu, ils l'appellent celui de la lumière éternelle.

De plateau en plateau ou, plus exactement, par une succession d'autels de splendeur dressés comme pour un sacrifice, nous montons insensiblement, nous ne cessons de monter.

Aux cieux bleuâtres, puis verdissants succède le rouge couchant.

Tout s'exalte, puis se spiritualise, s'apaise. C'est comme si une fois de plus le désert mourait d'épuisement. Cette nuit, il fera froid, nous

(1) « Ho ! ho ! ho ! »

grelotterons, l'eau gèlera dans les guerbas, mais l'instant est suprême. On voudrait le retenir avec le cri fameux:

« Reste ! Ne t'en vas pas ! Tu es si beau ! »

A l'horizon, un point blanchit : le bordj de Zelfana vers lequel nous marchons depuis le lever du jour. Que les distances sont trompeuses au Sahara ! Le bordj semblait tout près. Nous disions :

« Dans une heure, nous y serons. »

Voilà deux heures que nous continuons d'avancer et nous ne l'avons pas encore atteint. En cette période du mois, la lune est pleine. A peine le soleil disparu, elle monte à l'orient, énorme, prodigieuse, dorée, lourde comme un beau fruit et nous cheminons sous sa clarté égale. Les chameliers, à présent, sont silencieux. Dès que la nuit tombe, le désert devient pour eux un lieu d'épouvante livré aux « esprits », aux « ombres » (1), aux « images » (2). Survivance, peut-être, du vieux mythe de Protée, l'insaisissable, ce n'est rien d'abord ou, plutôt, cela ne paraît rien : une sorte de brouillard lumineux qui flotte, une lueur dansante qui s'élève de la ligne du lointain horizon. Rapide, elle accourt. On croit la prendre, elle perd son éclat, n'est plus qu'un chiffon, un papier tournoyant qui, lui-même, se transforme en un bouc, en une chèvre noire, en un homme. On tente de les approcher, ils s'évanouissent ; mais,

(1) En arabe : khrial.
(2) Tsaouir.

bientôt, ils reviennent pour pleurer, gémir et leur voix lugubre fait trembler.

Les endroits particulièrement redoutables sont ceux où a eu lieu un accident mortel. Partout où il y a eu du sang répandu, il y a des djnouns. Dans le Sahara, ces points sont marqués par un monticule. Chaque passant y ajoute sa pierre. Souvent, on a dit que c'était un souvenir donné à la victime. Ce n'est pas cela. Si les Musulmans ont le respect des morts, ils n'ont pas le culte de leur mémoire. Simplement, le voyageur veut se protéger contre les divinités infernales et leurs noirs enchantements. Acte égoïste. En lançant une pierre, on est censé lapider le djinn qui vous guette de ses yeux invisibles et, pour se préserver, l'on prononce la formule d'exorcisme : « Au nom d'Allah en qui je me réfugie contre Satan le lapidable ».

Toutes les nuits, dans le désert, galope le « cheval de l'Eternité ». Au vrai, ce cheval est une jument noire, couleur qui, pour les Arabes, représente la beauté. Elle est si fougueuse qu'il est presque impossible de l'attraper à la course. Malheur, au surplus, à qui le tente.

Les M'zabites content que, la nuit, et, spécialement celle du vendredi, le « cheval de l'Eternité » paraît dans leurs oasis. Il sort, à Ghardaïa, d'un endroit précis : l'abattoir et mène autour de la ville ses galopades d'épouvante.

Un jour, pour se vanter, un M'zabite dit : « Je n'ai pas peur ; je monterai le « cheval de l'Eternité. »

— Si tu fais cela, s'écrièrent ses camarades, nous te donnerons une chéchia pleine d'or. »

Ils se mirent à l'affût. A minuit précis, le «cheval de l'Éternité» parut. Le M'zabite le laissa approcher. L'ayant saisi par la crinière, il s'élança sur lui. Bête et cavalier disparurent dans un galop infernal. L'homme qui avait tout son sang-froid marquait avec un bâton les murailles contre lesquelles il passait. Ils arrivèrent sur les bords d'un puits qui existe encore dans le voisinage du lieu où les Pères Blancs ont, aujourd'hui, leur couvent. Le cheval qui avait soif se pencha sur la margelle et le M'zabite vit ce prodige : lentement, l'eau montait jusqu'aux naseaux de l'animal. La chevauchée démente reprit. Arrivé à l'abattoir d'où il était sorti, le cheval s'arrêta; la terre se fendit; mais, au moment où la bête allait disparaître pensant entraîner aux enfers l'imprudent cavalier, celui-ci qui, décidément, avait conservé sa présence d'esprit, écarta les jambes et se retrouva sur le sol...

Une masse cubique au pied des dunes, des chiens dévorants qui s'élancent sur nous avec des abois perçants, une porte qui s'ouvre : nous sommes au bordj de Zelfana L'abri est misérable entre les abris misérables. Trois petites chambres dont les murs jadis passés à la chaux sont noirs de crasse et de fumée. Un banc de bois, une table cassée ; pas un autre meuble. Avec des touffes de drinn nous bouchons les

meurtrières et les fenêtres dont les vitres sont brisées.

Le gardien allume le feu pour le thé ; nous nous couchons sur nos tapis que Mohamed a eu le soin de plier en double :

« Tu seras bien », m'a-t-il dit.

Je suis aussi mal que possible. Enfermée entre mes quatre murs, j'écoute le silence nocturne où, parfois, comme un appel, éclate le brusque coup de trompe d'un des méhara de l'escorte.

A quatre heures, nous sommes debout. Jusqu'à *El-Obrat* il faut compter treize heures de marche. Mohamed pousse la porte du bordj. Le ciel est un champ merveilleux, fleuri d'étincelantes roses d'or. Le froid est perçant, le sol craque de givre. Barraqués auprès d'une des dunes, nos chameaux paisibles font de massifs blocs d'ombre.

Nul n'a pris soin de les couvrir ni de leur donner à manger, à boire. Ont-ils dormi? Mohamed qui, sans doute, veut m'étonner, assure :

« Eux, jamais dormir. »

Tout est prêt. Nous reprenons, dans les ténèbres, notre lent cheminement. Sans dévier, nous allons à travers l'immensité silencieuse, constamment vers l'Est, droit sur Vénus plus brillante qu'un diamant dans le ciel glacé. Sur nos lourdes bêtes, le froid nous mord. Mes mains sont gonflées et douloureuses ; mes pieds semblent des blocs de glace ; alors, pour me réchauffer, je descends de chameau et marche sur les

sables. Lentement, l'ombre remonte dans le ciel. C'est la blancheur de la fin de la nuit où perce l'aube. Œuf éblouissant, cerné d'un cercle brillant qu'entoure une écorce noire, le soleil paraît. Une lueur rose s'épand. Le désert est baigné de jeunesse.

Sur la piste, notre petite troupe forme un monôme où, ardemment colorés, les burnous vert olive des méharistes tranchent sur l'écarlate du tapis de selle. Heures tout unies sous un ciel d'une divine douceur, dans l'enchantement du soleil. Les plaines passent avec d'abondants pacages de drinn et d'alenda où nos chameaux « font leur plein ». Une matraque dans la main, tout seul, dans l'immensité, un enfant-berger garde ses moutons. Sous le burnous qui l'enferme jusqu'au menton, il montre une ronde figure aux joues rouges et fermes de petit paysan de chez nous. Quelles pensées se forment en lui? Quels tableaux se composent dans son esprit qu'il retrouvera quand il ira gagner sa vie dans le Tell et qu'avec un accent emphatique, il parlera du Sahara, en aspirant très fort l' « h » de la seconde syllabe !

Les mains accrochées à leur bâton, en travers des épaules, nos sokhars marchent, infatigables comme leurs bêtes. Depuis qu'ils sont en âge de gagner leur vie, ils marchent ; en solitaires, en caravanes ; du Nord au Sud, du Sud au Nord ; d'un marché à un autre ; transportant les dattes et la laine, le bois et l'orge. Ils sont les commerçants, les routiers du désert.

Parfois, entre eux, je les entends échanger quelques mots. Que disent-ils? Je ne les comprends pas.

Jusqu'au soir se répètent les mêmes aspects désolés favorables à l'épanouissement des puissances mystérieuses de l'âme. Ici, tout semble avoir une durée éternelle. Sur cette terre radieuse éblouissante, une tristesse implacable est épandue ; une tristesse qui serre le cœur, qui prend à la gorge.

O nudité tragique ! Pourquoi le silence qui tombe du zénith, qui monte de l'horizon, étreint-il si durement comme avec des tenailles?

Quand nous faisons halte pour le repas, la chaleur est étourdissante ; tout se calcine et se consume sans flamme. J'éprouve dans les membres une lassitude infinie et, dans la bouche, une sécheresse à croire que rien ne pourra jamais rendre à mon palais, à ma langue, la sensation humide de la salive.

Pour reprendre courage, je pense à Ouargla vers lequel nous marchons et comme il fera bon, dans ses jardins, à l'ombre des palmiers, près des fraîches séguias.

Tandis que je suis assise à manger maigrement mes sardines, à grignoter mes croûtes de pain à chaque repas un peu plus dures, les sokhars préparent du feu. En un instant, ils ont fait un trou dans le sable, ils y disposent des touffes de drinn, d'alenda, quelques broutilles. Accroupis auprès du foyer, une branche effeuillée à la main pour ramener les

braises, ils semblent avec leur masque sombre, leurs traits aigus, se livrer maléfiquement à quelques incantations. Les djnouns sont autour d'eux.

Point de vent. La fumée monte droit, lente à se défaire. A côté des sokhars, Mohamed pétrit la « mella », le pain de route saharien. Il a quitté son grand manteau de cavalier ; sa blanche gandourah serrée à la taille par le ceinturon est plissée autour des reins comme une jupe. Tous ses mouvements sont simples et beaux : torse penché en avant, dans l'effort ; bras qui tourne dans son engrenage bien huilé. A l'horizon, la silhouette bossue et sombre de nos chameaux qui tendent leur cou vers le sol.

La *mella* pétrie, arrondie, aplatie en galette, Mohamed la dispose, dans le sable, sur les braises ; quelques branchages enflammés par-dessus... Une odeur de pain chaud se mêle à l'odeur de roussi qu'exhale le désert et mes hommes mangent à belles dents la pâte molle où croquent des escarbilles.

Ce festin fini, les sokhars rassemblent les chameaux. Me voilà de nouveau juchée sur ma bête dont le coffre est habillé de poils rudes comme les vieilles malles enfouies dans les greniers de province.

Sur le sable, les pieds mous de nos montures laissent leur empreinte qui ressemble tout à fait à la partie supérieure d'une tête de mort : crâne énorme et yeux caves. La plaine avec son épiderme blond ou verdoyant, par

places, se gonfle se boursoufle comme pour un enfantement. Bientôt, en effet, vont poindre les grosses truffes blanches et roses, les « terfas », fruits du Sahara.

Déjà, on commence à en recueillir. Il y a quelques jours, à Ghardaïa, sur le marché, on a apporté les premières. J'y étais. Quel événement ! Dès que la nouvelle en a été répandue, ça a été, en moins d'une seconde, une confusion de burnous, de gens pressés, serrés, pour voir une chose que je ne distinguais pas ; il y avait des appels, des exclamations et tous ces M'zabites d'habitude si placides avaient un air d'excitation extraordinaire ! On mettait aux enchères quelques terfas et un indigène qui a offert cinquante centimes, non pour acheter l'une d'elles, mais pour la voir, a déchaîné la gaieté générale.

Vers le soir, les grandes plages désertes s'illuminent, se parent comme pour une fête prodigieuse. La lumière joue ses modulations infinies. Chaque pierre est une étincelante améthyste ; on voit flotter des draperies roses. Dans le crépuscule qui monte, le désert prend des aspects plus mystérieux, plus émouvants. Accents d'une vie surnaturelle. Souffle de Dieu qui glisse...

La lune surgit, non point dorée comme hier, mais dure et rouge, semblable à une outre lourde de sang. Lassés d'être en selle, les méharistes ont mis pied à terre et tirent par les rênes le long col de leurs bêtes.

Nos sokhars harcèlent avec plus de force les nôtres « Houche ! Houche ! »

La lune saigne sur le désert.

Très tard, nous arrivons au bordj d'El-Obrat. On nous attendait. Les lueurs vives d'une lampe acétylène éclaboussent les ténèbres. Le gardien vient vers nous. C'est un bédouin jeune et taillé en force. D'un cœur généreux, il nous offre ce que possède son pauvre abri : de l'eau chaude pour le thé et du lait de brebis ; mais ce lait remonte à plusieurs jours, il est aigre, imbuvable.

L'escorte qui doit relayer celle qui m'accompagne depuis Ghardaïa est déjà là. Elle se compose de spahis aux petits chevaux blancs.

Mohamed déplie nos tapis sur le sol. Je me couche. Hélas ! De quelque côté que je me tourne, j'ai les côtes enfoncées, les reins meurtris. Toutes les fatigues qu'on voudra, je les accepte ; mais pas celles de ce couchage d'où je me relève avec la sensation d'avoir été rouée. Demain et après-demain encore, faudra-t-il le subir? Je vais trouver les spahis, les sokhars :

« Nous brûlerons les étapes. D'une seule traite, nous ferons les soixante-huit kilomètres qui nous séparent d'Ouargla ».

Ils se regardent et se récrient :

« C'est impossible ! Tu ne pourras pas. Dix-sept à dix-huit heures de chameau ! »

J'insiste.

Les sokhars cessent de résister :

« Tu es la maîtresse, tu commandes ; mais il faudra partir cette nuit à trois heures.

— Et nous arriverons?

— Quand il plaira à Allah. »

*
* *

Lorsque nous quittons le bordj après un repos très court, la lune est si éblouissante que je cligne les paupières. Par quelle blessure secrète s'est-elle vidée de son sang? Sa clarté stérile se répand sur les sables comme pour un sabbat de sorcières ou plutôt de djnouns.

L'air est immobile ; pourtant, près des fils télégraphiques, on entend un bruissement, des voix mélodieuses, éoliennes qui font croire aux Arabes que les Roumis tout puissants ont enfermé, dans les poteaux, des démons asservis à nos ordres.

Derrière nos chameaux ou sur leurs flancs, Abdallah, l'un des spahis, ne cesse, en manière d'excitation, de pousser les cris les plus variés. C'est un lion qui rugit, un chien qui aboie, un chacal qui glapit, un loup qui hurle, un serpent qui siffle et puis, tout à coup, Abdallah redevient homme et l'on réentend le « Houche ! Houche ! » accoutumé.

Sensation de milliers d'aiguilles : le froid me pique aux narines et aux yeux. De grosses larmes se forment sous mes paupières ; je les sens descendre le long de mes joues, lentement, toutes rondes et froides.

A mesure que nous gravissons les « hammadas » de nouvelles étoiles montent à l'horizon. La *Lyre* est une fusée jaillissante. *Vénus* éclate comme un phare aux rouges lueurs. La lune qui s'incline n'a plus que de faibles rayons. Crépuscule matinal. Les grandes plaines reposent sous la paix des étoiles. Sommeil bref, infiniment. Au levant, une ligne blanchâtre croît et se creuse en ellipse ; toute la lande fleurrit. Roses innombrables. L'on s'étonne de ne sentir dans l'air aucune odeur suave. Le soleil paraît dans des fumées roussâtres.

Monotones, défilent les espaces immenses dont l'aspect est celui de terres de labour où n'a pas passé la herse. « Houche ! Houche ! » Il faut marcher. C'est moi qui l'ai voulu ! O ironie, je suis ici pour mon plaisir. Fatigue des genoux repliés, ankylose de rester trop longtemps dans la même position ; plus encore courbature douloureuse des reins. Combien de fois aurai-je fait ce double mouvement de salut et de rejet, en avant et en arrière. Combien de milliers de fois !... « Houche ! Houche ! Marche ! »

Il semble que nous allions sans savoir où, au petit bonheur. Pourtant, on le devine, la direction suivie est toujours la plus courte, la plus sûre. Les spahis nous devancent pour l'indiquer. Jusqu'à l'horizon où semble étinceler une mer d'azur, c'est la même terre de mort, la même géhenne calcinée d'un blond roux. Sous les feux du soleil, maintenant mes épaules brûlent. Que doit-ce être en été ! Alors, il faut

mettre de petites bottes de caoutchouc aux chiens qu'on emmène à travers le Sahara.

Et voilà, que pour s'encourager, le sokhar *Saad* entonne un chant guerrier :

Ya, ya, ya...
Nous irons dans le Sud.
Nous marcherons sur les Touaregs...

A sa voix qui monte, l'espace infini donne une ampleur, une sonorité et, pour tout dire, une beauté incomparable :

Ya, ya, ya...
Nous irons dans le Sud.
Nous sellerons nos méhara et nos chevaux bien dressés.
Ya, ya, ya...
Nous irons dans le Soudan où brille l'assemblée des grandes étoiles.
Nous irons dans le Sud.
Nous marcherons sur les Touaregs.
Ya, ya... Nous les frapperons avec le sabre...
Ya, ya, ya... Et les os craqueront sous le fer...
Et le sang coulera comme la pluie...
Ya, ya, ya...

Paroles âpres et passionnées. Elles retentissent dans le profond silence :

Ya, ya, ya...
Nous irons dans le Sud...
Nous marcherons sur les Touaregs.

Vers le milieu du jour, pour gagner quelques kilomètres, nous nous enfonçons à travers une région tourmentée, cahotique, encaissée dans des cuvettes que dominent de hautes dunes d'un blond rose. Nos chameaux peinent durement pour en monter les pentes. Aux descentes,

ils ont des foulées de deux mètres cinquante.

Aspects d'une majesté inégalable. Les dunes dévalent ou se dressent. Elles ne tendent point d'éperons menaçants. Toutes leurs lignes sont flexibles et molles. La chose impalpable, pulvérulente qu'est le sable s'adoucit en courbes. Sous les apparences d'une éternelle métamorphose, les mêmes formes se répètent. Les dunes ! A la manière de ce poète chantant l'astre lunaire, il me plaît de les célébrer :

Les dunes...
Les dunes onduleuses comme les flots...
Les dunes au front chauve...
Les dunes que le vent travaille et tourmente sans cesse...
Les dunes toujours altérées et qu'une goutte d'eau rafraîchit dix fois par siècle...
Les dunes qui voient passer les caravanes...
Les dunes mélodieuses qui chantent au lever du soleil...
Les dunes au burnous d'or...
Les dunes au burnous neigeux...
Les dunes sous leur suaire de cendre...
Les dunes aux flancs soulevés comme ceux d'une femme [proche de son terme...
Les dunes qui ont la forme de pyramides...
.. Celles qui ont des profils arrondis comme des tours...
Les dunes glacées d'argent par la lune...
Les dunes !... Les grandes dunes ! ...

Cette région dépassée, la plaine nous ressaisit. Longtemps, nous allons entre les deux espaces infinis aussi profonds l'un que l'autre : le ciel, couleur de fleur ; le désert couleur d'avoine.

Peu avant le coucher du soleil s'ouvre une descente rapide sur un sable épais, infiniment doux, dans lequel les pieds de caoutchouc des chameaux enfoncent profondément : étrange

couloir entre des monticules, des collines de grès d'une ardente couleur fauve dont les profils font toutes les grimaces d'une humanité grotesque ou en délire.

Cet endroit : *Bab-el-Hataba*, c'est la « porte du bois ». De bois, il n'y en a guère ; mais dès qu'un Arabe aperçoit quelques broussailles, il crie émerveillé : « La Forêt ! » et il court pour ramasser de quoi faire du feu.

Brusquement, le défilé s'élargit. Une plaine infinie semée de cônes roses s'étend sous nos yeux, une plaine de Terre Promise. Dans le fond, des montagnes tabulaires, des *garas* dressent leur haute architecture d'aspect inoubliable. Sous le ciel brûlé de lumière, elles sont parées des douces couleurs de la scabieuse. A l'horizon, quel magicien a glissé un large ruban du plus éclatant orange? Une ligne sombre de palmiers s'allonge et grossit : l'oasis d'Ouargla. Là, doivent couler le lait et le miel ; là, viennent en abondance le froment et le moût, comme dit l'Ecriture... Accroupi sur la bosse du chameau qui tient la tête de file, enveloppé dans sa blanche gandourah, son mince visage embobeliné de mousseline et dressé vers le ciel, Saad chante d'une voix aiguë :

Ya, ya, ya...
Nous irons dans le Sud...
Nous marcherons sur les Touaregs...

CHAPITRE IV

SOUS LA TENTE, DANS LE DÉSERT

A une petite distance d'Ouargla, non loin d'un puits dont l'eau est douce, Hamza, caïd des Mekhadma a fait établir sa tente. Toute noire sur l'étendue blonde, elle se déploie : gigantesque chauve-souris. Pareilles, mais plus petites, d'autres tentes s'égaillent dans la plaine aride.

La partie occupée d'habitude par les hommes est celle qu'on m'a réservée. Elle sera ma salle à manger et ma chambre à coucher. Des tentures rouges y forment une cloison mobile de l'autre côté de laquelle vivent les femmes.

Fond pourpre et dessins noirs, un tapis du Djebel-Amour est étendu sur le sol et le caïd qui pense m'offrir tout le confort désirable me montre qu'il a fait, pour moi, mettre un lit, c'est-à-dire un sommier métallique apporté après combien de journées de chameau !

Hors les tapis, les choses qui m'entourent sont misérables ; en ces lieux, elles sont infini-

ment précieuses. On ne les donnerait pas pour beaucoup d'argent : une table dont l'un des pieds est cassé, une chaise qui a perdu presque tous ses barreaux, une cuvette émaillée qui sert d'assiette.

Maigre masque au nez busqué, aux yeux rapprochés l'un de l'autre, le caïd peut avoir soixante ans. Par l'âge, c'est un vieillard. Qui songerait, cependant, à lui donner ce nom ! Il est plein de force, de vigueur.

Un pan de la tente est relevé. Juste devant moi, deux beaux palmiers au tronc un peu penché, aux longues plumes inférieures retombantes dressent leur cime vers un ciel d'émail bleu. Le soleil monte. J'ai plus chaud que dans une serre, mais que cette chaleur est subtile, prompte à s'évader ! Dès que le soir tombera, je serai à grelotter, à m'envelopper dans mon manteau et mes couvertures.

Le caïd n'a qu'un seul serviteur : Ibrahim, un « négro » naturellement. Son corps robuste et souple est soutenu par de grands pieds aux extrémités carrées. La lumière coule sur sa peau luisante, brillante comme des souliers bien cirés. Les épaules sont si larges que, par contraste, la tête paraît petite. Debout près du piquet où sont attachés des haillons, épouvantail pour les chacals qu'attirent les troupeaux, Ibrahim est posé comme un triomphateur. Il est beau, le sait et semble ne demeurer immobile, que pour que je l'admire. Né d'un ancien esclave, il ne reçoit aucun salaire. Le caïd me dit :

« Je le nourris, je lui donne ses vêtements ; il est comme mon fils. »

L'accent sous-entend :

« Que peut-il désirer de plus ! »...

De ses larges mains, le caïd ouvre une boîte de sardines ; l'huile coule le long de ses doigts, il les essuie sur le pain qu'il me tend. Pour fêter mon arrivée, on a préparé une grande « diffa » : rouge « chourba » (1) fortement pimentée; omelette au beurre rance, saveur exquise pour un indigène ; gigot de gazelle, poulet rôti.

Je dis :

« Tu me reçois comme une reine. »

Et le caïd de répondre :

« Tu es plus qu'une reine ; tu es mon hôte ! »

Assis sur son train de derrière, un pâle sloughi suit de ses yeux mobiles chacun de nos mouvements. C'est Gyap (2). Le moindre bruit fait dresser ses oreilles pointues. Je l'admire et le caïd remarque :

« Un sloughi coûte aussi cher qu'un chameau ; un chameau vaut dans les six cents francs. »

Un instant auparavant, il avait dit :

« Mon frère vient de marier sa fille. Il l'a mariée à un « chic type » qui a donné deux cent cinquante francs.

A côté de la tente, un gourbi, gros cube de pierres sèches. Les femmes s'y trouvent ; pourtant, pas un bruit n'en sort. Entre elles, elles ne parlent donc pas?

(1) Soupe arabe.
(2) Du mot arabe : qui apporte.

Hamza s'exclame :

« Pas quand je suis là, je ne serais pas content. Pourquoi parleraient-elles? Une femme, c'est « kif-kif » une jument. Une jument, tu lui donnes à manger, elle reste dans son coin ; une femme, tu lui donnes sa nourriture, tu l'habilles, elle demeure tranquille ; elle n'a besoin de rien de plus. »

Instants de silence.

Je demande — tant pis, si ma question est indiscrète — :

« Tu as plusieurs femmes?

— J'en ai deux.

— Tu en as eu d'autres?

— Beaucoup.

— Combien? »

Il cherche dans sa mémoire :

« J'ai eu Hadra, Aïcha, Yakout... »

Puis il renonce à retrouver leur nom et conclut :

« J'en ai eu treize ou quatorze. Huit dans la même année.

— Qu'est-ce qu'elles sont devenues? »

Il a un geste pour dire :

« Comment veux-tu que je sache ! Ça m'est égal ! »

Mais il répond :

« Mortes ou divorcées.

— Tant de femmes, caïd ! Tu es riche.

— Ce n'est pas cela. C'était « pour faire des petits ». Allah ne veut pas... Mais, tu ne manges pas.

— Moi ! Par exemple.

— Mange encore ça ! »

De ses mains à tout faire, Hamza prend une tranche de filet où il vient de mordre et la met dans ma cuvette émaillée :

« Mange, c'est bon !

— Allah accroisse tes biens, caïd ! En vérité, tu te retires les morceaux de la bouche pour me les donner... »

Le repas fini, Hamza se tourne vers moi :

« Veux-tu voir mes femmes? »

Nous allons vers le gourbi. J'y entre en me baissant. Rien, dans la salle, que les quatre murs et le toit enfumés. Les femmes sont accroupies auprès d'un *kanoun* où chauffe l'eau pour le « kaoua ».

Elles se lèvent mais leurs yeux restent fichés par terre. Je suis la première Européenne qui pénètre chez elles, la première qu'elles rencontrent :

« Qu'est-ce qu'elles iraient faire dehors ? remarque Hamza d'un ton brusque. Chercher de l'eau, du bois? Il y a les négresses. »

L'une des femmes est très vieille. C'est l'actuelle belle-mère du caïd. Son visage non tatoué est effroyablement rongé par la syphilis ; la peau de son cou pend en longs plis semblables à des fanons.

A ses côtés, Embarka : un visage maigre, une grande bouche, de grosses lèvres, des yeux intelligents et bons qui constamment semblent demander :

« Que puis-je faire pour vous, pour vous être agréable ? »

Hamza dit :

« C'est ma tante. Elle a été répudiée. Elle est venue ici. Je la garde. Elle travaille bien et a une « bonne tête ».

Dans le trio des jeunes femmes, deux sont les épouses du caïd. La troisième est sa nièce, Nouna, qu'un mari généreux a achetée deux cent cinquante francs.

Leurs grâces sont diverses. La moins jolie est la plus âgée : Rirha. Son teint jaune, son visage aux pommettes saillantes, ses yeux bridés lui donnent l'air d'une Chinoise.

Toutes trois ont la figure fleurie d'un tatouage vert comme les feuilles. Sur leur front s'épanouissent des ramilles ; des traits minuscules marquent leur narine gauche ; de très petites croix serrées les unes contre les autres sont dessinées sur leur menton. A l'origine de ces tatouages, il y a eu des raisons dont le sens s'est perdu.

Quand je demande à Rirha :

« Pourquoi fais-tu ces dessins ? »

Elle répond :

« Pour être jolie.

— Mais pourquoi ceux-là?

— Ce sont ceux que nos mères faisaient. »

Je m'assieds dans le gourbi. Embarka qui est la « Grande », la « maîtresse des choses », dit :

« Que la journée soit bonne pour toi. »

Ses compagnes me sourient. La main sur

leur cœur, elles assurent qu'elles sont contentes de ma venue; parmi elles, seule, Nouna se tient dans un angle, morne comme un chien. Je me rappelle qu'on m'a dit qu'elle venait de quitter son mari. Sans doute, elle est triste :

« O mon père, s'exclament les autres femmes, ce n'est pas cela. Elle a mal à la tête. »

Subterfuge pour m'abuser. Un instant plus tard, le caïd nous ayant laissées, Embarka désigne Nouna :

« Elle a peur de lui.

— Peur !

— Hier, il l'a battue.

— Pourquoi? Qu'avait-elle fait? »

Embarka ne prévoyait pas cette question si simple ; elle hésite ; enfin, d'un air embarrassé:

« Quelque chose qu'elle ne devait pas faire. »

Brusquement, je devine. Sous la tente, Nouna est « indésirable ». Son retour n'a fait aucun plaisir. Puisque c'est elle qui a quitté son mari, il faut que son père restitue la dot.

Une partie de la journée, je reste étendue devant la tente. A travers la grille de mes cils abaissés, le sol et le ciel qui se rejoignent en une longue ligne courbe forment deux beaux tapis que rien ne souille. Les heures passent. Malgré les idées établies, c'est incroyable comme elles peuvent passer vite quand on ne fait rien.

Le caïd m'a quittée pour aller à Ouargla. Au coucher du soleil, il rentre à grande allure sur son cheval noir dont les sabots font voler le sable. Il met pied à terre ; puis, appelant Em-

barka lui jette les rênes. Elle conduit le cheval dans une sorte d'appentis qui sert d'écurie ; c'est elle qui lui donne l'orge et l'eau fraîche, elle qui range la selle ; après quoi, retournée dans le gourbi, accroupie avec respect devant Hamza, son neveu et son maître, patiemment elle lui masse les jambes.

*
* *

Autour de la nôtre, chaque tente est gardée par un chien. Le poitrail large, la tête courte, les oreilles dressées et pointues, ils sont vêtus de longs poils floches, couleur de sable. Leur gueule est toujours menaçante et chacun d'eux est fort et cruel comme un lion. Leurs yeux roux, injectés de sang me font courir des frissons sous la peau. Maigres d'une faim jamais assouvie, ils sont semblables, j'en suis sûre, à ceux que les Furies lançaient contre les grands criminels : fils qui avaient tué leur père ou possédé leur mère... Mère qui avait empoisonné ses enfants. Tout le jour, ils tirent sur leur corde et c'est une sensation très spéciale de me dire que si le piquet cédait, ils ne feraient de moi qu'une bouchée.

Ma présence insolite les excite ; durant la nuit, l'espace est plein d'abois, de hurlements, de longs cris qui se renouvellent à peine éteints, comme si c'était l'air lui-même qui se plaignait.

Je dors mal et, dès la pointe du jour, je suis éveillée. Sur la paroi de la tente comme sur un

transparent, se profilent les ombres des femmes dont les pieds nus écrasent le sable. J'entends le bruit mou de leurs draperies, je vois l'ampleur ondoyante de leurs vêtements, leur port droit. Si le caïd appelle l'une d'elles, elle s'immobilise. Durant une fugitive seconde, elle semble métamorphosée en pierre elle est une statue magnifique.

Vers sept heures, l'un des « flidjs » de la tente se soulève. Embarka s'est glissée en rampant ; en rampant elle a déposé, par terre, un plateau avec une cafetière emplie du lait des chèvres qu'elle venait de traire. Elle m'a dit :

« Que ton jour soit heureux ! Il n'y a pas de mal sur toi? »

Et, se touchant la paupière de son doigt passé au henné :

« O ma sœur, je t'aime comme la prunelle de mes yeux. »

Le ciel si beau, hier, est, aujourd'hui, triste et froid. Pas un rayon. Les petits bergers qui craignent la pluie ne sortent pas leurs troupeaux et, tout d'un coup, la tente est envahie par des biquets bruns ou blancs tout en oreilles qu'Embarka s'efforce de chasser.

Une heure après, le temps semblant se lever, la « Grande » aide aux bergers ; elle frappe dans ses mains, appelle les chèvres ; puis, arrêtant les chevreaux au passage, elle suspend chacun d'eux à une mamelle et les petits se mettent à boire goulûment avec de grands coups têtus dans le ventre de leur mère.

Entravés et barraqués dans le sable, les chameaux sont occupés à ruminer. Dans leur grand corps immobile, il n'y a que ce mouvement de leurs mâchoires ; ce mouvement, le même pour tous comme s'ils le faisaient en mesure. Leur œil sombre et doux et qui pleure un peu, continuellement, regarde de côté et je ne puis, sans étonnement, songer que les Arabes trouvent que cet animal si grave a constamment l'air de rire :

« Autrefois, m'a conté Hamza, le chameau vivait avec les Juifs. Il entendit dire que notre Prophète était parmi nous. Il se mit en route, marcha longtemps et quand il le rencontra, il en fut si joyeux qu'il se mit à rire et si fort que sa lèvre supérieure se fendit. Depuis ce temps, il rit. »

Dans l'air léger qui m'environne, toutes les odeurs sont perceptibles : fumet du bois et des crottes de chameau qu'on allume dès le matin, exhalaison chaude qui souffle des tentes dont le pan est relevé. Plus tard, il me suffira de retrouver, par hasard, cette odeur dans un fichu, une écharpe, pour que ressuscite, pendant une minute, le petit groupe des tentes noires dans l'immensité, le va-et-vient des femmes drapées de pourpre, celui des enfants dont une souquenille crasseuse couvre mal la nudité où les croûtes de boue semblent des pustules et le tas roux des grands chameaux au poil rèche...

Comme je lisais sous la tente, Nouna, la nièce du caïd a passé. Je ne l'avais pas enten-

due, et tout d'un coup, je l'ai vue, devant moi, faisant de l'ombre sur le livre que je tenais. Elle voulait s'en aller, je l'ai arrêtée.

Pour elle, je représente un monde étrange dont elle entend parler par son père, ses frères et qu'elle ne verra jamais. Elle me regarde avec cet air inquiet et triste qu'elle a constamment et qui donne à son jeune visage quelque chose de pathétique. On dirait qu'elle cache un secret douloureux :

« Qu'as-tu, Nouna?

— Que veux-tu que j'aie !

— Tu es triste.

— J'ai mal aux dents. »

Pour que je cesse de l'interroger, elle se sauve sous la tente de son père. Son parfum violent et chaud, un long moment, demeure auprès de moi. En fermant les yeux, il donne l'illusion qu'elle est encore là.

La journée passe lentement. Je vais retrouver les femmes, je m'accroupis à leurs côtés.

Le caïd a besoin d'un burnous et elles travaillent à le faire.

Un tas de laine posé sur le sol monte en une masse blanche. Embarka qui, aux ouvrages paisibles, préfère les travaux réclamant de l'activité, prend les paquets de laine qu'elle étire. Elle travaille debout tant elle a l'habitude de se tenir prête à répondre à un appel du caïd. La face petite entre ses tresses doublées de brins de laine, le front surmonté d'un haut foulard aux vives couleurs rouges et vertes, elle con-

serve l'air dominateur qui convient à la « maîtresse des choses ». C'est elle, le soir, qui rend compte au caïd de l'emploi de la journée et dit si ses compagnes ont bien travaillé et ont été dociles.

Armée de deux petites plaques de bois munies de pointes, la belle-mère du caïd s'occupe à carder. Avec sa face aux chairs rongées, cette hideuse vieille fait songer à une Parque qui, méchamment, déchiqueterait la vie des humains et pour compléter le symbole, Nouna, image de la jeunesse triomphante, ramasse les débris de laine, en forme des rouleaux floconneux, dont Rirha garnit sa quenouille. Attentive à son travail, celle-ci ne lève guère sa longue tête jaune de brebis, et je pense que le caïd m'a dit :

« Elle n'est pas belle, mais je l'ai épousée parce que personne ne sait, comme elle, filer la laine et tisser la soie. »

Nous bavardons :

« Raconte-moi, Embarka, comment tu t'es mariée.

— O mon père ! Cela n'est pas intéressant pour une « madame » comme toi. Tes usages ne sont pas les nôtres.

— Justement.

— Hé bien, quelle fois veux-tu savoir?

— La première. Quel âge avais-tu?

— J'étais petite, toute petite, comme ça... »

D'un geste amusant, Embarka me montre la moitié de son petit doigt.

« J'étais orpheline. Je têtais encore quand ma mère est morte. Un jour entre les jours, mon père m'a remis une robe :

« C'est Mohamed qui t'envoie cela. »

J'ai compris que Mohamed me voulait.

— Tu étais contente?

— Pourquoi ne l'aurais-je pas été ?

— La robe était belle?

— Pas du tout ; elle était noire, une vilaine étoffe.

— Et Mohamed?

— O mon père ! Il était encore plus laid que la robe.

— Au moins t'a-t-il rendue heureuse?

— Il était bon pour moi ; il ne me frappait pas.

— Pourtant, il t'a répudiée.

— Je n'avais pas d'enfant. »

Tandis que nous causions, Hamza est rentré ; mes amies se sont tues. Dès qu'il paraît, elles sont comme des colombes effarouchées. Leur attitude n'est plus que contrainte. Pourquoi?

Elles me disent :

« Par respect. C'est le maître. »

Maître exigeant et pourtant débonnaire. Ses femmes l'aiment.

Comme je demande à Rirha :

« Quel est ton meilleur souvenir? »

Elle cache un sourire et répond sans hésiter :

« Celui où je suis devenue la femme du caïd. Songe, c'est un si grand personnage! »

Et, une autre fois :

« Rirha, si tu pouvais choisir, que voudrais-tu être : une « madame » comme moi, une « madame » libre ? »

Elle secoue la tête :

« Pourquoi me demandes-tu cela? Je suis bien comme je suis.

— Sans doute, cependant...

— Hé bien, si je n'étais pas la femme du caïd, je voudrais être la femme du caïd. »

Bonheur précaire pourtant que le sien ; souveraineté tremblante. L'inquiétude est à ses côtés, sans cesse, comme une épée.

Un matin, elle m'a dit :

« J'ai rêvé qu'*il* me répudiait... »

Malgré sa simplicité, son âme soumise au destin, Rirha ne peut oublier qu'avant elle quatorze épouses ont été répudiées. Pourquoi réussirait-elle où les autres ont échoué !

*
* *

Durant la nuit, le simoun s'est levé. A mes oreilles résonnent ses clameurs aiguës, ses longues plaintes ; il vient battre les flidjs de la tente ; il se rue. Le sable soulevé projette ses grains avec un bruit de grêle. Il y a des craquements : troncs des palmiers trop violemment secoués, froissement des palmes.

Vers le matin, je tombe à une somnolence où il me semble entendre des éclats de voix coupés de gémissements qui ne sont pas ceux de la tempête. Puis, ce sont les bruits accoutumés,

la vie familière qui reprend : les Khalkhals font leur tintement, un cheval broie son orge, une chèvre bêle.

Le beau sloughi soulève les flidjs. Je l'appelle :

« Gyap ! Gyap ! »

Au lieu d'accourir, il s'arrête. Dressé au pied du sommier, comme un homme, il m'examine, me reconnaît. Alors, de son long pas effilé, il vient vers moi, et pose sa tête soyeuse à côté de la mienne.

Nouna est sortie du gourbi. Dans une cafetière, elle m'apporte de l'eau chaude pour ma toilette. Le vent plaque sa robe contre elle et, à chaque pas, sous l'étoffe, on suit l'allure magnifique de la marche, le genou qui ploie, la hanche qui se cambre.

Je tends les paumes de mes mains, en les creusant, au-dessus du sable. Nouna y verse un filet d'eau ; puis elle me passe un torchon gras plus noir que le fond d'un chaudron. Je prends une serviette dans mon sac. Alors, elle dit d'un ton de reproche :

« Pourquoi as-tu apporté tes affaires? Ici, tu as tout ce qu'il faut. »

Tandis que je m'essuie, j'observe son visage. Quel désir cache-t-elle dont son cœur a soif et qu'elle ne peut satisfaire !

« Nouna, tu as une vraie figure de Ramadan. Tu as pleuré ?

— Je n'ai pas pleuré.

— Alors, tu es malade ?

— Crois-le si tu veux.
— Qu'est-ce que tu as?
— C'est l'affaire d'Allah. »

Embarka qui entre me fait signe d'un clin d'œil et quand Nouna s'est éloignée :

« Son mari a écrit pour qu'elle revienne... Mais elle *le* fuit comme la brebis fuit le chacal.... O ma colombe, le chagrin mange la moelle de ses os... Tu le vois.... »

Alors, je me rappelle les paroles bruyantes entendues à l'aube, les accents chargés de reproches et cette voix de femme qui gémissait...

***

Le caïd, ce soir, était accroupi sur ses tapis, dans la tente ; une théière était posée par terre à ses côtés, avec un verre à moitié plein ; il fumait.

Pour la première fois, il était sans guennour et sans chech (1). Il ne savait pas que j'étais là. J'ai vu son crâne rasé l'autre vendredi et où les cheveux commencent à marquer leur trace sombre. Rudes et dressés comme les crins d'une brosse, ils piqueraient si l'on y passait la main. Ses oreilles sont grandes, trop grandes, presque trop blanches aussi d'être toujours cachées. Elles tranchent durement sur le teint basané. Ses yeux louchent un peu. Je ne l'avais pas encore remarqué.

(1) Voile de mousseline.

Aussitôt le dîner fini, le caïd m'a quittée. La nuit trop peu avancée n'invite pas encore au sommeil. J'ai relevé le pan de la tente. Comme un velours de couleur morte se déroulent les sables. Un chien aboie. Il y a une suavité dans l'air. C'est Henry de Montherlant qui a écrit cette phrase dont je me souviens en ce moment : « Un lait de déesse coulait du ciel »...

Je fais quelques pas et gagne le gourbi où les femmes se tiennent de préférence parce qu'elles y ont moins froid que sous la tente.

En un trou creusé dans le sol, des crottes de chameau rougeoient, quelques brindilles flambent. Les femmes sont accroupies autour et se lèvent. Comme elles font toujours, elles viennent à moi avec des saluts, beaucoup de saluts et de gestes ; elles me baisent les mains et l'épaule.

Je dis à Embarka :

« Je voudrais te voir danser. Danse.

— Pourquoi? Il n'y a pas de fête.

— Pour me faire plaisir.

— C'est bien, je danserai. »

Chacun de mes désirs, ici, est un ordre.

Embarka a fait signe à Rirha. Un instant, elles se tiennent debout, côte à côte. Elles sont semblablement vêtues; leurs robes noires tombent en longs plis jusqu'à terre. Il n'y a de brillant, sur elles, que les plaques de leur collier d'argent. L'âcre fumée du bois pique mes yeux jusqu'à les faire pleurer. En manière de tamtam, Nouna a retourné une cuvette émaillée

et frappe dessus à coups rythmés. Les braises du foyer empourprent les murs. Sur ce fond ardent se détachent les sombres silhouettes des danseuses dont les draperies funèbres laissent deviner le ferme dessin des jambes et de la poitrine. Lents mouvements des deux femmes. Danses démoniaques, danses de volupté et d'une ardeur farouche ; danses qui reproduisent les gestes de l'amour : tous les gestes ! Etreintes d'une violence passionnée et qui, pourtant, n'offrent rien de bas; gestes impudiques qui ne sont point cyniques.

Le costume sévère des danseuses, leur air de dignité, leurs paupières abaissées sauvent tout. Même dans les moments où leurs gestes se font le plus réaliste, sans jamais être grossiers, elles conservent comme un caractère sacré.

La poussière et une forte odeur montent de leurs jupes et de leurs draperies : odeur indigène qui rappelle celle des ménageries. Tout en est imprégné, même les murs.

A côté de moi, pour mieux voir, la belle-mère du caïd tend son cou de dindon et sa face hideuse. Par instants elle me saisit le bras. Crainte que je sois scandalisée, elle dit aux danseuses :

« Doucement, doucement !... »

Accompagnement de sa danse, Embarka s'est mise à chanter :

Qu'on prépare le haïk de soie pour la jeune fille !
Qu'on la parfume !

. . . . . .

La nuit d'amour qu'elle a eue est si belle,
Qu'elle veut rester couchée tout le jour pour mieux se la rappeler...

Etrange ironie ! Embarka chante la joie, l'excès de la joie ! Elle la mime et elle n'éveille que la tristesse; dans l'âme, ses chants et ses danses laissent un goût de cendre.

Quand elle a fini, elle revient à mes côtés :

« O ma petite sœur, tu as vu les danses du Sahara. »

Puis elle m'a baisée à l'épaule parce que je me retirais et a dit :

« Va avec la paix ».

***

La vie, sous la tente, continue de se dérouler, pour moi, le plus simplement du monde. Elle est beaucoup moins étrange que je ne l'avais imaginée. C'est une vie tout unie, point idyllique du tout et qui plonge fortement dans la réalité.

La plus grande partie de la journée, le caïd la passe à Ouargla. En son absence, le « négro » demeure accroupi devant un vieux petit mur en terre sèche, à l'ardente chaleur du soleil. Rien, absolument rien ne remue en lui. C'est un bloc de pierre. Quand il se dresse pourtant, comme un homme qui sort de son songe, il fait le geste de s'étirer. Il y a alors, dans sa souplesse, une telle beauté de lignes que je crois voir surgir devant moi, animé, vivant, l'admirable *Age d'airain* du grand Rodin.

Pas une minute les femmes ne cessent de travailler. Par vanité, quand le caïd parle d'elles, il dit comme tous les maris indigènes :

« Elles ne font rien, elles n'ont rien à faire. » Mais, depuis l'orge ou le froment qu'elles broient jusqu'à la laine qu'elles lavent et tissent, jusqu'aux soins qu'elles donnent aux animaux, elles font tout, au contraire.

Embarka m'avoue :

« Je suis si lasse, quand arrive la nuit que je ne peux dormir. J'ai mal dans les os et dans la moelle des os. »

C'est sur elle, la « Grande », que l'essentiel retombe et voilà qu'aujourd'hui, je lui ai apporté un surcroît de travail.

Adda, caïd de la puissante tribu des Saït-Otba m'a invitée à une « diffa ». Hamza dit :

« Tu devrais y aller en bassour. « Kif-kif » une madame arbi. »

Embarka est allée chercher un des bassours dont la carcasse noircie s'arrondit près des tentes. On a fait « barraquer » un chameau. Sur sa bosse, on a hissé le bassour. C'est paraît-il un très beau bassour. Des bouquets de plumes noires l'ornent au sommet. Ce sont des plumes d'autruche ou plutôt des tronçons de plumes, très raides et qui ressemblent à des plumes de dindon.

Pour rendre le bassour confortable, Embarka le garnit de coussins ; pour qu'il soit magnifique, elle le décore de tapis, de couvertures

rouges et orangées. Jetée en travers, une écharpe verte se détache violemment ; des mousselines couleur d'azur laissent flotter leur magie.

Sous ses draperies, le bassour prend l'apparence d'une barque renversée et prodigieuse, toute bariolée.

Le méhari qui a l'honneur de le porter est lui-même revêtu de tentures qui l'habillent exactement comme les palefrois des anciens preux. Sa bride est décorée ; sur son long nez busqué scintille un chapeau chinois orné de bagues de cuivre ; dernier embellissement, on étend sur sa croupe, un filet aux larges mailles rouges, vertes et bleues.

Ces préparatifs sont longs. Pendant plus d'une heure. Embarka ne cesse d'aller et venir, de se baisser, de se relever. C'est elle qui porte les tapis, les piles de coussins. Le « négro » lui aide ou, plutôt feint de lui aider. A tout moment, il s'arrête, renifle bruyamment, se presse le nez, essuie ses doigts à son burnous, renifle encore... Il s'est mouché.

Tout étant prêt, le caïd m'invite à monter. Je m'installe sur les coussins placés dans le creux de la bosse. Le chameau se relève. Alors, commence un supplice épouvantable. Je dois me tenir accroupie le dos ployé ; mes cheveux s'accrochent dans les nervures des palmes qui forment la carcasse du bassour ; j'ai des crampes dans les mollets ; j'étouffe et, par surcroît, ne vois rien.

Au bout d'un quart d'heure, je supplie qu'on

arrête. Puisqu'il faut aller chez Adda, j'irai, mais dans la charrette anglaise que le commandant du bordj d'Ouargla a aimablement mise à ma disposition. Ce sera moins couleur locale. Je m'en moque ! Je m'en moque complètement !

Une splendeur radieuse tombe du ciel, baigne l'étendue aride. La pureté de la lumière, son éclat parent toutes choses d'un prestige royal. Le plus humble indigène en burnous est un prince des sables.

De tout mon être, je baigne dans la clarté du soleil, dans sa chaleur. Je l'aspire par tous mes pores. Sensation ineffable. Chaque minute la renouvelle sans en épuiser les délices. Au contraire. Plus on en jouit, plus on en est avide. Bonheur semblable à celui des saints « qui possèdent davantage, à mesure qu'ils perdent ». Bonheur que ne goûtent pas seulement les sens, mais qui comble le cœur.

Le sable est couvert de larges plaques de sel. Impression paradoxale. On avance sur une terre comme craquante de gel et, dans le même temps, on est brûlé par les feux du soleil.

Semblable à quelque monstrueuse tortue, la tente du caïd Adda développe sa masse sombre sur un sol couleur de géranium. De tente aussi vaste, il n'en est pas dans toute l'Algérie.

On conte que, lorsque le père d'Adda mourut, il laissait, dans son héritage, d'innombrables troupeaux et cette tente. Invité à choisir sa part, Adda préféra la tente aux moutons, aux chèvres, aux chameaux.

Admirable type de nomade, homme de vieille noblesse et noble jusqu'aux fibres, le caïd des Saït-Otba est dans la force de l'âge. Dans sa figure au nez busqué, les yeux perçants sont de l'espèce de ceux des grands rapaces qui volent rapides comme l'éclair et, d'un coup d'aile, fondent sur leur proie, la ravissent.

Depuis la conquête, sa famille a été parfaitement loyale à la France. Lors de l'insurrection de 1871, les Saït-Otba marchèrent avec nous contre les tribus du Sud qui s'étaient soulevées. Elles avaient à leur tête Bâage, père d'Adda. Le combat fut meurtrier. Les Saït-Otba y eurent le dessous et se replièrent avec de grosses pertes. Bâage avait été providentiellement épargné.

On dit que, lorsqu'on vint annoncer à son père Kaddour, le mauvais résultat du combat, en lui nommant les victimes :

« Celui-ci a été tué, et celui-ci, et celui-ci... Cet autre est blessé, et cet autre, et cet autre.... », le vieillard demanda :

« Et mon fils ?

— Il est sain et sauf. »

Alors Kaddour eut un rugissement de colère:

« Il n'est ni tué, ni blessé ! Il s'est donc caché avec les femmes.... »

Quand Bâage mourut, son fils Adda était encore enfant. Le commandant militaire de Laghouat voulut donner le caïdat à l'un des frères de Bâage ; mais la veuve de celui-ci vint supplier qu'on n'en fît rien :

« Laisse-moi, dit-elle, au commandant, laisse-moi gouverner les Saït-Otba pendant la jeunesse de mon fils. »

Le commandant y consentit. Jusqu'à ce qu'Adda eut l'âge d'homme, sa mère exerça l'autorité et avec tant d'adresse et de fermeté qu'il n'y eut pas un seul trouble à réprimer....

Nous entrons sous la tente. Comment ne pas approuver le choix d'Adda ! La tente n'est pas seulement magnifique par ses dimensions, elle est somptueuse. Sur le sol se détache l'éclat sombre des tapis, mais ce qu'elle offre de plus admirable, ce sont les « tag » qui la divisent, séparant la partie réservée aux hommes de celle qui est occupée par les femmes.

Le soleil avide, la poussière, l'excessive lumière, lentement ont rongé leur couleur. Les pourpres sont devenus roses. Les bleus foncés ont pris les pâleurs exténuées de la turquoise. Certains « tag » ont une richesse sourde si puissante qu'on les dirait tissés d'or.

Avant le repas, j'ai passé dans la partie habitée par les femmes. Quelle différence avec celle que je viens de quitter! Ici, aucun tapis ne couvre le sable et ne masque les « flidjs ». Une forte chaleur y est cantonnée car, sur des « kanouns », mijotent les nombreux ragoûts qui doivent nous être servis. Accroupies devant eux, des négresses sont attentives à leur cuisson.

Tandis qu'elle cause avec moi, Aouda (1),

(1) Ce nom signifie : jument.

la femme d'Adda ne cesse d'exercer sa surveillance. Pour être sûre que tout sera parfait, elle a voulu, elle-même, confectionner chaque plat :

« Les autres jours, je commande et les femmes travaillent. Lorsque j'étais jeune, j'ai appris à tout faire, même à tourner la meule. Que de fois, j'ai écrasé le grain. Maintenant, c'est moi, la « Kébira (1) ».

Quand Adda fut mineur, sa mère mena la tribu. A présent, lorsqu'il est absent, sa femme le remplace. Chez les Saït-Otba la femme noble jouit d'une autorité, d'une liberté que ne connaissent pas les épouses des autres nomades.

Aouda a une intelligence virile. Une grande beauté aussi. Ses yeux immenses ont le velouté de ceux de la gazelle. Sous son « guennour » enroulé de soieries aux tons mauves et bleus, sous son « melhafa » blanc, lamé d'or, elle se tient ainsi qu'une reine couronnée du diadème et chargée de joyaux précieux.

Son mari, qui a en elle une confiance absolue, ne prend aucune décision sans la consulter. Pourtant, comme elle n'a point d'enfant, il lui faut accepter des co-épouses.

En souffre-t-elle? Elle a une âme fière et ne l'avoue pas. Les raisons de se tourmenter pour ce qu'on ne peut empêcher sont toutes folles et elle dit :

« Quand *il* désire de nouvelles épouses, je les

(1) La Grande.

lui choisis moi-même, aussi belles que possible. Je les aime comme mes filles. »

Par quels chemins, ensuite, l'entretien est-il tombé sur les djnouns? Adda qui est venu nous rejoindre ne sourit pas de ce qui nous semble, à nous autres, imaginations puériles. Chez cet homme de musculature robuste, le système nerveux doit être d'une sensibilité excessive. Vision merveilleuse et pourtant crucifiante, délices qui deviennent une torture, une femme-djenn lui apparaît sans cesse Il la voit la nuit et il la voit, le jour. Elle est vivante pour lui, lui parle, l'appelle, le voudrait posséder.

L'enfer des anciens a connu des supplices semblables.

Je dis :

« Est-elle belle, au moins?

— O mon père, si elle est belle ! »

Comment ne le serait-elle pas ! Elle est l'illusion toujours fuyante et toujours renaissante. Pour se délivrer, Adda porte, dans un sachet, des prières écrites par un thabeb. Il s'est fait exorciser avec les phrases qu'il faut. Je dis

« Inch'Allah ! un jour, tu ne la verras plus. Tu seras content? »

Les prunelles d'Adda étincellent :

« Si je serai content ! Par-dessus les yeux, par-dessus la tête, par-dessus mon guennour ! »...

***

Le jour est venu où je dois quitter la tente

d'Hamza et ses femmes, mes amies. Je vais leur dire adieu.

Comme d'habitude, je les trouve accroupies dans le gourbi, devant le kanoun.

Parce qu'elles savent que je vais partir, elles ont pour moi des prévenances plus grandes que les autres jours ; elles étendent leurs manteaux par terre, elles veulent que j'y pose les pieds.

J'hésite et refuse :

« Mes pieds, non !... »

Mais elles insistent :

« Tes pieds sont précieux ! Tout est précieux dans un grand personnage. »

Je perdrais mon temps à leur expliquer que je n'en suis pas un et savoure, comme une chose rarissime, de me sentir l'objet d'une adoration aussi profonde.

Nouna n'a pu se dispenser de paraître, mais si son corps est parmi nous, son esprit est absent. Je vais vers elle :

« Pauvre petite, je voudrais te consoler. »

Elle détourne la tête. Doucement, je lui prends le menton et la force à lever les yeux.

« Pourquoi avoir quitté ton mari? Veux-tu me le dire? Je suis ton amie. Peut-être cela peut s'arranger. »

Nouna serre les lèvres pour ne pas laisser échapper le secret qu'elle me cache depuis tant de jours mais mon geste amical, mes paroles affectueuses l'ont remuée. Elle est arrivée au moment où le cœur trop lourd finit par s'épancher :

« Je le détestais, fait-elle.

— Voilà un mot bien grave. On ne déteste pas sans raisons. Ton mari n'était pas bon pour toi ?

— Il était bon.

— Il était vieux, alors? Il était laid?

— Il était jeune ; il n'était ni beau, ni laid : un fils d'Adam comme un autre. »

Les réponses de Nouna n'expliquent rien. Me souvenant de ce que j'ai entendu raconter, bien des fois, sur des causes de demande en divorce, je dis :

« Il était avare ; il te nourrissait mal ; il te refusait des vêtements?

— Il me donnait tout ce dont j'avais besoin ; mais maudit soit le verre, fût-il d'or, s'il ne contient que de l'amertume ! »

Nouna, de nouveau, baisse le front. Vraiment, elle m'apparaît comme une petite fille entêtée, capricieuse, tout à fait déraisonnable. Je le lui dis et ajoute :

« Tant pis pour toi, maintenant, si tu es malheureuse. C'est ta faute. Tu as tort de te plaindre. »

Elle se redresse et d'une voix un peu sourde comme si elle avait peur d'attirer plus près de nous les djnouns, fils du feu, elle réplique :

« O ma mère, ma petite mère, que veux-tu que je te dise : j'ai été ensorcelée. »

Si je n'avais entendu le caïd Adda me conter, hier, une histoire analogue, j'aurais peut-être souri ; mais je m'exclame avec un grand sérieux :

« Ensorcelée ! Toi !

— Oui, ma colombe. »

Et, de la même voix sourde, Nouna conte comment cela s'est passé :

« C'était quelques jours avant mon mariage. Une femme est venue sous la tente. Une femme que je ne connaissais pas. Une femme qu'*il* avait répudiée. Elle a dit qu'elle apportait un cadeau. Elle m'a présenté un foulard qui avait un parfum très fort dont je ne sais pas le nom. Aussitôt, j'ai senti que je détesterais mon mari. Je l'ai détesté. Allah avait écrit cela sur moi.

— Laisse-la, intervient Rirha, laisse-la, la pauvre brebis. Pour elle, les malheurs sont cousus ensemble. Le fils d'Abd el Kader (1) l'aime. Il a été furieux qu'elle parte. Sais-tu ce qu'il a fait ?

— Comment le saurais-je ?

— Il a obtenu qu'un thaleb écrive un papier qui défend à Nouna de se remarier.

— Ce papier n'a aucune valeur, auprès du cadi.

— Peut-être ; mais il est là ; on le sait. Aucun homme ne voudra jamais de Nouna et, s'il s'en trouvait un, c'est elle qui aurait peur que ça lui porte malheur. »

Le visage tendu, Nouna nous écoute comme si j'allais trouver le moyen de la délivrer. Voyant que je la considère en silence, elle retombe à sa pose accablée.

(1) Il s'agit du mari de Nouna que les convenances empêchent de nommer directement.

Alors, pour la réconforter un peu, tout de même, je dis :

« Ne regrette rien ; si tu te remariais, peut-être tomberais-tu sur un mari qui te rendrait malheureuse. »

Qu'elle est jeune et vibrante de vie et pleine d'espoir malgré tout :

« Si cela était, je m'en irais ; je m'en irais, jusqu'à ce que j'en trouve un bon. Inch'Allah ! il y en a certainement de bons.... »

Sur le seuil du gourbi, Hamza dresse sa silhouette robuste. La charrette est attelée qui va m'emmener à Ouargla. Le bourriquot est chargé de mes bagages.

Il faut partir :

« Pourquoi es-tu restée si peu de temps parmi nous, disent les femmes. Nous t'aimons comme la prunelle de nos yeux. Nous en avons pour six mois à parler de tout ce que tu nous as dit, de tout ce que tu nous a demandé. Sans toi, qu'allons-nous devenir !

— Le sable, où tu as posé les pieds, ajoute Rirha, je vais le ramasser, le mettre dans mon vêtement. Quand nous serons tristes, nous le regarderons, nous le sentirons, nous le toucherons et nous croirons que tu es encore avec nous. »

Ce ne sont pas de vaines paroles. Rirha se baisse, recueille la poussière qui conserve l'empreinte de mes chaussures et l'enferme en un nouet dans son « melhafa ». La belle-mère du caïd me baise les mains. Embarka pose ses lèvres sur mon épaule :

« O ma sœur, qu'Allah te protège. Pars avec la paix ! »

La Paix ! Mot divin ! Que je voudrais la laisser, ici, sous la tente, dans le cœur de Nouna !

CHAPITRE V

L'ENCHANTEMENT D'OUARGLA ET DE SES OASIS

Sur l'origine de leur ville, faut-il croire ce que content les Ouargli? N'y a-t-il pas grande vanité de leur part à assurer qu'elle fut fondée par Sidi-Sliman (1) et ne convient-il pas de se souvenir que ce nom illustre est invoqué, en pays musulman, chaque fois qu'on se réclame d'un ancêtre glorieux?

La petite ville d'Ouargla existait, en tout cas, au temps des Romains ; une famille indigène celle des *Roums* prétend rappeler par ce nom son ascendance lointaine.

Durant des siècles, la ville fut malsaine. L'eau du chott voisin l'encerclait, l'entourait de pestilences. Dès les premières chaleurs, la fièvre s'y abattait.

Largeau qui la visita en 1879 l'a dépeinte semblable à une cité frappée de la peste : « Les caravanes attardées vers le Nord qui vont

(1) Salomon.

rejoindre les tribus campées dans le désert font de grands détours pour éviter son territoire et si quelque homme plus courageux se décide à y passer, c'est qu'il a fait sa provision d'eau, au dernier puits qu'il a rencontré chemin faisant (1) et il traverse l'oasis en courant, répondant à peine aux salutations de ceux qu'il rencontre.

Telle est la terreur inspirée par le *tehem* (2)».

L'asséchement fait par nos soins a assaini la région. Si le paludisme y sévit encore dans les mois brûlants, il ne frappe guère que la population tout à fait pauvre, insuffisamment nourrie et ne pratiquant aucun soin d'hygiène.

Dès les abords de la ville, la vision est enchanteresse. Est-ce de l'avoir longtemps désirée, dans la traversée du désert, mais la verdure qui éclate de partout paraît plus charmante? Une sève généreuse monte de cette terre que chauffe un soleil flamboyant. Dans les jardins creusés chaque jour plus profondément pour joindre le niveau de l'eau qui ne cesse de s'abaisser, les palmiers se pressent, se dépassent pour s'épanouir à plus de lumière. Sous leur coupole bleuâtre croissent, avec les arbres fruitiers de nos climats, les plantes fourragères et les légumes.

En cette saison, il n'y a guère que des carottes et des navets ; mais quelles carottes et quels navets ! On me montre l'un d'eux qui pèse trois

(1) L'eau d'Ouargla passait pour être empoisonnée par les miasmes.

(2) Tehem : nom indigène de la malaria.

kilos et pour modérer la violence de mon admiration, il faut me rappeler que ces navets indigènes sont de médiocre qualité.

Dès les premiers jours du printemps mûrissent les pastèques et les melons chargés de sucre, les artichauts, les petits pois, les fèves charnues aux longues cosses, molles comme des oreilles ; l'on voit, en quelques heures, pousser comme par enchantement, la jeune luzerne et l'orge tendre....

*
* *

Flâneries à travers Ouargla. Pourquoi me hâter? Rien ne serait plus absurde. En ce pays, à l'imitation des habitants, il faut savoir demeurer de longues heures à regarder, à se promener lentement.

J'imagine que si les Romains y revenaient, ils ne trouveraient pas tellement changée cette petite ville où ils ont eu un poste. Ses rues au sol sableux, aux blanches murailles, qu'aucune fenêtre n'anime, aux longues arcades voûtées — précieux abris contre les ardeurs dévorantes du soleil ou la violence des vents — ses maisons cubiques, sans étage, aux portes basses — que de fois je me suis heurté le front, faute de me baisser à temps — sont toutes pareilles à celles qu'ils ont pu connaître. Comme moi, ceux qui débarquaient ont dû souvent se perdre dans le labyrinthe des ruelles. Pour s'y reconnaître, regardaient-ils, au fronton des

portes, ces deux jambages grossièrement dessinés et qui sont un souvenir des Phéniciens, une évocation de la déesse Astarté? Dans les ruines de Carthage, ils avaient pu trouver déjà la même figuration, qui n'a nullement le sens obscène que certains Européens ont prétendu y voir.

Les hommes, ici, n'ont pas changé non plus. Berbères métissés de Noirs, de génération en génération ils sont semblables et leur vie est la même. La place principale est aujourd'hui la place Flatters et une pyramide rappelle, dans son incription, « qu'ils partirent de Ouargla, le 4 décembre 1880, chargés d'une exploration pacifique entre l'Algérie et le Soudan. Ils périrent victimes d'une trahison au pays des Touareg-Ahaggar en février-mars 1881 »....Deux minarets dressent leur haute silhouette ; mais, comme aux plus vieux âges, les marchands à la peau boucanée sont accroupis sur une natte ou à même le sol ; ils vendent la farine et le sel, quelques maigres fagots; devant eux, également accroupis, les acheteurs longuement discutent ; des oisifs vont et viennent d'un pas nonchalant, d'autres, tassés en rond et du bout de leur matraque traçant des dessins sur le sable, passent de longues heures à se conter des histoires toujours les mêmes et tous ces gens sont enveloppés du burnous qui n'est autre chose que le manteau romain.

Le vendredi, à l'heure où les hommes sont à la mosquée, les rues s'emplissent de fantômes. Pour quelques brefs instants, les femmes

sortent de leur maison-sépulcre ; elles rompent avec leur vie cloîtrée. Alors, il est donné de voir sans voile leur visage ténébreux. Les jeunes filles montrent leur coiffure : un échafaudage, une espèce de calotte d'astrakan formée de frisons laineux sur lesquels on plaque des dattes écrasées, non sans y verser des goutelettes d'huile ou y épingler, contre le mauvais œil, des perles multicolores, des cauries, des mains de Fatma en métal, de petites cornes en corail.

Mais c'est surtout à la tombée du jour qu'il faut parcourir Ouargla. Alors, dans les rues étroites, silencieuses et que, déjà, l'ombre envahit, les femmes semblent accomplir les rites d'une religion mystérieuse, très ancienne. Haïk blême ou orange, ou lie de vin ou couleur de muraille, on voit l'une d'elles sortir d'une des petites maisons basses. Comme si elle fuyait, elle traverse la rue; elle tient un djerid embrasé. La flamme danse au bout de son bras tendu ; une fumée roussâtre monte dans l'air.

La torche ne va-t-elle pas se consumer? La porteuse de feu se hâte davantage. Elle court et les longs plis de son haïk flottent autour d'elle. Cependant, sur le seuil d'un autre petit cube blanc, une autre femme est là qui guette. A la flamme mourante, une nouvelle flamme s'allume. Symbole du feu qui se transmet de main en main, symbole vieux comme le monde et qu'on s'étonne de voir soudain, sous son apparence tangible.

*
* *

Dans un angle de la place Flatters, douce comme une perle, une petite mosquée arrondit sa coupole laiteuse à l'ombre d'un beau palmier.

Elle est dédiée à Sidi-Afian. A en juger par son nom, ce marabout était un très pauvre homme : Afian : « Celui qui marche pieds nus. » Pour moi, il est vrai, cela ne l'aurait pas distingué, même encore aujourd'hui, de la plupart de ses compatriotes. Un jour, il se trouva que l'agha Abd el Kader ben Amour qui gouvernait l'oasis peu de temps avant l'occupation française, ordonna d'abattre la mosquée. Jugeait-il qu'elle nuisait à la régularité, à la belle ordonnance de la place? C'est improbable.

Les musulmans sont indifférents à ce que nous appelons la symétrie. Toujours, les raisons de l'agha Abd el Kader ben Amour nous demeureront mystérieuses ; mais ce que nous savons, d'une manière certaine, c'est que des ouvriers furent convoqués et que, dans la nuit qui précéda le jour où les travaux de démolition allaient commencer, le marabout Sidi-Afian sortit de son tombeau pour apparaître à l'agha qui dormait encore, étendu sur ses tapis, ainsi qu'il convient à un homme vivant dans le confort et la richesse.

D'un coup de pied au front, le saint éveilla l'agha :

« Pourquoi, me veux-tu du mal, méchant?

Retiens ceci : A chaque coup de pioche dans ma mosquée, je te donnerai, moi, du pied dans la tête. »

L'agha se le tint pour dit. Il renvoya les ouvriers, égorgea un mouton pour racheter sa faute, donna un couscous aux pauvres et fit savoir, par un écrit, que la mosquée du saint devrait être éternellement respectée afin d'attester la puissance des marabouts et enseigner la vénération qui leur est due.

Par la « porte du printemps » — que ce nom charmant est évocateur ! — me voilà hors de la ville.

Sous son arche, quand on fête le « renouveau » , les indigènes reviennent des jardins où, à l'ombre des palmes, ils ont été manger leur couscous et goûter la volupté de la rêverie. Ce jour-là, nul ne cultive la terre : « On lui ferait mal. »

Quelle lointaine légende héritée du paganisme se cache sous cette tradition poétique ? Quel souvenir de Proserpine quittant la demeure ténébreuse de son époux pour retourner auprès de la radieuse Cérès ?

Dans les jardins profonds, tous les puits sont en activité. Avec majesté et grand sérieux, sans hâte — n'ont-ils pas le jour entier devant eux ? — des jardiniers noirs manœuvrent les poulies, déversent l'eau des poches en cuir dans les séguias. Vêtus seulement d'une gandourah ocreuse, qui laisse nus leurs membres souples et luisants, ils semblent les figurants d'un décor enchanteur.

Mon compagnon indigène et moi allons par les chemins, entre des carrés herbeux. Parfois Mohamed se baisse pour cueillir une odorante fleur de jasmin et me l'offrir.

De petits oiseaux à la tête bleue, avec des rémiges blanches et le ventre orangé passent à tout instant, bientôt évanouis, fondus dans l'éclatante lumière ou soudain nichés, perdus dans la verdure d'une palme.

Pour rentrer en ville, sept portes s'offrent à nous. Mohamed choisit de me faire passer par celle de Lella Mançoura. C'est la maraboute d'une mosquée voisine. Son souvenir est dans toutes les mémoires. Jeune fille, elle connut la disgrâce d'avoir un père qui voulut la marier, malgré elle. Les fêtes du mariage eurent lieu, ainsi que les rites variés et innombrables, les danses qui durent des jours. Le moment vint de conduire Lella Mançoura à la demeure de l'époux. On la fit monter en bassour.

Précédé de musiciens, le cortège se mit en route, par les rues arides, dans la poussière ; mais quand il s'arrêta et qu'on ouvrit le bassour, qui fut bien surpris?

Ce fut le père de Lella Mançoura. Elle avait disparu. Oncques ne la revit. Elle avait trouvé ce moyen discret de se soustraire à la persécution.

Le sanctuaire où flotte l'ombre de Lella Mançoura est un lieu d'adoration pour les jeunes filles qui vont se marier. Comme elles iraient trouver une sœur puissante afin de lui

demander protection, elles viennent implorer la douce sainte. On les porte au tombeau dans une sorte de lit qui rappelle un bassour. Ce lit nommé *Kous* est magnifiquement décoré : tapis et tentures le drapent ; sur son dôme, on suspend les bijoux et les parures de la fiancée et l'on récite les prières qui doivent lui donner le bonheur.

*
* *

Une sérénité bleue baigne l'oasis. Il fait beau, délicieusement, divinement beau !

Au petit trot du cheval attelé à la charrette anglaise, je vais à travers l'étendue miroitante de plaques de sel aux éblouissantes blancheurs. Tantôt à ma droite, à ma gauche ou me précédant pour me montrer la piste, le spahi Yousef me sert de guide. Drapé dans son ample manteau de cavalier, il a, sur sa haute selle rouge, les façons nobles et calmes d'un très grand seigneur. Pourtant, il n'est, c'est certain, que le fils d'un humble meskine.

A une petite distance, le village de Rouissat dresse, sur une butte, ses quelques maisons habitées seulement entre deux transhumances par les gens des Beni-Thour. Pas un bruit n'en sort, pas une fumée ; mais, Yousef l'affirme, en ce moment, chacun des petits cubes faits de terre et de sel a retrouvé ses hôtes. Et voilà que, pour lui donner raison, dévalant la pente, une fillette qui nous guettait sûrement, s'élance vers nous.

Elle est nue, entièrement, adorablement, et court sur la route,en dansant dans le soleil. Ses bras levés se dressent comme les branches d'une lyre ; devant elle, danse pareillement une petite ombre découpée en beau bleu de Prusse, sur le sable sec ; le vent qui mord sa tendre chair lui fait serrer les fesses. Elle tourne vers moi sa tête crépelée et, de temps à autre, me jette :

« Sourdi, madame, sourdi... »

Elle ne sait que ces deux mots de français et connaît leur effet magique. Je lui lance une pièce de monnaie qui me vaut un sourire charmant et câlin. Si je ne lui avais rien donné, je crois qu'elle m'aurait souri quand même. Cette galopade dans le sillage de la voiture conduite par une Roumiya, c'était une façon imprévue, tout à fait amusante de passer le temps ; c'était un prétexte à s'ébattre en soulevant beaucoup de poussière, comme un petit animal plein de vie.

A l'horizon, les grandes « gara », les montagnes tabulaires forment un décor prestigieux. Profilées très haut sur le ciel et faites, dirait-on, d'or pâle, réduites à des lignes simples, sans variété, sans souplesse, elles ont la nudité, la rigidité tranchante qui s'accorde à ce paysage dépouillé.

Mais, délices des yeux, nous approchons d'une oasis. Isolés d'abord, sentinelles battues des vents, les palmiers deviennent plus nombreux. Bientôt, ils se pressent, enchevêtrent leurs palmes, mêlent leurs longues chevelures. Ils forment une véritable forêt non point mystérieuse comme

celles des pays septentrionaux mais toute pénétrée de soleil.

Drues et puissantes, leurs colonnes grisâtres et écailleuses montent toujours plus haut et, quand ils sont arrivés à la lumière totale, glorieux de l'effort accompli, buvant la clarté, la chaleur, ils déploient leur éventail splendide couleur d'émeraude.

Des femmes qui ont été ramasser du sel sur le bord du chott s'en reviennent par groupes. Leurs pieds nus et endurcis écrasent le sable ; un lourd couffin fait ployer leur épaule. Les haïks qui les couvrent sont crasseux, misérables, mais un sein jeune, une hanche ronde et souple gonflent le grossier tissu ; elles ont une grâce toute biblique.

Dans un tel cadre, on imagine l'aimable Rébecca. Justement, voici Eliézer. Je reconnais sa longue barbe faite de chanvre, son air de venir de très loin et d'avoir été choisi, à cause de sa dignité, pour une mission de confiance. Eliézer, vieil ambassadeur matrimonial !

Debout, près de ses chameaux agenouillés dans le sable et qu'il laisse reposer, en attendant qu'un bras rond et frais lui verse l'eau de l'amphore, il me salue gravement de sa tête enturbannée.

Par des allées tournantes, entre des jaillissements de palmiers, nous entrons dans la zaouïa du village de *Adjadja*. On ne peut rien voir de plus charmant, de plus imprévu. La fraîche verdure est semée de blancs marabouts ; mais

au lieu qu'ils soient couronnés de coupoles comme c'est l'habitude, en pays d'Islam, ils offrent une toiture en flèche, flanquée à ses angles de quatre aiguilles qui prennent, dans la clarté verte, on ne sait quel air étrange, un peu fantastique, de petits temples hindous.

Arrêt chez le caïd, vénérable vieillard au paternel visage qui, lui aussi, semble sortir de la Bible pour m'offrir la grâce de son accueil. Collation de dattes et de thé à la menthe dans une petite maison, dont la cour avec sa colonnade et son balustre aérien dut être quelque chose de ravissant avant le grand désastre de décembre 1922.

Alors, dans ce pays, où la pluie est rarissime, il tomba pendant quinze jours, des pluies torrentielles. L'une d'elles dura huit heures sans discontinuer. Les petites maisons de boue et de sel, littéralement fondirent. Chez le caïd, une partie de la colonnade et des balustres légers s'éboula, lamentablement. Ailleurs, il y eut des victimes. Sous les ruines d'une pauvre maison, trois petits enfants périrent.

D'une voix grave, comme d'une chose religieuse, écrite par Allah, le caïd évoque ces souvenirs tout proches.

Puis, nous repartons à travers les jardins radieux et l'enchantement recommence, plus beau, plus enivrant. Une volupté molle répandue dans l'air semble l'âme même du pays. Jouissons, jouissons de cette heure qui, jamais, ne reviendra. Epuisons jusqu'à la dernière

goutte, la liqueur divine, dans la coupe d'or.

Comme le soir va venir, nous arrivons sur les bords du chott. Tout est pénétré d'une tendresse ineffable. Le soleil... Encore un coucher de soleil ! J'abuse, n'est-ce pas ? Suis-je seule coupable? Pourquoi le soleil se couche-t-il chaque soir ? Allons ! Mon excuse est absurde. Je m'en rends compte. C'est terrible !

L'eau calme et bleue du lac est un pur miroir où se reflètent les palmes. A l'horizon, montent les dunes couleur de rose. Certaines, qui présentent l'aspect géométrique de pyramides : arêtes précises, faces latérales lisses, donnent l'illusion d'un paysage de la Haute-Egypte. C'est la même aridité, les mêmes lignes sèches, les mêmes teintes délicates de fleur de géranium, avec, dans les cassures, des ombres profondes couleur de violette. La paix qui monte de la terre, qui tombe du ciel, qui glisse sur les eaux est telle que, vraiment, il n'y a pas de mot pour l'exprimer.

Mais, pour animer le paysage, surgit une caravane. Toute une troupe de chameaux. Les lourdes bêtes rousses vont serrées flanc contre flanc. Un seul chamelier les guide juché sur la bosse de l'une d'elles. Qu'est-il dans l'immensité? Peu de chose. Presque rien. Un tout petit point blanc. La caravane passe sans éveiller le silence.

Autre vision paisible. Un berger chemine avec ses moutons. Dans la stérilité magnifique des sables, bêtes et gens n'ont que des mouvements onduleux, très lents. Rien ne heurte l'harmonie,

la mélodie qui monte de ces lieux. L'aboiement d'un chien dans un lointain reculé semble l'appel enamouré d'une tourterelle.

Formidable boulet poussé au rouge cerise, le soleil éclabousse le couchant. Tout reprend un aspect de rudesse, de violence comme pour nous faire souvenir que ce pays n'a de grâce que pendant les mois d'hiver, les premières semaines du printemps. Le paysage devient d'une splendeur insoupçonnée. Autour des eaux du chott, la rive noue un long fil d'or ; les corbeilles des palmiers sont remplies d'or fauve ; puis la symphonie tourne au rose : l'eau du lac reflète de longues colonnes et des palmes de rose ; les dunes, les dures *garas* sont parées des mêmes teintes délicieuses qui leur prêtent une grâce pudique. Instants magiques et si éphémères ! Insensiblement, mais très vite, tout se fane. Les nuances roses font place à des nuances mauves qui s'éteignent et se couvrent de cendre.

Retour vers le bordj d'Ouargla. Au pied du petit village des Beni-Thour, un vacarme, un charivari me fait lever la tête. Que font-ils, là-haut, derrière leurs murailles de boue, ces gens qui, tout à l'heure, dormaient d'un sommeil si profond que leur « ksour » semblait une nécropole? Quels génies les ont ressuscités?

Strident, monte le chant de la nouba que rythment les coups sourds du tam-tam et voilà que, pour m'enchanter, comme si vraiment on n'attendait que mon passage, l'image d'une très ancienne vie s'offre à moi avec ses gestes

immuables où s'affirment des traditions, des mœurs séculaires.

Débouchant d'une des portes, un cortège paraît, se déroule en une ligne mince sur la crête de la colline.

En tête, couvert d'oripeaux verts et rouges, un chameau est chargé d'un bassour orné de plumes d'autruche et qui tangue comme une barque. Une négresse le conduit, pronostic de bonheur. A sa suite, les musiciens, en file.

Isolés d'eux, un jeune homme enveloppé de blancs vêtements va fièrement sur un cheval blanc. Enfin, toute une troupe d'hommes en burnous, de femmes voilées, d'enfants demi-nus qui se pressent et criaillent à voix perçante, les phrases rituelles du pays ouargli :

« Ta mère t'a nourrie, t'a élevée, t'a vendue,
Pour une mesure d'orge, pour une mesure de blé.... »

Dans la poussière, cela se profile comme une série d'ombres chinoises, cela passe avec une apparence presque fantômatique, le long des murailles grises qui ont l'air de surgir comme dans un rêve ; cela s'éloigne, disparaît, se dissout dans la nuit.

« Un mariage, dit Yousef, à mes côtés. On conduit la jeune fille à sa nouvelle maison. »

Et je songe à cette épousée enfouie dans le mystérieux bassour comme un trésor infiniment précieux. Elle est heureuse, sans doute, mais comme le cœur lui bat !

Le crépuscule glisse. Soudain, à l'horizon,

au point opposé à celui où le soleil vient de se coucher, un autre soleil surgit, rouge et d'un éclat dur, insoutenable. Est-ce un tour de sorcellerie? Suis-je victime d'une hallucination créée par les djnouns? Ce pays est celui des fantasmes. Il s'en forme à tout moment. N'est-ce pas tout à l'heure que, doutant de mon bon sens, j'ai dit à Yousef :

« De quelle couleur est ce cheval, là-bas, sur la piste? »

Et, confirmant ma sensation, Yousef a répondu :

« Il est violet ; tout à fait violet. »

A mesure que l'astre éblouissant et pourpre progresse vers le zénith, il pâlit, perd de son apparence énorme ; il redevient la douce lune, la silencieuse amie.

Bleu profond, bleu-paon au-dessus de ma tête, le ciel, à l'horizon, décrit un immense cercle qui blanchit. L'étendue des sables est blanche. Les maisons sont parées de candeur; mais, sous la clarté des étoiles, le froid devient vif. Rentrons et que, dans la chambre, le « boy » mis à mon service, allume un grand feu de broussailles ramassées au désert.

CHAPITRE VI

TOUGGOURT, REINE DES PALMES ET DES SABLES

DANS le flamboiement de l'aurore, j'ai quitté Ouargla, cité des sables et des eaux salées.

Pour gagner du temps, j'ai pris l'auto. Que ce nom n'éveille aucune idée de confort. Cet auto est un poids lourd qui sert, accidentellement, au transport de quelques voyageurs. A l'intérieur, deux bancs de bois ; l'on est pêle-mêle avec les bagages : bidons à pétrole, tonneaux, sacs de grains. Aussi bien, les transports n'ont-ils lieu qu'une fois par mois. Ils cessent avec les chaleurs. Pour avoir tenté, l'an dernier, d'aller de Touggourt à Ouargla, à la mi-juin, le mécanicien a eu trente-six crevaisons et la voiture est restée en panne à cinquante-six kilomètres d'Ouargla. En attendant qu'on les secourût, les voyageurs épuisèrent leurs vivres, l'eau des guerbas et finirent par boire l'alcool de menthe et l'eau dentifrice que quelques-uns d'entre eux avaient dans leur sac.

Comme il est question de prolonger jusqu'à Ouargla la voie ferrée qui aboutit à Touggourt, la piste entre les deux oasis n'est plus entretenue depuis déjà quatre ans ; mais, vieille habitude de langage administratif, on continue de l'appeler « la piste aménagée ». Le sol n'y est que trous et monticules. A tout instant, je bondis jusqu'à la bâche qui couvre la voiture, je retombe sur les tonneaux ou les bidons. Ce genre d'exercice est particulièrement recommandable à ceux qui sont avides de mortifications. J'avoue n'avoir aucun goût pour elles. Toutefois, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Prenant gaiement mon parti de l'aventure, je veux penser seulement que je ferai en quelques heures un voyage qui, à chameau, n'aurait pas demandé moins de cinq à six jours.

A cause du vent, les rideaux de cuir ont été rabattus. Difficile de rien voir. Je glisse un œil par l'une des fentes. C'est montrer bien de la curiosité et le mécanicien m'en raille :

« Ah ! il est beau, madame, le paysage ! »

Pour ce brave homme, évidemment, cette étendue morte, cette grandeur désolée répondent tout à fait à ce que nos pères auraient appelé un désert effroyable !

Landes stériles. Tout d'un coup, j'ai la surprise d'y voir se dresser les « Trois Pitons ». A tenter de les compter au passage rapide de la voiture, ils sont douze, quinze, vingt et même davantage mais il est entendu qu'ils sont les

« Trois Pitons ». Nul ne sait pourquoi. En un jour de grande distraction quelqu'un les a baptisés ainsi.

Masses cahotiques, jaunâtres, sèches, aux lignes déchiquetées ou comme rabotées, ils reproduisent des formes inattendues : une enclume, une table, mais, plus souvent encore, des profils humains, de grotesques profils, telle cette tête d'idiot : nez démesuré, front fuyant que couronne un toupet et qui, longtemps, la dernière de toutes, se profile sous le ciel.

Perdu dans les sables, le bordj d'Hadj-el-M'rir : le « bordj du bonheur » nous offre un instant son abri délabré pour un léger repas. Un gardien y vit avec sa femme et deux petits enfants. Tout ce monde est vêtu de haillons.

Dix à douze fois par an, ils voient passer l'auto et reprennent contact avec des êtres humains. Le reste du temps, rien que le vent, le froid intense des nuits hivernales, la chaleur dévorante des jours.

La femme s'est arrêtée à nous regarder. Elle est jeune avec un rond visage basané, déjà flétri et ridé. Ses noirs cheveux frottés d'huile, coupés « à la chien », tombent sur ses sourcils sombres.

Son maître, le mari, est un vieillard à barbe grise ; une grande bouche, des chicots rongés, espacés. Au moment où nous allons partir, les deux enfants s'élancent de l'angle du mur d'où leurs yeux nous épiaient.

Le petit garçon porte le nom magnifique de

« La lumière dans les ténèbres ». Son âge ? Le père et la mère l'ignorent. Ici, point de palmiers pour compter les événements par la récolte des dattes.

A peine sommes-nous en voiture, les petits se précipitent vers la table où nous avons laissé des os de poulet ; ils s'en saisissent, les cassent entre deux pierres, en sucent la moelle et le vieux dressé dans le vent et agitant son bras maigre, noir comme un fumeron mais que drape si noblement les grands plis de son burnous, me crie en guise d'adieu :

« Le bonheur sur ta famille ! »

Fuite rapide de l'auto. Vent violent. Tourbillons de sable. A pleines narines, il faut le respirer ; à pleine gorge, il faut le boire. Il colle, il englue. Mes voiles, mes vêtements, ma couverture, tout ce qui m'enveloppe, tout ce qui m'entoure a revêtu le même suaire de triste couleur jaunâtre.

Avec le soleil monte la chaleur, la soif nous torture. Tout est également aride dans l'espace embrasé ; l'horizon s'évanouit dans une vapeur qui doit être de la poussière en suspension dans l'air. Et cela dure, et cela obsède. Aspects aussi vieux que le monde et qui ne disparaîtront qu'avec lui.

Mais, le chauffeur qui veut me montrer les « beautés » du pays :

« Madame, vous êtes venue pour cela », fait un détour de deux kilomètres et, brusquement arrêtant le volant, se tournant vers moi pour jouir de ma surprise :

« Voilà le square Bresson (1) ! »

A mes pieds, sans que rien ait pu faire soupçonner sa présence, se creuse une profonde cuvette, un cratère, belle coupe qu'emplit une eau dormante couleur d'émeraude. Illuminés à leur faîte, des touffes de palmiers croissent sur ses rives, agitent doucement leurs palmes, aspirent un souffle chaud qu'ici l'on sent à peine. Au-dessus de nos têtes, des vols d'oiseaux passent et repassent. Vie insouciante qui s'ébat avec des fantaisies brusques.

Après la géhenne du sable et de la soif, ce beau jardin d'oubli et de fraîcheur est d'une douceur voluptueuse.

Volontiers, on s'y attarderait mais la fuite de la lumière est rapide, en cette saison, et il faut nous hâter. Il faut reprendre notre course sous la blancheur dure du soleil.

Çà et là, sur la piste, des puits ouvrent leur bouche sombre. Certains sont si peu visibles que celui qui ignorerait leur présence mourrait de soif à leurs côtés. Profilées sur le ciel, des colonnes pyramidales, les « Guémiras » servent de repère au voyageur. Par elles, on se dirige dans l'étendue sablonneuse, dans les landes mornes. L'une de ces pyramides, la *grande guémira* est en partie éboulée. Sous la morsure des gelées nocturnes, sous le flamboiement du soleil, ses arêtes se sont effritées, ses pierres se sont désagrégées.

(1) Grand square d'Alger.

Qui fouillerait ses décombres y trouverait une petite fortune. L'usage des voyageurs est d'y jeter quelques pièces de monnaie pour s'assurer un heureux voyage à travers le Sahara.

La fatigue m'accable. Je ne pense plus à rien ou, plutôt, je ne pense qu'à une seule chose : l'arrivée à Touggourt. Combien d'heures encore pour y atteindre ! Pauvre chose cahotée, meurtrie, bondissante, je continue de recevoir des paquets de sable dans la figure et j'ai la peau douloureuse comme si on me la frottait avec du papier de verre.

Parfois, un réveil brusque. Finies les grandes landes, royaume du soleil et des vents déchaînés,nous entrons dans une région de dunes. Les yeux se reposent sur des tons d'or pâle ; nous avançons parmi des douceurs fondues dans lesquelles, soudain, la voiture s'immobilise, enlisée jusqu'au moyeu.

Il faut descendre. Les hommes glissent des madriers sous les roues; à grands coups de pelle, ils travaillent à dégager l'auto et, rompant le silence de l'espace, ce sont des appels, des bruits mats.

Il fait encore clair, heureusement, quand apparaît la zaouïa de Temacine, ses longs murs blancs, ses coupoles qui sont, pour nous, l'indice que Touggourt est proche. La route coupe à travers des jardins. Fraîcheur des bouquets de palmiers. Verdure divine !

Encore quelques espaces arides, quelques déserts de cendre givrés de sel ; puis, entre des

murs de boue sèche que débordent les longues plumes ondoyantes des dattiers, c'est une route de poussière épaisse où il faut aller très lentement, avec de rauques et continuels appels de trompe à cause des hommes qui y promènent leur burnous, des petits enfants aux yeux de flamme qui s'y ébattent, des femmes serrées aux épaules dans leurs voiles bleu de nuit: c'est Touggourt enfin et son oasis !

*
* *

Je les avais vus, l'an passé. Ai-je eu raison d'y revenir? Faut-il croire les désenchantés qui vont répétant :

« La même page ne doit pas être relue, ni entendue une seconde fois la musique qui avait charmé. »

En comparaison d'Ouargla, de sa population déjà soudanaise à l'existence encore primitive, Touggourt, à mes yeux, prend l'apparence d'une capitale déflorée par notre civilisation. Déjà, je me sens presque revenue chez moi...

Les édifices qui abritent les services municipaux et les services indigènes ne sont-ils pas des palais ! Ils ont des coupoles, des arcades, d'élégants et charmants balustres. Les rues sont balayées. Sur la place du marché, les marchands n'étalent plus qu'exceptionnellement leur marchandise sur le sol. Les bouchers et ceux qui vendent le pain ont adopté nos méthodes et possèdent une longue table qui fait

office de comptoir; les marchands de tissus, qu'abrite encore il est vrai une petite tente, rangent, maintenant, leurs pièces d'étoffe sur les rayons d'une étagère et, entre les chameaux barraqués, on entend sans cesse gronder ou corner des autos !

Regrets absurdes ! Il faut laisser Touggourt me reprendre et agir son charme étrange, un peu monotone.

Où donc peut-on mieux qu'ici passer de longues heures dans le dédale des rues profondes, mystérieuses, voûtées comme des catacombes et qui vont s'enfonçant, se perdant loin, très loin, vers un rayon de lune ou un rais de soleil?

Cheminant lentement ou assis le long des murs, sur un des bancs de pierre où il doit faire si bon à dormir les nuits d'été ou à tenir de longs conciliabules, fantôme soi-même avec d'autres fantômes très graves, il faut voir se dérouler la vie intime du vieux Touggourt demeuré intact.

Tout se passe dans une demi-ombre. Mieux que la lumière, le clair-obscur suscite les belles visions d'art, les purs chefs-d'œuvre. L'imagination ajoute à ce que voient les yeux.

Dans ces petites rues silencieuses — les pieds nus ou chaussés de babouches font si peu de bruit ! — chaque femme au visage invisible fait penser à l'Alcmène voilée qu'Hercule ramenait des enfers à son époux, l'égoïste Alceste. Le cavalier aux longs yeux étincelants qui surgit comme d'un tunnel et passe sans seulement

daigner me regarder est un prince auquel un magicien va peut-être ouvrir une caverne ruisselante d'or et de pierreries. Drapé comme un moine dans son froc, ce vieillard qui vient, méditatif et l'air grave, enseigne que tout est vanité sous le soleil et qu'il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où nous courons en hâte.

Une petite fille rieuse qui sautille sur un pied, jette, elle aussi, son conseil en passant. Vieil écho d'Islam, ce conseil sensuel n'est pas tout désintéressement et insouciance :

« Ya, ya, madame Franque... jouis, la vie est brève... sourdi, sourdi ! »

Encore des femmes sans visage soumises à l'austère destinée de leur race ; encore des petites filles aux yeux trop câlins dans un visage délicieux ; encore des frocs qui ont l'air absorbé dans des pensées d'infinie résignation, de tristesse sans recours et qui vont tout bonnement à leurs affaires, à leurs plaisirs. Et puis, un vieux bonhomme, très vieux, tel qu'on se représente le « Temps » avec une barbe pleureuse et de longues jambes maigres. Au magasin d'attirail, il s'est trompé d'attribut. Il est si vieux ! Au lieu d'une faux, il a pris une ronde lanterne ; il la balance, s'arrête à intervalles réguliers, allume une des veilleuses nichées dans le creux des murailles et le silence semble tout d'un coup plus pesant, chargé de plus de mystère !

*
* *

A l'une des extrémités de la ville et non loin de la plaine désertique, une maison ancienne qui, par grande exception, a un étage. Un vestibule garni de belles dalles. Une cour. Un cloître aux piliers de pierre. De hautes portes. Beaucoup de place perdue comme il convient à la demeure d'un personnage. Je suis chez le cadi de Touggourt.

Un silence prodigieux pèse entre les murs, un silence qui a un air de tristesse et ne ressemble pas, du moins je l'imagine, à la paix exquise qu'on goûte d'habitude dans les patios indigènes. Pas un serviteur, non plus, alors que d'habitude, chez un notable, il y en a partout.

La mort, il y a quelques jours, a frappé la famille du cadi et c'est une chose contraire aux traditions les plus anciennes que ma visite, en ce moment ; mais le cadi a voulu ce geste de courtoisie sachant mon passage à Touggourt et pour répondre à un désir que j'ai exprimé.

Lui-même m'attend à l'entrée du patio. Ses mains grasses sont croisées sur son ventre qui sous le haïk et le burnous s'affirme bedonnant. Pour ne pas m'attrister, il domine son chagrin. Rien dans son attitude ou son expression ne rappelle le deuil qui vient de l'atteindre. C'est seulement quand je lui dis ma sympathie qu'il se laisse aller à me donner quelques détails :

« Un accident, un accident terrible... *il*

nettoyait un revolver... une balle était restée dans le barillet... il l'a reçue en pleine poitrine... il a été tué sur le coup.... »

Doucement, je demande :

« C'était ton fils aîné?

— Oui. Il venait de se marier. Il avait vingt-cinq ans. Je l'avais encore le matin ; le soir il était au cimetière.... Allah l'a voulu.... »

Dans la chambre principale où l'on m'introduit, c'est un bizarre assemblage mais qui, à moi seule, paraît ridicule. Le goût des Arabes ne choisit pas. Ils acceptent tout ce qui coûte cher. La pacotille de nos bazars les séduit spécialement ainsi que nos meubles qui leur donnent l'illusion d'être tout à fait évolués.

Serrés au hasard, deux lits en cuivre, des commodes, une armoire à glace, des tables de toilette, des fauteuils disparates et, sur l'un d'eux, assise à l'européenne, une forme immobile, une figure comme de cire : Yakout, la femme du cadi.

Sans qu'elle ait dit un mot, elle plaît par la douceur de son visage. Seize ans à peine ! On la croirait la petite-fille de son mari. A cause de son deuil, elle porte une robe droite et sombre. Pas une broderie, pas un bijou. N'était le foulard de soie bariolée qu'elle a sur les cheveux, on dirait une quelconque gentille bourgeoise de France. Elle en a les traits réguliers et fins, le teint d'une extrême blancheur.

J'en fais la remarque, sachant lui être agréable, car cela sous-entend que, dans sa famille, il

n'y a eu aucun croisement avec des « négro ».

Elle sourit, mais à peine, juste pour dire poliment :

« Merci. »

L'usage veut, chez les notables, qu'après un deuil, on reste sans parole ou presque, comme en demi-sommeil. Pendant quarante jours (1) aussi, très rigoureusement, on pratique une sorte d'abstinence. Aucun *kanoun* n'est allumé, même pour l'eau du thé ou du café. Ce sont les parents, les amis qui prennent, pour vous, le soin de penser aux détails de la vie matérielle et vous font porter les boissons et les mets qu'ils vous ont préparés.

Par grande dérogation, à cause de ma visite, on a disposé, dans des assiettes, toutes les variétés des pâtisseries indigènes : gâteaux au miel, à la semoule, aux amandes, à la pistache. Dans de toutes petites tasses dorées, on verse un café exquis, parfumé, tel qu'on n'en sait faire que chez les Arabes.

Pour ne pas me laisser goûter seule à la collation, le cadi boit quelques gorgées, mais Yakout refuse de rien prendre.

Depuis quatre jours que son beau-fils est mort, elle n'a pas mangé, elle n'a pas bu : même une bouchée, même une goutte d'eau !

Je dis :

« Elle avait beaucoup d'affection pour son beau-fils... »

(1) Chez les meskines, ce temps d'abstinence ne dure que sept jours.

Yakout comprend ma réflexion ; mais elle ne parle pas assez bien le français pour me répondre et puis, fidèle aux anciens usages, il lui faut conserver son air lointain, impassible ; son impressionnante apparence de demi-morte.

C'est une matrone, Fatima, qui prend la parole à sa place.

Moitié servante, moitié amie, cette Fatima est, pour moi, le personnage le plus curieux de toute la maison.

Quand elle avait huit ans, elle fut emmenée en France, par des Français qui avaient séjourné à Touggourt. Elle resta avec eux jusqu'à vingt ans. Puis elle retourna en Afrique. Comme elle le dit, en un français excellent :

« Le pays est toujours le pays... On y est mieux qu'ailleurs. »

Ses maîtres l'avaient baptisée. Elle a repris, selon l'expression à laquelle elle a recours « la religion de ses pères.... »

Dernièrement, Yakout ayant eu la fantaisie d'apprendre notre langue, le cadi a fait venir Fatima chez lui.

Toutes proportions gardées, elle y joue le rôle de la nourrice antique. Elle conseille la jeune épousée, l'aide à diriger la maison. Habile à manier le cœur des hommes, elle sait les paroles louangeuses qui ont sur eux l'effet d'un philtre merveilleux.

Sans rien de trop familier ou qui touche la flagornerie, avec une parfaite décence de ce qui convient et qui semble innée chez ceux

de sa race, elle dit, répondant à ma question :

« Certes, madame Yakout aimait son beau-fils, mais sa peine vient, surtout, de ce qu'elle voit le grand chagrin de Monsieur le Cadi.... Elle a tant d'affection pour lui !... Monsieur le Cadi est si bon pour elle !... Il la gâte, il la choie tellement !... Elle-même le dit :

« Je peux remercier Allah ! J'ai trouvé le meilleur des époux. Il n'a pas son pareil. » A ne considérer que la situation sociale, la fortune, il est réel que Yakout a fait un beau mariage. Le cadi est fort riche ! Quel cadi ne l'est point !

Non que j'aie entendu rien reprocher à celui de Touggourt, je m'empresse de le dire ; mais c'est un fait connu qu'un cadi exposé aux tentatives de corruption n'y résiste pas toujours.

« L'enfer est peuplé de cadis ! » Qui affirme cela? Les Musulmans eux-mêmes. Tout le monde sait qu'aux fêtes de l'Achoura, quand on se livre à des mascarades, une vieille plaisanterie dont le succès est assuré consiste à représenter un cadi. Important dans son burnous, fort grave sous son turban, il tend en même temps les mains à droite, à gauche et a bien soin de regarder les sommes qu'il reçoit avant de déclarer qui a raison.

Être la femme du cadi de Touggourt est donc un très grand honneur. A notre point de vue d'Européen, c'est un honneur qui se paye cher. Il le faut acheter du prix de sa liberté totale.

Depuis qu'elle est entrée dans la maison de

son mari, Yakout n'en est pas sortie hors des exceptions excessivement rares. Une fois par an, l'été, dans un auto mystérieusement fermé, elle gagne le Tell où le cadi possède une ferme dans laquelle il passe le temps des chaleurs.

En autre temps, jamais, même quand la nuit est tombée, elle ne se hasarde par les rues avec une servante pour aller visiter des parentes comme le font, parfois, d'autres femmes de notables. Jamais, elle ne va au cimetière encenser les morts et passer de longues heures en causeries avec des amies.

S'il lui faut se rendre aux bains maures, le cadi l'y mène lui-même, le soir, et il a soin de louer les bains pour sa femme seule :

« Que voulez-vous, remarque Fatima tandis qu'elle me reconduit et m'accompagne dans la rue, Monsieur le Cadi adore sa femme. Elle est très jolie ; lui n'est plus jeune ; alors il prend les précautions qui sont d'usage dans son cas... Même des autres femmes, il se méfie. Il ne veut pas que Madame Yakout reçoive leurs visites. »

Le fils de M. le Cadi qui vient de mourir était très bon pour sa belle-mère et c'est bien une des raisons pour lesquelles elle a tant de chagrin. Quand son père était absent, il en profitait pour faire entrer des voisines car il voyait que la jeune femme à être toujours seule était triste. Il disait :

« Venez vite ! On ne le saura pas... »

Finies maintenant, ces innocentes distrac-

tions ! Yakout a des vêtements plein ses coffres ; des bijoux plein ses cassettes ! Que lui importe, si elle n'a personne à qui les faire admirer.

Quand son mari s'absente, elle est comme en geôle. Deux de ses beaux-frères, trois de ses beaux-fils sont chargés de la surveiller ; ils habitent la maison.

Pauvre Yakout ! Ses gardiens la détestent. Ils sont jaloux d'elle :

«Songez donc, explique Fatima, tout ce qu'elle désire : un bijou, un vêtement, un meuble, une chose qui ne sert à rien même, Monsieur le Cadi les fait venir de Constantine, d'Alger ou de France, quel qu'en soit le prix.... »

Les beaux-fils, dont la mère a été envoyée à El-Oued, car Yakout n'a pas voulu de co-épouse, disent :

« Ce n'est pas pour notre mère que notre père ferait de telles dépenses ! »

L'un d'eux a même eu cette audace inouïe pour qui connaît les mœurs musulmanes de faire remarquer au cadi :

« Seigneur, on mange mieux ici que dans la petite maison d'El-Oued.... Ma mère est votre femme comme l'autre ; elle doit avoir une aussi bonne nourriture. Seigneur.... »

Le cadi n'a pas laissé poursuivre l'insolent ; rudement, il a crié :

« Tais-toi ! »

Mais, lorsqu'il n'est pas là, ses frères et ses fils murmurent entre eux :

« Quand elle est venue celle-ci, elle n'avait rien ; maintenant, elle nous commande ! .... »

*
* *

Les raisons de souffrir par le cœur, sont les mêmes en tout pays. Il n'y a que les mots pour les traduire qui diffèrent.

Cette impression, je la sens plus vivement quand, après avoir laissé Yakout, j'arrive chez le caïd Mohamed Ceghir.

Politesses d'usage :

« Comment sont-ils chez toi? comment va la maison? »

Puis, d'une chose à une autre, la conversation tombe sur le sort que les musulmans réservent à leurs femmes :

« Vous vous imaginez, dit le caïd, que nous les considérons comme des êtres inférieurs. Vous jugez de la situation de la femme arabe par celle de la bédouine que vous voyez exécuter de gros travaux car elle est incapable d'en faire d'autres; mais aucune femme n'est plus respectée, plus comblée que la femme arabe. Ses moindres volontés sont des ordres pour son mari. Jamais un Arabe ne supporterait que sa femme travaille dans l'intérieur. En France, d'après ce que j'entends dire, nombre de Françaises de la bourgeoisie balayent, cuisinent ou raccommodent les vêtements. Ces choses-là sembleraient révoltantes chez nous.

En ce qui concerne l'existence matérielle de

l'épouse d'un rang élevé, le caïd a raison. L'Algérie a encore la chance d'avoir des serviteurs ; mais quand il vante la dignité de vie de la femme arabe, les égards, le respect qui l'environnent, présente-t-il la vérité dans toute son exactitude ; ne la fausse-t-il pas inconsciemment peut-être ou, plutôt, par vanité et conviction de la supériorité de sa race sur les autres? Je lui rappelle la tare que constitue la polygamie ; l'outrage qu'elle est à l'épouse.

Il hausse les épaules :

« Nos femmes y sont habituées. C'est une chose qu'elles ont toujours vue. D'ailleurs, la polygamie se fait de plus en plus rare ; la vie est chère et puis — je ne sais pas comment sont les femmes des autres pays — mais les nôtres ont, en général, un si fâcheux caractère que, si elles sont deux sous le même toit, elles se disputent. Ce n'est pas drôle pour le mari !

— Evidemment.

— J'ajouterai que, lorsque la polygamie existe, c'est affaire au mari de rendre ses femmes également heureuses en leur marquant la même affection.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Songe à ce que doit éprouver la première épouse à qui l'on donne une remplaçante quand elle est devenue vieille. »

Le caïd, j'en ai peur, me trouve ridiculement sentimentale. Il ne comprend pas mes subtilités et l'avoue :

« La première femme n'a pas à se plaindre ; elle reste la maîtresse des choses ; elle commande.

— Sans doute ; mais le cœur de son mari ! »

J'ai l'air de chanter une romance, un vieil air tendre qui n'éveille point d'écho, ici. Le caïd me le fait bien voir :

« Vous avez de singulières idées, vous autres Européennes. Est-ce parce qu'on prend une seconde femme qu'on doit cesser d'aimer la première. Si on aime l'une parce qu'elle est jeune, on aime l'autre pour ses qualités d'expérience, de sagesse.

— Triste consolation pour la délaissée !

— Mais, encore une fois, elle n'est pas délaissée, elle n'est pas malheureuse.

— C'est toi qui le dis.

— Je dis ce qui est. On n'est pas malheureux parce que votre rôle change. Tout change dans la vie. »

De mon mieux, j'essaye de faire entendre à mon interlocuteur ce que cette co-existence de plusieurs épouses a d'humiliant pour elles.

Il ne veut pas me comprendre :

« Nos mœurs sont ce qu'elles sont. Nos pères qui les ont toujours pratiquées s'en sont bien trouvés. Donc, elles sont bonnes. D'ailleurs, notre polygamie vaut mieux que votre monogamie.

— A ton point de vue.

— Non ; à un point de vue désintéressé ; elle est plus morale.

— C'est un paradoxe, caïd ; tu plaisantes.

— Du tout. Comment s'arrangent les chrétiens que leur loi contraint de n'avoir qu'une femme? Beaucoup prennent une maîtresse, ont des enfants illégitimes.

« N'est-ce pas plus honnête, n'est-ce pas plus *propre* d'avoir deux et même quatre épouses légitimes ainsi que le Coran nous le permet?... »

Ce que j'ai entendu, jusqu'ici, c'est l'opinion du caïd, sa pensée d'homme par qui et pour qui la loi a été faite.

Je serais curieuse de connaître l'opinion de sa femme et le dis. Aussitôt Mohamed Ceghir se lève :

« Allons la trouver.

— Tu ne tricheras pas? Tu lui répéteras ce que nous venons de dire?

— Exactement.

— Tu lui demanderas son avis sur le sujet?

— Entendu. »

Nous quittons l'appartement des hommes. Nous traversons une cour. Point d'eau chantante dans ces demeures du désert. Le regard butte sur des murs crépis à la chaux. Nous entrons dans une salle. Aux deux extrémités s'entassent les matelas qu'on disperse, le soir, pour les femmes et les enfants. Par terre, des tapis, des coussins sur lesquels je m'assieds.

La femme du caïd arrive. Derrière elle, sa belle-mère et deux jeunes nièces : dix-huit à vingt ans. Toutes sont vêtues de noir avec de grosses tresses mélangées de brins de laine et

qui s'arrondissent en coquilles sur les oreilles.

Elles s'accroupissent à mes côtés. La jeune femme et ses nièces sont charmantes ; leurs yeux sont pleins de vivacité.

D'abord, Mohamed Ceghir rappelle la visite récente d'une Européenne :

« Elle était férue de l'idée que tout Arabe bat nécessairement sa femme. Cela lui apparaissait comme une de nos occupations coutumières. Elle y tenait tellement que j'ai fini par lui dire :

« Vous avez raison. »

« Et lui montrant la matraque que j'emploie pour conduire mon chameau et que vous voyez pendue près de la porte :

« Voilà, madame, l'instrument dont je me sers. »

« Elle m'a regardé comme si j'étais Satan le lapidable et s'est sauvée en m'appelant : « Sauvage ! »

Cette façon d'avoir mystifié une femme ignorante, un peu sotte, divertit beaucoup mes hôtesses. Penchées l'une vers l'autre, elles parlent très vite, toutes à la fois ; elles disent des choses que je ne comprends pas bien, mais dans lesquelles revient cette phrase :

« On croit que nous sommes battues !... »

Quand leur gaieté est apaisée, je rappelle au caïd le but de ma visite :

« Demande à Mériem, ta femme, ce qu'elle penserait si tu prenais une seconde épouse. »

Ce n'est qu'une supposition, Mériem le

devine ; mais sa tendresse est tout de suite en alarme :

« Je ne veux pas ; à aucun prix.

— Pourquoi? fait son mari. Tu peux bien accepter ce que tant d'autres ont accepté avant toi et acceptent encore, à présent. »

Mais Mériem ne s'encombre pas de ce que font ses sœurs :

« Je sais comment je pense là-dessus. Cela suffit. »

Le caïd insiste et présentant la question sous un autre aspect :

« S'il y avait une seconde épouse ici, elle t'aiderait. »

D'un ton fort décidé, Mériem proteste :

« Je n'ai pas besoin d'aide. S'il le faut, je prends tout sur mon dos : balayer et nettoyer. D'ailleurs, s'il y a trop de travail dans la maison, il n'y a qu'à engager d'autres servantes. »

Ces répliques de Mériem, comme je les approuve ! Je le lui dis. J'ajoute :

« Si j'étais de ta race et que mon mari voulût prendre une seconde épouse, je crois que j'étranglerais celle-ci. »

Un éclair passe dans les yeux sombres de Mériem :

« Et moi, je lui donnerais un coup de couteau. »

Je me tourne vers le caïd. Il fait la mine assez penaude d'un homme qui vient de recevoir un avertissement sévère. Alors, pour ne pas l'accabler je dis, désignant les jeunes filles :

« Prenons un peu l'avis de celles-ci dans la matière. »

C'est Kouka, l'aînée, qui répond. Elle est d'une beauté surprenante. La « fleur du Sahara », dit son oncle. Douce, paraît-il ; dévouée aux siens, prête, constamment, à s'effacer pour la joie des autres. Sa réponse est conforme à son caractère, à son inexpérience, aussi :

« Moi, j'accepterais très bien que mon mari eût plusieurs épouses si cela lui plaisait. »

Mais sa jeune tante, Mériem, hausse les épaules :

« Kouka ne peut parler de ces choses ; elle ne les connaît pas. Il faut être mariée pour sentir ce qu'un mari est pour sa femme et qu'elle ne peut admettre de partage. »

Puis se tournant vers moi :

« Dites-le bien, madame, nous avons un cœur fait comme le vôtre, exactement, aussi sensible ; nous souffrons de la même manière, pour les mêmes motifs que vous. »

Jusqu'ici la mère du caïd n'avait pas pris part à la conversation. Elle intervient :

« Certes, dit-elle à Mériem, tu as raison. Pourtant, il est un cas où la polygamie est juste : quand l'épouse n'a pas d'enfant. »

La jeune femme qui écoutait paisiblement s'est redressée comme si elle recevait un coup :

« Tu dis cela pour moi. Ce n'est pas bien. Est-ce ma faute si ceux que j'ai eus sont morts? Inch'Allah ! j'en aurai d'autres, un jour. Et puis, j'ai déjà bien assez de chagrin de n'en

pas avoir sans vouloir m'en faire davantage en *le* persuadant de prendre une autre épouse. »

Aucune acrimonie dans le ton. Si je le laissais supposer, je rendrais mal l'atmosphère affectueuse du lieu. Simplement Mériem défend son bonheur qu'elle redoute de voir menacer. Sa belle-mère n'est pas une méchante femme. A sa bru, elle préfère son fils à qui elle voudrait une postérité : c'est naturel. Elle le répète d'ailleurs. Comme le caïd vient s'accroupir auprès d'elle, elle a un geste de tendresse que je croyais oublié depuis l'Iliade. Doucement, elle lui touche la barbe :

« Mohamed est jeune ; il lui faut des enfants. »

Le caïd a eu, vers moi, un sourire de triomphe :

« Ma mère a de l'expérience et elle est pour la polygamie ! »

Bizarrerie, contradiction de l'esprit et du cœur, la vieille femme a protesté. Bien curieuse, cette protestation :

« J'ai une fille et un fils. Mon gendre a deux femmes. Ma fille en souffre. Si je pouvais, sans pécher, tuer la seconde épouse, je le ferais. Pour mon fils, je lui voudrais plusieurs épouses, car je le voudrais tout à fait heureux. »

A peine si Mériem laisse sa belle-mère achever. Cette jeune femme si prompte à la riposte possède une intelligence souple et déliée. Dans un autre pays et instruite, elle montrerait un esprit remarquable :

« Qu'on ne s'inquiète pas de « son bonheur ». J'y suffis. »

Elle n'ajoute pas, mais sans doute elle le pense : une épouse dévouée et qui rend son mari heureux peut ne pas avoir d'enfant ; elle a aussi son mérite.

Mériem m'accompagne de quelques pas dans le patio. Elle répète, en insistant :

« Ecris-le ; qu'on le sache. Nous ne voulons plus de la polygamie. Nous avons un cœur pareil à celui des autres femmes.... »

Je la quitte. Comment connaître la vérité ? Les maris disent tous la même chose ; quant aux femmes, lorsqu'elles sont d'accord, c'est pour affirmer le contraire de ce qu'assurent les maris.

***

Dans la région sans fin, dans l'espace brûlé, parmi la blancheur dure des sables, sur le passage des caravanes, fraternellement unis dans le silence, l'un près de l'autre, se trouvent le cimetière chrétien et le cimetière musulman.

Est-ce la grande aridité du lieu qui en est cause, jamais aucun autre ne m'a semblé présenter une désolation aussi barbare que celui-ci. Comme toujours en pays d'Islam, les choses y ont un air d'abandon qui rend la mort plus poignante. Dressées comme des menhirs, les stèles des tombes sont penchées, prêtes à tomber ; effritées par la base, beaucoup ont déjà

croulé vers le sol. Personne ne les relève jamais et le vent et le sable ont très vite fait de niveler les monticules qu'on avait élevés, au jour de l'enterrement.

Un peu partout, il y a des débris de poteries qui permettent, pendant les premières semaines au moins, de reconnaître une tombe parmi toutes les autres. Croissent aussi des touffes épaisses de cette plante dont les chameaux font fi à cause de son goût amer. Un air de solennité qui tient à l'immensité de l'espace est répandu sur ces tombes anonymes que domine seule la pyramide élevée par nos soins à la mémoire des tirailleurs algériens.

Vue d'ici, Touggourt ne semble pas moins morte que sa nécropole. Pas un bruit ne monte de ses longues murailles ocreuses qui se succèdent, se superposent donnant l'illusion d'une ville très ancienne, fermée, soustraite à toute influence étrangère et puissamment fortifiée.

Les terrasses de ses maisons étincellent et le soleil qui frappe d'aplomb accuse des ombres noires comme du goudron.

A l'opposé, sur un tertre, s'arrondissent les coupoles qui abritent le dernier sommeil des rois de Touggourt.

C'était de bien petits personnages, ces souverains qui furent, paraît-il, d'effroyables tyrans ; mais quelle majesté dans le lieu choisi pour leur repos !...

On entre dans leur sépulcre par une cour étroite que le sable du désert envahit chaque

jour davantage. Il faut se baisser pour franchir les portes successives.

Aucun style, naturellement, dans l'architecture de l'édifice. Les pleins cintres des voûtes sont irréguliers ; les piliers trop lourds sont disposés sans ordre.

Parmi le silence blanc, dans une paix qui semble inaltérable, dans l'air qu'embaume l'encens arabe, les petites tombes sont anonymes et c'est seulement par le nombre des stèles qu'on peut savoir si elles recouvrent une princesse ou un roi. La plupart de ceux qui sont ensevelis, ici, ont péri de mort violente.

La période qui précéda l'occupation française fut effroyablement fertile en assassinats. Dès qu'un chef avait le pouvoir, une faction rivale se levait pour le renverser. Afin de se mettre à l'abri d'un sort semblable, le triomphateur faisait périr ou du moins tentait de faire périr les membres de la famille ennemie ; mais, toujours, quelques-uns échappaient au massacre et la lutte reprenait plus sauvage.

Trois tombes côte à côte, trois tombes très étroites renferment les corps de trois petits princes qu'un de leurs oncles égorgea afin de régner : l'histoire des *Enfants d'Edouard* sous le ciel de Touggourt !

Un peu de jour qui glisse par la porte et par les ouvertures grillagées dessine les allées comme des chemins de lumière ; sur leur sable plus doux que le plus doux tapis, un indigène avance silencieusement avec un vase en terre,

une cassolette d'où monte le parfum délicieux qui embaume l'air.

Derrière les piliers, l'homme disparaît, puis il redevient visible ; il se baisse, se relève. Dans ce dédale mélancolique, sous les arceaux, il semble, comme un trésor, garder les tombes de ses anciens rois.

Et voilà que me revient à l'esprit, l'histoire de la dernière reine de Touggourt. Elle me fut contée par l'Agha Nasrali Ali Abdelaziz un de ses arrière-neveux.

D'être dite par quelqu'un de la famille, elle revêtait un aspect plus saisissant. L'horreur dont elle est empreinte frappait avec plus de force.

C'était vers 1840. La tribu des Ben-Djellab, qui régnait à Touggourt et dans l'oued R'hir, était sans cesse attaquée par la tribu de Témacine, dont le chef convoitait le pouvoir sur toute la région.

Afin d'être défendus, les Ben-Djellab avaient fini par faire alliance avec la puissante tribu des Ben-Gana et pour que cette alliance fût plus étroite, des mariages avaient été contractés entre les familles des deux chefs.

Ainsi, Aïchouch ben Gana se trouva-t-elle être donnée au sultan de Touggourt : Boulifa ben Djellab.

Attaqués par ceux de Témacine, les Ben-Djellab furent vaincus. Boulifa périt ainsi que ses enfants. Aïchouch qui était jeune et belle tomba entre les mains des vainqueurs qui

lui firent subir le plus atroce supplice. La malheureuse fut enfouie vivante dans une de ces grandes jarres en forme d'amphore qui, comme dans l'antiquité, servent encore à conserver l'huile et les grains. On en luta l'orifice, puis on alla l'enfouir au lieu où se trouve, aujourd'hui, dans Touggourt, la place Pujat....

*
* *

Retourner à Témacine? A quoi bon ! Je l'ai vu, l'an dernier (1). Bien plutôt, je veux aller faire un tour dans les villages qui s'égaillent parmi les sables et où la vie indigène s'offre intacte car, jamais, les guides ne pensent à y mener les touristes.

Couleur d'or, celui de Sidi-bou-Aziz s'érige sur un monticule, dans l'éblouissement de l'azur, comme si ses habitants le présentaient, continuellement, en offrande à Allah.

Il n'est pas très ancien ; il date de l'occupation française dans la région ; mais, parce que nombre de ses maisons, de pauvres maisons en boue, il est vrai, tombent en ruines, il a un aspect de grande vétusté. Cependant, voici qui surprend : des rues se succèdent, non point au hasard mais tracées à angles droits, avec l'intention de réaliser un plan et ces rues ont des arcades nombreuses, d'une exécution parfaite. Dans leur pénombre, on oublie qu'on est en

(1) Voir : *Un Mois en Algérie et en Tunisie.*

pays d'Islam ; on a l'impression de circuler dans un cloître immense, prodigieux, dont les religieux vêtus de blanc, vont d'une marche lente, silencieuse, comme s'ils obéissaient aux accents d'une musique intérieure.

Pour compléter l'illusion de cette vie méditative, consacrée entièrement à la prière, s'ouvre la mosquée où se trouve le tombeau du saint, patron du village.

Des fidèles prosternés en baisent les pierres très dévotement ou récitent leur chapelet et leurs voix monotones s'accordent avec celles des petits enfants qui, dans l'école coranique toute proche, anonnent les saintes surates, indéfiniment, en dodelinant de la tête comme de très comiques poupées au ressort bien remonté.

Non loin, et se confondant avec les sables, le village de Beni-Souedi.

Les habitants de Sidi-bou-Aziz somnolaient, si bien bercés dans leurs chants pieux qu'ils semblaient dégagés de nos besoins terrestres. J'avais envie de leur demander : « Enfin, quand mangez-vous? quand dormez-vous? quand allez-vous à vos affaires ?... »

Pour ne pas avoir à me répondre, leurs lèvres qui remuent seulement pour la prière auraient laissé tomber dédaigneusement :

« O Roumiya, ô femme, que ta curiosité est vaine !... »

Ici, au contraire, tout est plein de vie, tout foisonne de mouvements et de cris. Les hauts chameaux passent par troupes chargés des

crottes qu'ils ont faites ou de celles que leurs congénères ont laissées sur les pistes. Les poules aux grandes pattes jaunes se frottent dans le sable et en sortent tout ébouriffées ; les petits garçons courent dans la poussière m'assaillant de leur :

« Sourdi, madame, sourdi.... »

Les chiens déchaînés sur les terrasses poussent, en m'apercevant, des clameurs rageuses. La gueule menaçante, le cou tendu au-dessus du mur, ils examinent si je suis grasse à point pour nourrir leurs flancs creux.

Et comme il faut, sans doute, qu'on soit toujours l'ogre de quelqu'un, voici que les petites filles aux longs vêtements archaïques, aux innombrables cadenettes chargées de fleurs en émail ou d'amulettes, se sauvent devant moi.

Epouvantées, elles s'engouffrent dans les maisons, quitte exactement comme je faisais, tout à l'heure, devant les chiens dévorants, à ressortir lorsque je commence à m'éloigner, à courir sur mes talons, à m'appeler de leurs petites voix moqueuses :

« Madame, madame.... »

Pour se sauver à nouveau pleines de terreur, mais joyeuses d'avoir réussi à m'attraper, si je me retourne brusquement et leur dis :

« Hé bien?..... »

Scènes insignifiantes qui me semblent, à présent, bien puériles, bien peu dignes de retenir l'attention. Là-bas, dans la magnificence de la lumière, elles prenaient l'apparence d'être

quelque chose de très original, extrêmement coloré.

Par les pistes et à travers les oasis, c'est le retour vers Touggourt. Dans les allées ombreuses passent des indigènes portant, sur l'épaule, de longues palmes dont l'extrémité balaye les sables.

Sous la courte tunique de laine qui les couvrait, les Hébreux offraient des groupes semblables, aussi idylliques et gracieux quand, aux jours des Rameaux, ils descendirent des campagnes vers Jérusalem, pour acclamer Jésus.

Niché dans la verdure se révèle le petit village de Nesla, invraisemblable labyrinthe où, dans la pénombre continuelle des voûtes, statues animées drapées de bleu de nuit, s'enfoncent une à une les femmes qui, lentement, reviennent de la fontaine.

Devant elles, à toutes jambes, filent ces mêmes petites filles des villages bédouins, ces étonnantes petites filles avec leur visage de nuit, leur toison crépelée, et, sur la poitrine, des empiècements de laine du plus bel écarlate, du plus bel orange, du plus beau vert.

Petites filles, petites filles, n'êtes-vous pas le symbole charmant de tous les désirs qu'Allah a mis au cœur des hommes : renommée, richesse, amour ; petites filles aux mouvements agiles n'êtes-vous pas les farfadets malicieux qui s'évanouissent comme un souffle pour peu qu'on les veuille saisir?...

Profitant des derniers rayons du soleil, de

sa chaleur déclinante, les hommes sont accroupis comme aux très vieux temps le long des murs d'enceinte. Ainsi se tenaient les vieillards de l'Iliade quand ils virent approcher Hélène la plus belle des femmes.

Assemblage des couleurs les plus imprévues et les plus voluptueuses, certains de ces bédouins laissent voir de surprenants costumes. Le haïk de l'un d'eux est couleur zinzolin ; un autre arbore un turban vert lumière. Non loin, un solitaire est assis devant un maigre feu qu'il s'est fait, en un trou, avec quelques brindilles. Il souffle dans une longue flûte soudanaise taillée dans un léger roseau percé de trous. Quelque chanson de sa composition, sans doute. Douce et monotone, obsédante, un peu triste et grêle, elle monte vers le ciel qu envahit le crépuscule.

Les oiseaux chasseurs font leur ronde, la voix du muezzin tombe du minaret. C'est un soir comme les autres soirs.....

CHAPITRE VII

LE SOUF, RÉGION DES HAUTES DUNES SÉJOUR A EL-OUED, CHEZ L'AGHA.

L'immensité nue où rayonne, au levant, un prodigieux ostensoir d'or rose : le soleil de décembre.

Poitrail en avant, comme un rostre, nos chameaux aux pieds mous vont l'amble vers le *Souf*, région des dunes hautes entre toutes les dunes. De leurs yeux d'une douceur infinie, ils inspectent constamment le sol et l'horizon. Dans les villes, tout leur est embûche. Ils ont des terreurs, des entêtements qui nous paraissent absurdes, faute de les comprendre ; mais dès qu'ils retrouvent l'espace libre, le grand ciel, ces vieux routiers reprennent leur assurance.

La tête dressée et aspirant le vent, ils cheminent pacifiques sans qu'on ait à les guider autrement que de la voix : Houche ! Houche !...

Hier, comme j'interrogeais l'un des sokhars :

« Quel temps fera-t-il demain? »

Cet homme judicieux m'a répondu :

« Demande-le à Allah. »

Louanges à Allah ! Il nous favorise. Pas un nuage, pas un souffle d'air.

Il y a quelques instants, la traversée des jardins de Touggourt fut un divin enchantement, un bain de fraîcheur dans la pureté du matin. Les oiseaux s'éveillaient avec des chants : dernière sensation délicieuse, dernière vision adorable avant les grandes étendues farouches.

Pas un point, maintenant, qui ne soit consumé. Des milliers et des milliers de caravaniers, pèlerins qui ne prient pas Allah dans les mosquées, mais, le front dans le sable, ont sillonné ces espaces ; pourtant ils donnent l'illusion d'offrir leurs grandes plages vierges comme aux premiers jours du monde. D'abord leur désolation, leur aridité embrasée épouvante. On se dit : « Que suis-je venue chercher ici? La soif, la chaleur dévorante... quelle *passion !* »

Puis, lentement, l'on est pris. Jamais plus, désormais, on ne pourra se passer de ces horizons, de cette splendeur lumineuse. Dans quelques mois, je retournerai vers les villes ; je n'y serai plus semblable à ce que j'étais. Par une vertu plus forte que moi-même, toujours je serai captive de l'ensorcellement subi en ces lieux et mon cœur demeurera plein de regret.

Si précautionnés que l'on soit quand on part pour un voyage de plusieurs jours dans lequel il faut se charger de tout ce dont on aura besoin, il arrive qu'on oublie quelque chose. L'un des sokhars a négligé d'emporter sa casserole. Sans

casserole, point de thé, à l'étape. Quand l'homme s'aperçoit de sa distraction, nous sommes à plus de quatre kilomètres de Touggourt.

Qu'est cela pour ses jambes nerveuses! Sans hésiter, il retourne sur ses pas et nos bêtes si lentes vont un peu plus lentement pour lui laisser le temps de nous rattraper avant la région des grandes dunes.

Formidables, majestueuses, elles profilent leur front chauve, elles s'allongent en forme de murailles à la crête tranchante.

Les voici toutes proches. Le long de leurs pentes, le sable se plisse, se moire, avec des reflets soyeux, doux vêtement sur le vieux sol aride.... Devant et derrière nous, à droite, à gauche, de quelque côté qu'on se tourne, tout est blondeur, blondeur dorée semblable à celle des grêles peupliers touchés par l'automne.

Indéfiniment, le chaos prestigieux se révèle et s'étend éblouissant, magnifique ! Les dunes se creusent, se bombent, forment des ventres, de monstrueuses croupes ; elles dessinent des évasements semi-circulaires, des cirques, des combes profondes ; elles échafaudent des architectures sans consistance : région fantomatique où nous passons, silencieux, semblables, nous-mêmes, dans nos burnous, à des spectres ; région des épouvantes, œuvre et séjour des divinités ténébreuses, plus redoutables, plus nombreuses qu'ailleurs.

Ici, les chasseurs trop passionnés rencontrent les fameuses gazelles blanches qui sont les

chèvres des djnouns ou des djens femelles déguisées astucieusement sous une douce apparence animale : « Souvent ces gazelles parlent et prient le chasseur de ne pas les tuer. Si celui-ci persiste et tire, il manque son coup.... La gazelle fuit à une faible distance et s'arrête, attendant pour fuir de nouveau que l'entêté ait rechargé son fusil. Ce manège dure toute la journée et lorsque le soir arrive, le chasseur ne sachant plus où il se trouve, erre à l'aventure, jusqu'à ce qu'il périsse de soif, à moins que les djnouns ne le tuent pour abréger ses souffrances.»

L'été, quand les caravaniers cherchent l'ombre dans le creux des hautes dunes, il leur arrive d'entendre le grondement produit par les couches de sable qui glissent l'une sur l'autre. Aussitôt, ils se sauvent, épouvantés et disent :

« Ce sont les djnouns qui se rassemblent, battent du tambour, sonnent de leurs trompes...»

Entre El-Oued et Rhadamès, content les grands nomades Chambâa, il y avait au temps des Roums (1), une ville justement nommée *El-Menzeha*, la « ville des plaisirs et de la félicité ». Que de merveilles ne renfermait-elle pas !

Les maisons étaient d'éblouissants palais de marbre avec de doux tapis, des divans moelleux, des eaux chantantes en des vasques d'or ; dans les jardins délicieux, mûrissaient les fruits emplis d'un jus exquis; des parfums flottaient;

(1) Les Romains.

l'ombre fraîche des grands arbres était douce, infiniment.

Rêves séduisants de l'imagination orientale. Tant qu'il y aura des bédouins aux yeux brûlés par le sol embrasé, tant qu'il y aura de pauvres gens à l'humble gourbi, à la tente misérable, les mêmes images les enchanteront.

Mais les habitants d'El-Menzeha péchèrent contre l'Eternel. La terre s'ouvrit : demeures merveilleuses, tapis précieux, richesses, jardins, beaux jardins embaumés, tout disparut dans l'abîme.

Allah, toutefois, est miséricordieux. Sous terre, l'opulente cité continue sa vie, avec ses habitants, ses animaux, et si, dans la région où elle s'élevait jadis, on entend, parfois, de sourds grondements, comme un roulement de tambour, comme des accents de trompette c'est que les habitants d'El-Menzeha donnent quelque fête, et entre eux, se réjouissent...

Jadis, dans les régions du *Souf*, on se guidait — le détail est réaliste — en suivant les crottes laissées par les chameaux des caravanes précédentes. L'autorité militaire a fait, à distances régulières, dresser des *guémiras*. Il suffit de les compter, pour savoir à peu près où l'on est, combien de chemin l'on a fait.

Vers le milieu du jour, quand les sables deviennent d'or et que je commence à avoir le dos, les épaules complètement rôtis, le cavalier Ahmed se tourne vers moi. C'est un grand diable, sec comme une touffe de drinn :

« Tout à l'heure, dit-il, tu déjeuneras dans les jardins. »

O phrase prometteuse de félicités ! Les yeux sombres d'Ahmed n'auraient pas plus de volupté s'il évoquait le paradis d'Allah !

Et voilà, qu'en plein Erg, trois palmiers surgissent, épars, bien maigres, épuisés visiblement, d'avoir à lutter contre le sable qui les assaille et, déjà, les a enterrés presque jusqu'à la cime. Sont-ce là les jardins d'Ahmed ! Railler est facile. On ne rencontre pas de palmier à chaque tournant de dunes et quand on voit l'ombre de l'un d'eux, il convient de s'émerveiller grandement.

D'autres caravanes nous ont précédés en ce lieu. Des crottes de chameau avec lesquelles on a fait du feu forment des amas noirâtres, en partie calcinés.

Si leur vue me gêne, je n'ai qu'à tourner la tête. Justement, de l'autre côté, il y a, sur le sol, de ces étonnantes floraisons aux durs pétales qui ne fanent pas et que les Sahariens appellent « roses des sables ».

Je m'amuse à en ramasser et comme je suis baissée, je découvre une de ces gerboises jusqu'à présent presque invisibles pour moi ou, plutôt, visibles de loin et, toujours, de façon fugitive. Celle-ci est morte il y a très peu de temps.

Les mouches ne l'ont pas encore touchée, le sable ne l'a pas encore recouverte. Intacte dans son pelage soyeux et blond, elle

allonge ses petites pattes aux griffes délicates, ouvertes comme un éventail minuscule.

Ce sont là puérilités et fariboles ! Remontons sur nos bêtes.

Dans l'extrême monotonie du décor, les heures paraissent longues, et dure la fatigue ; aux descentes, quand les chameaux font leurs foulées puissantes, il faut se raidir, se cramponner pour ne pas être projeté en avant.

Merveilleux effet de contraste, loi des complémentaires, sur le sable couleur d'or, les jambes brunes des chameliers ont des reflets violets. Delacroix eût été ravi !

Vers le soir, la violence des choses s'atténue. Tout se fond dans un gris terne et triste. Nous cheminons sous les étoiles ; nous sommes seuls, livrés aux grandes forces primitives et redoutables. Echelonnés, à la file, nos chameaux n'avancent plus que sous la poussée des chameliers.

Brusquement, une lueur empourpre l'horizon. Est-ce le phare d'un auto? Dans ces solitudes, à cette heure tardive, c'est peu probable. Au surplus, la lueur est fixe. Nous piquons droit sur elle. Et voilà que, dans le creux d'une dune, un brasier se découvre. Alentour, dans les vives couleurs de son flamboiement, tout est confusion. Des burnous s'agitent; des bras sombres lancent des fagots, attisent les flammes; quelques chameaux barraqués grognent. On ne saura jamais si c'est de plaisir ou de mécontentement....

Sur l'un des flancs du cratère, se dresse une grande bâtisse à coupoles que les lueurs dansantes éclairent de reflets violents : le bordj où nous devons coucher. Mais, pourquoi avons-nous cheminé si lentement, pourquoi me suis-je arrêtée à ramasser des « roses du Souf »... Nous arrivons à une heure où, d'habitude, les caravanes sont passées. Il n'y a plus de chambres. Toutes sont occupées par une escouade de tirailleurs sénégalais qui nous précédait.

Mais la voix d'Ahmed se lève, réclamant, pour moi, la chambre des hôtes à laquelle j'ai droit.

On fait lever les Sénégalais. A la lueur clignotante d'une bougie, ils ramassent leurs effets, leurs cartouchières. Restent les fusils. L'adjudant me les montre du menton :

« Ils ne vous gêneront pas pour dormir? »

A longs pas souples de félin, les Sénégalais s'éloignent, vont rejoindre leurs camarades et dans la salle toute chaude, imprégnée d'une rude odeur, Ahmed installe mon couchage.

Dans les angles, les fusils groupés en faisceaux lancent de blancs éclairs.

*
* *

Après une longue nuit de repos, nous partons sans hâte. L'étape, aujourd'hui, sera courte. Nos grandes bêtes vont à une allure paresseuse de promenade et les sokhars ne se fatiguent

point à lancer leur « Houche! Houche !.... »

Parfois, entre deux régions dénudées, des *alendas* hérissent le sol de leur rude crinière. Un plateau se découvre. Une longue ligne d'un bleu étincelant et sombre le limite à l'horizon. La mer? On le jurerait et l'on aurait bien tort. Pourtant, il y a des gens, pour déclarer, communément, dans la simplicité de leur âme :

« Je ne crois que ce que vois.... »

Plus avertis, moins sûrs d'eux, ne feraient-ils pas mieux de dire :

« Je ne crois même pas ce que mes yeux me font voir.... »

Au ciel, quelques nuages, minces filaments soyeux et déliés. Le vent se lève. Abdelaziz, l'un des sokhars, dresse son nez busqué. Je demande :

« Est-ce le siroco? le siroco terrifiant et redoutable.

— Non, non. Heureusement. »

Abdelaziz continue, à mes côtés, sa marche en flexion. Je ne me lasse pas de le regarder. Il a des pieds charmants, tout petits, des pieds d'enfant ; je les tiendrais dans ma main. Son talon rose soulève, à chaque pas, un léger nuage de sable ; il progresse sans effort, exhibant, sous sa tunique, des jambes minces au mollet bien accroché.

Et voici, de nouveau, l'*Erg*, la région des hautes dunes aux amples croupes puissamment modelées, aux renflements arrondis comme un sein au pur contour.

Un liseré d'argent ourle leur front couleur d'or et cela est très beau.

Petite scène croquée au passage. Un jeune bédouin est assis sur un tertre. Le buste penché en avant, une jambe repliée sur l'autre, il a, dans ses lainages couleur de poussière, le geste attentif du « tireur d'épine ». Et c'est bien une épine qu'il s'est enfoncée dans la plante du pied. Pour le voyageur isolé, l'accident, en plein désert, peut avoir de graves conséquences ; mais au désert aussi, une admirable fraternité unit ceux qui se rencontrent.

Le cavalier Ahmed saute de son cheval. Accroupi près du blessé, dans son grand burnous pourpre, de ses gros doigts calleux et bruns, adroitement, il fait son office de bon Samaritain.

Souvenirs de l'Ancien Testament. Souvenirs d'une vie très ancienne. Ils affluent dans ce décor aux grandes lignes nues. Perchée sur mon chameau, j'évoque la Reine de Saba. Sous ses voiles brillants, elle allait ainsi par les sables des déserts arabiques et, quand sa lourde bête s'agenouillait, à l'étape, elle éprouvait ce rude balancement que je connais trop bien, cette sensation d'être lancée dans le vide, ce qui, pour une reine, serait le comble du ridicule.

Les noirs tirailleurs qui, la nuit passée, ont partagé avec nous, l'abri du bordj, maintenant nous ont rejoints.

A tout moment, sur la crête des dunes, surgit une rouge chéchia, une face ténébreuse, lui-

sante, frottée d'on ne sait quel cirage, d'on ne sait quelle graisse ; puis un torse se dessine ficelé dans des vêtements couleur moutarde ; tout un bonhomme, enfin, apparaît qui balance les bras et va d'un pas gauche parce que ses gros souliers le gênent.

Nous surplombons des « à-pic » de sable, nous nous enfonçons dans des tranchées et, quand la vue se dégage, c'est pour plonger dans des conques ou buter, au loin, sur d'autres dunes dont les croupes sont aussi soyeuses que celle d'un pur-sang.

Quand nous arrivons au « Toupet du Juif », il est à peine plus de midi. Cependant, les sokhars conseillent de nous arrêter. L'étape de demain sera dure à cause des très hautes dunes qu'il faudra traverser. Pour leurs bêtes, pour eux-mêmes, ils demandent du repos.

Où passer les heures vides de cet après-midi? La chambre du bordj aux murs couverts de suie et de crasse n'est supportable que la nuit. Alors, la bougie éteinte et avec beaucoup d'imagination, de bonne volonté, je puis me croire dans un palais aux lambris nets.

Chargée de ma couverture je vais par les sables cherchant l'ombre qui dort dans les creux. Allongée sur le sol, je serais divinement n'étaient les mouches.

Enfin, d'où sortent-elles? Qui expliquera ce mystère? En quelque point du désert qu'on s'arrête, on est immédiatement leur proie. Oh ! que les Hébreux avaient raison d'appeler « Bel-

zébuth » — dieu des Mouches — le démon, de tous les démons le plus infernal !

*
* *

Cinq heures du matin. Des fantômes silencieux et aux gestes rapides vont et viennent dans ma chambre. Chacun d'eux sait ce qu'il a à faire et le fait exactement. L'un roule les tapis, l'autre saisit les bagages. A la lueur des bougies qu'il faut abriter du vent, avec la main, dans la cour on charge nos grands chameaux bossus.

« Houche ! »... Il fait froid. Les naseaux de nos bêtes lancent des jets de vapeur comme autant de petites locomotives.

Les tirailleurs, qui furent nos compagnons de route, hier, n'ont pas fait étape au « Toupet du Juif ». Nous sommes seuls dans l'immensité des solitudes, dans le chaos des sables. Une dernière étoile pâlit. L'aurore noue sur le ciel, un long ruban orange. L'assemblée des grandes dunes qui dormaient sous leur linceul de cendre s'éveille, devient d'un rose d'azalée. Divin sourire qui dure à peine quelques secondes....

De nouveau, confondues les unes avec les autres, dessinant leurs contours arrondis, elles semblent de prodigieux cétacés, des espèces de bêtes préhistoriques conservées par miracle et dont le dos émerge de la houle des vagues. Leur couleur à présent grise et sans reflet complète l'illusion et celle-ci est si vive qu'on attend le

moment où la bête va s'animer, montrer sa tête de monstre, s'étirer et lancer aux échos un cri jamais entendu.

Le soleil monte et le décor change une fois de plus. Féerie prodigieuse qui semble ne devoir jamais s'éteindre, tout est d'une splendeur folle, d'une prodigalité qui dépasse ce qu'on pouvait attendre de plus merveilleux. Les dunes sont d'or; la piste que foulent nos chameaux est sablée d'or fin ; les conques sont emplies d'or en fusion. Ahmed, qui n'est pas insensible à tant de magnificence, se dresse sur ses larges étriers et, drapé de pourpre, admirable lui-même, me crie :

« Oh ! beau ! Oh ! beau ! »

Montées rapides, descentes verticales, la piste est dure pour nos bêtes. Elles peinent dans le sable profond où leurs pieds enfoncent avec un crissement. De la voix, les chameliers les excitent. Notre marche est rythmée par les « Houche ! », seul cri humain qu'entendent ces solitudes.

Parfois, nous croise une caravane qui revient d'El-Oued où, hier, vendredi, c'était grand marché. Pour me voir, les gens tournent la tête de côté et les chameliers au visage basané, le dos barré d'un fusil, les épaules serrées par le burnous regardent curieusement mon chapeau et mes vêtements.

Comme l'ouvrier tisserand lance sa navette pour faire une trame toute pareille à celle qu'il a déjà faite, notre voyage continue, et les dunes

se succèdent, aussi abruptes à gravir, aussi vertigineuses à descendre. De plus en plus, nous nous enfonçons dans la région du *Souf*, royaume des sables. Y a-t-il quelque part des villes? est-il des jardins avec de la verdure? Nos yeux sont déshabitués du moindre brin d'herbe...

Les chameaux vont leur pas de procession. Les sokhars chantent leur petite chanson qui monte en lamento sur un rythme monotone, comme liturgique. Nous avons l'air d'accomplir un cheminement religieux plein de majesté et très grave.

Arrivée au sommet d'un plateau. L'horizon immense se déroule. Les sables sont soulevés en dômes ou creusés en cirques. Les dunes ont perdu leur éclat d'or pur. Parées de reflets neigeux, elles sont moins fastueuses. Qui oserait les dire moins belles? Il y a des pentes livides comme la face d'un mort. Et quel silence ! La *moelle* même du silence. La vieillesse formidable de notre planète, on la sent soudain, d'une manière terrifiante. C'est cet aspect qu'elle présentera uniformément, quand toute vie y sera éteinte :

« Pourquoi ces déserts me portent-ils des coups si forts et si justes? Comment ces plaines déshéritées atteignent-elles sûrement mon cœur »? s'écriait Barrès en des solitudes semblables.

***

Loin, très loin du gourbi où ils rentrent juste

pour dormir, deux « mouchouchous » (1), vêtus de djellabas à raies brunes et noires et chargés de sacs, ramassent, dans la jaune poussière, les crottes rondes des chameaux. Leurs pères en ont fait autant quand ils avaient leur âge et les pères de leur père, depuis le jour où le premier chameau a tant ri de voir enfin le Prophète qu'il cherchait.

Dans cette région, pas une broutille ; la moindre crotte vaut qu'on se baisse.

Ahmed, qui a des lettres, me dit :

« Le chameau, tu vois, il n'est pas seulement le « vaisseau du désert » ; il en est la mine. Sans lui, comment aurait-on du feu !... »

Nous marchons et n'avons pas la sensation d'avancer. Les lignes du paysage restent les mêmes. Toujours ces cônes de sable, ces pyramides, ces dômes, ces boursouflures, ces hautes falaises sablonneuses.

Depuis le lever du jour, où nous cheminons lourdement, le froid qui précède l'aube nous a mordus, l'ardeur du soleil nous a brûlés ; pas une minute cependant nos chameaux ne se sont arrêtés. Non moins résistants, les sokhars ne donnent aucun signe de fatigue et tandis que je ferme les yeux pour me reposer de trop d'éclat, eux, le front découvert, s'enivrent de lumière.

Ainsi atteignons-nous la plaine. L'oasis d'Ourmès voudrait nous retenir dans la fraîcheur de ses jardins. Mais j'ai hâte d'arriver. Les der-

(1) Petit garçon.

niers kilomètres me semblent longs, infiniment. Des petits villages passent et puis perdu dans l'immensité des sables, dans la tristesse ardente des longues plages blêmes, au bout du monde semble-t-il, ou plutôt faisant partie d'un autre monde que le nôtre, c'est El-Oued, ses coupoles innombrables, son étrange aspect de nécropole grise, son air mystérieux et qui attire, ses conques enfin, ses cratères où, comme hors d'un vase, jaillit le bouquet sombre des palmiers.

***

Bâtisse déjà ancienne et d'aspect imposant, à cause de ses nombreuses coupoles, la maison de l'Agha Masrali-Ali-Abdelaziz s'élève à l'extrémité de la grande place qui aligne les formes pittoresques de ses arcades et où il y a toujours quelque bédouin en burnous pour cheminer lentement ou se tenir accroupi contre un pilier.

L'Agha a été prévenu de l'arrivée de notre caravane et, dans le moment où les sokhars arrêtent les chameaux, les font barraquer, lui même franchit le seuil de sa maison. Sous les plis réguliers du voile de son guennour, il offre une figure fine, intelligente. Loyal serviteur de la France et brave, quand la guerre a éclaté, il a levé à ses frais, « un goum » de cinquante cavaliers, en a pris le commandement, est venu se battre à nos côtés.

Fait prisonnier dans Lille, retenu trois ans en

Allemagne et en Suisse, en contact quotidien avec des officiers français, grand liseur d'ouvrages historiques, il a achevé de s'ouvrir à nos idées. J'ai passé à causer avec lui des heures qui comptent parmi les plus intéressantes de mon voyage. Que de choses, il m'a apprises sur son pays !...

Il faudrait être totalement dépourvu d'imagination et de sens du pittoresque pour ne pas se plaire dans la chambre qu'il réserve à ses hôtes.

Longue et étroite comme toutes les pièces indigènes, elle offre la belle surprise de trois hautes coupoles. Ses petites fenêtres sont munies seulement d'un grillage par-dessus lequel on rabat un volet intérieur. Les murs sont blanchis à la chaux ainsi que les coupoles et l'on aurait à cause de toute cette blancheur et de la demi-obscurité, l'impression d'être dans une chapelle si tout n'était magnifié par des tapis de haute laine comme on en voit dans les palais.

Ainsi que les autres maisons arabes, celle de l'Agha a, pour les passants, l'apparence de toujours sommeiller.

Elle est au contraire éveillée, pleine d'activité et de bruits de voix. Allées et venues de nombreux serviteurs. Ebats des enfants. Pour eux, cette vaste demeure représente un monde où ils circulent librement. Que de pièces, que de couloirs aux recoins obscurs et de cours éblouissantes !

Mon arrivée restera dans leur mémoire. Plus tard, j'en suis sûre, ils en retrouveront le-

souvenir avec la vivacité, l'exactitude de tout ce qui a eu trait à notre enfance.

Tandis que je défais ma valise, eux, devant mes fenêtres, jouent « à la Roumiya ».

La fille de l'Agha, une mignonne enfant de quatre ans, vêtue comme une infante d'une robe de soie bleue qui s'évase en cloche et coiffée d'une toque brodée de séquins, s'est assise gravement sur la plus haute marche du perron. Ainsi posée, elle figure une dame sur un chameau. Le fait est indiscutable pour elle et ses compagnons de jeu, les enfants des serviteurs qui, plus tard, seront ses propres serviteurs.

Ce petit peuple s'agite et jacasse. J'entends des voix grêles qui répètent bien des fois :

« Bonjour, madame. Bonjour ! Je suis heureux de t'accueillir.... »

Il y a des salamalecs. Puis un long, très long silence et enfin des rires, mais des rires dont j'ai l'explication, un moment après, quand je sors de ma chambre. Sur le mur y faisant face, un dessin a été crayonné : quelque chose comme un rond avec deux points vers le haut, une ligne horizontale au milieu et, au-dessous, encore une ligne en travers. Pas de doute ! c'est moi : la Roumiya, la dame franque. Je me reconnais sans hésiter. C'est même, dans son genre, un portrait très réussi.

***

Il y a à El-Oued de délicieux jardins. Pro-

fonds et ombreux, ils font penser à la *corbeille* de Nefta ; mais, dans l'oasis tunisienne, la « corbeille » est l'œuvre de la nature ; les jardins d'El-Oued, eux, ont été créés par les hommes.

Jadis la région était bien arrosée. Le *Souf*, en berbère, c'est la rivière (1). Les sables, lentement, ont bu les eaux superficielles. Cependant, les oueds continuent d'exister ; ils coulent, mais souterrainement.

Les gens du Souf sont de durs travailleurs. Dans les sables, ils n'hésitent pas à jeter leur temps, leurs forces et un peu d'argent. Quand ils veulent créer un jardin, ils dressent un haut monticule sur lequel, en trois points opposés, ils forment un éperon car il s'agit de rompre l'effort des vents.

Dans l'espace ainsi limité, les Souffi cultivent des légumes ; chaque année, creusant davantage, ils descendent de quelques degrés ; quand ils ne sont plus qu'à soixante centimètres de l'eau souterraine, ils plantent des palmiers.

La première année, il faut les arroser abondamment et avec régularité ; mais, au bout de deux ans, les racines, fortifiées par les crottes de chameau qui constituent un excellent engrais, ont assez progressé pour joindre la nappe souterraine. Le *Souffi* n'a plus qu'à se croiser les bras en considérant son œuvre et à attendre la récolte.

Peut-être les jardiniers indigènes suivent-ils

(1) El-Oued a le même sens en arabe.

des règles en plantant leurs dattiers. Je l'ignore et, au surplus, ne le crois pas. Rien n'est plus libre, plus fantaisiste et, en somme, plus charmant que le glorieux décor formé par les hautes colonnes des arbres et leur coupole profonde.

Nulle symétrie. Un Le Nôtre ici serait au désespoir et arracherait sa perruque. Point d'allées. On va comme on veut, comme on peut. Attention ! Il faut se baisser pour passer, ne pas donner du nez contre un tronc ou une palme retombante.

Parfois, des femmes, des indigènes viennent laver leur linge dans un bassin ou le mettre à sécher sur le sable ; mais, le plus souvent, on est seul. Les jardins d'El-Oued sont faits pour ceux dont l'âme goûte la rêverie et la paix.

Juste en face de la maison, se trouve un de ces lieux enchantés. Il est comme s'il m'appartenait, comme si on l'avait fait pousser pour mon agrément. Quand j'en parle, je dis : « le jardin ».

Pour atteindre le pied des palmiers qui y croissent, on doit pendant une quinzaine de mètres, descendre comme au fond d'un prodigieux entonnoir et cela amuse beaucoup les premiers temps ; cela semble si extraordinaire.

Que d'heures je passe, dans « mon jardin », adossée simplement à l'un des troncs. Les rugosités de l'écorce m'entrent dans le dos d'une manière douloureuse ; mais quelles compensations, quelles magnifiques compensations ! Eblouissement qui fascine, les sables de la

conque dont je suis la prisonnière volontaire, rayonnent d'un éclat qui illumine autour d'eux.

Sur leur fond doré et chaud se détachent, somptueusement, l'opulente couronne des palmiers, leur tronc de marbre gris. Le ciel d'un bleu étincelant achève de composer un tableau très simple, d'une beauté rare, infiniment précieuse et qui semble impérissable.

Sur la crête des dunes, très haut, au-dessus de ma tête, des silhouettes passent, semblablement drapées et accordées à un même rythme.

Vision de pureté, voici un méhari d'une blancheur de neige. Il va d'un pas longuement balancé, il courbe son col de cygne et conscient de l'éclat de sa robe immaculé, dressant sa petite tête fière semble me dire :

« Tu me regardes, tu m'admires et tu as raison, ô Roumiya ! Tu es bien petite auprès de moi et tu dois avoir, pour ma bosse, la considération qu'elle mérite.... »

Il passe ; dans la plaine, quand j'émerge de mon cratère, il n'y a plus que des petites filles aux longues robes couleur de pavot, ou d'orange. Sous leur toupet frisé, leurs yeux ont une beauté câline.

Patiemment, elles ramassent des crottes de chameau, quelques noyaux de dattes qu'elles troqueront contre une poignée de fève ou de farine d'orge.

Elles sont heureuses et gaies. Elles enseignent le bonheur de vivre sans pensée. Leurs journées

se passent au grand air, sous le soleil. Jamais, on ne les rudoie. Les pays d'Islam sont les paradis des enfants. Je me souviens de cette femme répondant à un « Père Blanc » :

« Tu dis que je gâte mon fils ; tu voudrais que je le corrige. Y songes-tu ! Essaye, toi, un homme, de porter, seulement un quart d'heure, une pierre de deux kilos.

« J'ai porté mon fils neuf mois et, maintenant, je le frapperais, je lui ferais mal. Non, non, c'est impossible.... »

*
* *

J'ai cherché la maison qu'Isabelle Eberhardt habita longtemps à El-Oued. L'indication qu'elle en donne est précise :

« La dernière du quartier des Ouled-Amor. »

L'Agha, auprès de qui je me renseigne, me dit :

« C'est tout près d'ici. Je vous la ferai voir quand vous voudrez.... »

Mais les choses qui paraissent les plus simples deviennent, parfois, très compliquées.

Isabelle Eberhardt fut hébergée par l'un des caïds d'El-Oued dont la demeure a été vendue, achetée par la confrérie des Kadria. Actuellement, elle est inhabitée et il faut bien des démarches pour découvrir qui en a la clé et obtenir qu'on me l'ouvre.

Je m'y rends un matin ; elle est en effet toute proche. Je n'ai qu'à tourner

la petite rue sableuse et blanche qui longe l'une des façades de la belle maison à coupoles dont je suis l'hôte.

L'Agha m'accompagne. Tout en cheminant, nous parlons d'Isabelle Eberhardt. Question naturelle sur les lèvres d'une femme s'enquérant d'une autre femme, je demande :

« Elle était jolie?

— A cause de son costume — vous savez qu'elle s'habillait en homme, ce qui lui causa même, avec l'administration, maints ennuis — on ne faisait pas attention à sa beauté. Elle était mince, la peau très fine ; ce qui frappait en elle, c'était la profondeur du regard, l'expression d'une intelligence extraordinaire. »

Mais déjà, nous voici arrivés. L'Agha introduit une grosse clé dans la serrure de la porte. Il y a un grincement. Le vantail cède. La demeure qui est vaste comporte de nombreux bâtiments, des cours. Dans l'une d'elles, tout à fait indépendante du reste de l'habitation : une étroite maison, celle qui fut mise à la disposition d'Isabelle Eberhardt.

Hélas, hélas ! elle est en partie démolie ; mais l'Agha qui la visita naguère, me dit :

« Elle était semblable à tant d'autres. »

Aussitôt, je l'imagine avec ses coupoles grisâtres, en « roses du Souf », sa porte extérieure en plein cintre ; il fallait se baisser pour y passer ; au fronton, un fer à cheval, une main de Fatma contre les mauvaises influences. La terrasse était petite. Que de fois, Isabelle Eberhardt

est venue s'accouder à son parapet « attendant l'heure où le mueddine voisin annonce que le soleil a disparu à l'horizon et que le jeûne est rompu. »

Personne d'autre que moi ne viendra ici, en pèlerin ; longtemps, je reste entre les murs ruinés. Il semble que la pensée de celle qui les occupa est mêlée encore à l'air qu'on respire.

Dans ces lieux, Isabelle Eberhardt connut les angoisses d'une affreuse misère morale ; elle fut tourmentée de regrets pathétiques, d'aspirations irréalisables. O cœur sauvage et insatisfait ! Etrange fille, presque géniale, que rend si attirante son immense curiosité, l'audace de son esprit, son affranchissement des conventions sociales, des petits usages et son âme voilée de mélancolie...

Couchées dans les sables, les maisons d'El-Oued, aux coupoles basses, sont enveloppées d'une brume violacée d'où émerge, par places, un minaret, un grêle palmier ; les jardins dormants creusent leur cratère profond ; au delà, c'est l'immensité d'un blond pâle, le doux horizon qu'illuminent les reflets du soleil.

*
* *

Ce matin, quand j'entre chez Fatma, la femme de mon hôte, elle achève de se parer. Assise par terre, sur un coussin, elle a dressé devant elle un miroir au cadre d'argent. Une petite négresse pieds nus, vêtue d'une simple gandou-

rah de coton d'un rose de fraise, épie chacun de ses mouvements et, tantôt lui tend un flacon d'odeurs, tantôt une cassette contenant des bijoux. Fatma prend ceux-ci, en essaye l'effet sur son front, sur son cou. En cercle autour de sa tête, elle dispose ses cheveux mêlés à ces énormes tresses de laine noire qui doivent être si lourdes, si chaudes à porter; elle noue les foulards de soie aux reflets chatoyants ; elle les marie selon leur gamme de couleur : les bleus, les roses, les lilas....

Tableau charmant dont je jouis en me disant que, dans peu d'années, très peu d'années, il ne sera plus donné d'en voir de semblables. Déjà, hormis sa coiffure à séquins, la fille de l'Agha est vêtue d'une robe inspirée de nos modes ; quand elle sera en âge d'apprendre, elle ira au collège de Constantine ; elle sera une savante ; sa mère ne sait ni lire, ni écrire. Est-ce un bien, ou un mal? Grave question....

Quoique Fatma ait déjà deux petits garçons et une fille, je l'aborde par le souhait que volontiers les femmes indigènes s'adressent l'une à l'autre :

« Qu'Allah mette toujours un enfant dans ton giron.... »

Et puis, nous bavardons. Fatma sait qu'à Touggourt, j'ai vu Kouka, sa nièce, la « fleur du Sahara ». Elle me dit :

« Kouka, toujours jolie?

— Toujours.

— Et moi, jolie ?

— Très jolie.
— Kif, kif, Kouka?
— Kif.. Kif.... »

Fatma sourit. Elle a fini de se parer ; elle se penche plus près vers son miroir. Sur sa figure que l'âge commence à épaissir, elle semble chercher les rides qui, bientôt, creuseront leur sillon redoutable. Tout en se regardant, elle chantonne, doucement :

« Zina, zina, zina (1).... »

Sa voix gaie d'abord, devient triste, affreusement. C'est comme si elle disait :

« Fini, fini, fini ! Bientôt, je serai vieille, vieille, vieille.... »

Elle semble pleurer une morte, une morte qui serait elle-même.

Vieillir, en tous pays, pour une femme, quelle épreuve ! Ici, plus qu'ailleurs. Qui consolera l'épouse devenue laide? Les autres femmes? Leur présence n'est pas un réconfort. Loin de là. Les jeunes se dressent comme des rivales. C'est à elles que l'époux ira. Douleur suprême : se dire : *il* sera heureux sans moi ; *il* le sera par une autre.... Elles deviendront ce que je suis. Vaine revanche ! Je ne serai plus là pour en jouir ou je serai si vieille que cela me sera indifférent. »

***

Comme je descendais dans un des jardins

(1) Jolie.

creux pour y passer l'après-midi, un grand bruit de tamtams dominé par le son perçant des raïtas m'a fait remonter très vite les pentes de sable. Un cortège passait sur le chemin. D'abord des étendards. Quelques-uns, très vieux mais très beaux dans leurs couleurs fanées : tons citron et turquoise ; les autres, aussi laids que possible, criards, violents : rouge cerise, vert épinard.

Derrière les drapeaux flottants, les musiciens : sombres faces de goudron, luisantes de sueur où brillent de gros yeux d'émail blanc. Leurs mains tiennent d'énormes tambourins dont ils jouent à bras tendus avec le geste classique qui est si beau dans les tableaux d'un Masaccio.

A leur suite, un personnage entre deux âges, aux draperies de laine blanche, avec une face basanée, des lèvres épaisses, presque bleues, et de grosses lunettes noires qui lui donnent un air un peu effrayant. C'est en son honneur que se fait tout ce bruit. Il est monté sur un petit cheval blanc qu'un serviteur tient en main ; sur ses côtes, se pressant, se bousculant, à la débandade comme toutes les foules indigènes qu'aucune force de police ne contient jamais, des enfants pieds nus, — tous les enfants d'El-Oued — quelques femmes et des hommes au visage grave. Tout ce monde passe dans une poussière asphyxiante, écœurante, puis s'engouffre dans la cour de la koubba de Sidi-Salem qui fut, de son vivant, un puissant guérisseur.

Le marabout descendu de son cheval pénètre dans une des salles de la koubba où les notables le suivent. Par la porte ouverte, on aperçoit, entre les murs revêtus de chaux, de blancs turbans qui vont et viennent, tandis que d'autres sont accroupis sur des matelas et des coussins. Un serviteur en tunique de laine traverse la cour, portant un large plateau de cuivre chargé de tasses, de verres, d'assiettes de gâteaux. Pour un profane, il semble qu'il n'y ait là qu'une scène de collation, une scène comme tant d'autres, chaque jour, chez ceux à qui Allah donne la richesse ; mais, pour les croyants, quelque chose de mystérieux, de subtil est en train de se passer.

La *baraka* dont tout marabout est investi, agit secrètement, répand son influence. Les miracles sont toujours possibles, certes ; mais l'atmosphère leur est devenue plus favorable, car elle est chargée de grâces.

Et, voilà qu'en effet, le muezzin ouvre la chambre où se trouve le tombeau du saint. Il fait un signe. Aussitôt, deux petits garçons que leurs pères soutiennent comme des êtres trop faibles ou des dormeurs mal éveillés s'approchent ; puis, disparaissent dans la pénombre du sépulcre.

Indifférent à ce qui se passe, le marabout croque des gâteaux et boit son thé à petites gorgées ; mais, dans la cour, sous l'éclaboussement du soleil, quelle scène comme de démence ! Pour n'en pas perdre un détail, de petits gar-

çons se sont juchés sur un mur. Avec leurs jambes nues, pendantes, leur énorme turban qui surmonte leur ronde figure bistrée aux longs yeux en amande, un cercle d'or passé dans l'oreille droite, ils forment une brochette d'une grâce étrange, adorable.

Au-dessous d'eux, c'est un moutonnement d'épaules, de burnous où passe, par moments, comme une grande houle.

Cependant, au centre de la cour, les musiciens se sont fait place. Ils sont une demi-douzaine qui se sont mis en ligne, face aux porteurs d'étendards. Animés du même délire sacré, les uns et les autres dansent en vis-à-vis. Mais peut-on appeler danse, ces bonds prodigieux qui ne s'inquiètent pas du rythme des tambourins, des accents du tam-tam et où chacun suit sa fantaisie ou, plutôt, obéit à la folie qui le possède !

Les jambes sautent très haut, les bras s'agitent, les lourdes hampes se penchent, se relèvent, les draperies soyeuses balayent la poussière et s'éploient dans l'azur.

Comme s'il fallait forcer le saint, le contraindre à opérer la guérison que les deux petits malades attendent de sa puissance, musiciens et porteurs d'étendards ne cessent, tout en dansant, de chanter, de clamer une sorte d'hymne :

Ya, ya, ya !
Mon état est maladif.

Ya, ya, ya !
Je viens me soigner et me guérir.

Ya, ya, ya !
Comme la rivière donne la fertilité à la terre,
Donne-moi la santé,
Toi qui as la puissance et la force.
Ya, ya, ya...

*
* *

On vit ici dans une atmosphère hallucinante d'esprits, de génies, de diableries, d'histoires fantastiques qui veulent être très terrifiantes.

Qui me les conte? La femme de l'Agha. Elle y croit de toutes les forces de son âme et elle s'étonne et s'indigne beaucoup que son mari n'y ajoute pas la même foi :

« Comment peux-tu douter que les djnouns existent, s'exclame-t-elle, c'est comme si tu niais l'humanité. Les djouns sont sous terre, mais ils vivent, ils entendent chacune de nos paroles.... »

Pour moi, elle ajoute :

« Les djnouns forment sept tribus. Ceux qui sont rouges comme le feu ou verts comme les feuilles, au printemps, sont musulmans. Ce sont les plus puissants. D'autres qui sont blancs comme la farine ou noirs comme la nuit sont chrétiens. Il y en a de jaunes comme le sable : les Juifs. Les autres sont hérétiques.

« Un jour parmi les jours, à Biskra, avant mon mariage, une de mes cousines, Zohra, a voulu voir l'une des sept filles du grand sultan Belhamar, le sultan rouge, qui commande à tous es djnouns. Elle a brûlé de l'encens dans sa

chambre ; au bout de très peu de temps, elle a entendu un grand bruit de raïtas, de tobols ; la terre s'est fendue ; une djenn est apparue. Elle avait la forme d'une femme, elle était aussi magnifiquement vêtue qu'une « sultana » ; mais Zohra a à peine eu le temps de la voir, elle a eu si peur qu'elle s'est évanouie. »

Fatma se tait. Il y a un instant de silence dans la longue pièce, sa chambre, où nous sommes assis en tailleur sur les matelas très bas, contre le mur. Fatma porte une robe de soie violette que couvre en partie un haïk de gaze bleue ; un diadème étincelle sur son front; son cou, ses bras sont chargés de colliers, de bracelets. Une écharpe rose, suspendue à la muraille, a de lents remous quand un souffle d'air passe ; un peu de soleil entre, de côté, par la haute fenêtre grillagée qui donne sur le patio, où une servante noire souffle sur un kanoun et la petite fille de l'Agha ne cesse de passer et de repasser, en courant, sous les arcades, avec sa coiffure brillante qui lui donne l'air d'un lutin.

A son tour, l'Agha conte une histoire à dormir debout ou plutôt à réveiller quelqu'un qui sommeillerait. Elle paraîtra, j'en ai peur, ridiculement enfantine ; mais elle donne une idée de ce qui hante l'esprit des indigènes dans l'extrême Sud algérien :

« Il y a deux ans, un thaleb vint me trouver :

« Je commande à toutes les tribus des djnouns, me dit-il. Si tu le veux, je te ferai voir quelques uns d'entre eux. »

Comme je ne tenais nullement à assister à des tours de magie, je me dérobai en alléguant mes occupations qui me laissaient peu de temps libre. Le thaleb devina que j'étais incrédule :

« Ecoute, reprit-il, je veux te donner une preuve de ma puissance.

Récemment, je me trouvais dans le sud tunisien, non loin de Tozeur. On m'appela auprès d'un enfant dont les genoux étaient paralysés. Les « toubibs » européens l'avaient soigné sans résultat. Je dis au père :

« C'est un grand bonheur pour toi qu'Allah m'ait envoyé ; je puis guérir ton enfant, mais il faut venir avec moi et savoir du grand sultan rouge, Belhamar, pourquoi ton fils est malade.... »

Nous allons dans le Sahara ; je fais un trou dans le sable, je brûle de l'encens, je récite les prières qui doivent être dites. La terre s'ouvre et nous nous enfonçons dans son sein jusqu'à ce que nous soyons chez les djnouns jaunes. Là, dans une écurie, nous attendaient des chevaux à la robe jaune et sellés de belles selles de cuir brodées d'or avec des rênes brillantes, nous les enfourchons ; nous voyageons tout le jour et parvenons, à la nuit, chez les djnouns blancs, où nous trouvons des méhara éclatants qui nous conduisent, d'eux-mêmes, chez les djnouns noirs lesquels, dès qu'ils nous voient, mettent à notre disposition, des vautours énormes et au vol si puissant qu'en un rien de temps, sur leurs ailes, comme sur des

aéroplanes, nous arrivons chez les djnouns verts où des *bouraks* (1) de la couleur chère au Prophète nous déposent, enfin, au seuil du palais du grand sultan, Belhamar.

Là, tout était pourpre : murailles, tentures et tapis ainsi que les vêtements du sultan Belhamar, ceux de ses enfants et de ses serviteurs. Je remets un placet à l'un de ces derniers, car, chez les « fils du feu, » tout se passe, exactement comme chez les fils d'Adam.

On porte mon placet à Belhamar. Il le fait lire par l'un de ses secrétaires et ordonne qu'on nous introduise en sa présence.

Il se tenait dans une haute salle, sur un trône, d'où il se lève, en me voyant, pour se prosterner et dire humblement :

« Seigneur, excuse-moi de t'avoir fait attendre. Tu es mon maître, je le sais et sais que je dois t'obéir exactement. Pourquoi viens-tu me trouver? Parle. »

Je lui montre mon compagnon ; je dis que son fils est malade, que nous voulons les moyens de le guérir.

Belhamar fait un signe. Aussitôt, les trompettes sonnent, les tobols retentissent et les djnouns rouges, accourent de tous côtés. Quand ils sont réunis, Belhamar dit :

« Lequel d'entre vous a frappé l'enfant de cet homme? Qu'il se fasse connaître ! »

(1) Jument ailée à tête de femme qui, d'après la légende transporta le Prophète au septième ciel.

Un djinn sort de la foule et, s'avançant jusqu'au trône du sultan :

« J'avais un fils ; le fils de cet homme, en creusant dans un tas de fumier (1), a atteint mon enfant avec sa pioche et l'a tué. Pour punir le meurtrier, je l'ai privé de l'usage de ses jambes.

— C'était ton droit, dit Belhamar ; mais le châtiment a assez duré. »

Et, se tournant vers mon compagnon :

« Rentre chez toi ; ton fils est guéri.... »

Par les mêmes moyens qu'à l'aller : les bouraks, les vautours, les méhara, les chevaux, nous retraversons les nations des djnouns. Partout, on nous laisse passer avec de grands signes de respect et quand nous arrivons à la demeure de mon compagnon, qu'elle n'est pas sa joie de voir son fils venir au-devant de lui, en courant. »

Tandis que l'Agha parle, sa femme, par moment, tend l'oreille pour mieux écouter, par les couloirs nombreux, si elle ne perçoit pas le bruit d'un pied léger, d'un souffle qui ne seraient pas ceux d'un être humain. Avec les djnouns, il faut constamment se méfier. Un mot dit mal à propos peut irriter leur esprit susceptible....

Mais Fatma se rassure. Rien d'anormal dans la demeure. De nouveau, elle écoute nos pro-

(1) Selon la croyance populaire, les djnouns vivent dans les endroits malpropres ou obscurs : le fumier, les écuries, les abattoirs...

pos qui doivent la choquer. Est-ce que je ne dis pas :

« Ce thaleb est un grand imposteur ou un fol. Il nous berne avec ses inventions. »

L'Agha a un geste de la main, par-dessus son guennour.

« Quand il a commencé à raconter cette histoire, par vanité ou pour s'attirer des dons, certainement il n'était pas de bonne foi ; mais, à force de la répéter, il a fini par y croire.... »

Pourquoi non? Le cas est bien connu du charlatan qui se prend à son charlatanisme ; du menteur qui se pipe à ses mensonges.

*
* *

Il est dit qu'à El-Oued, je ne sortirai pas des envoûtements, des ensorcellements, des histoires diaboliques. Aujourd'hui, les *noirs* de la ville, célèbrent la fête de leur marabout Sidi-Merzoug et les femmes possédées par les djnouns viennent y danser pour que le saint les délivre.

Depuis deux mois, déjà, la fête se prépare. Tous les soirs, à la même heure, les nègres ont promené, à travers la ville, un grand bouc enrubanné, incarnation de l'esprit malfaisant. A chaque porte, ils s'arrêtaient et cela voulait dire :

« Au nom d'Allah, frères, donnez un peu d'argent pour que soit célébré la fête de Sidi-Merzoug.... »

A présent, au centre d'un des grands espaces

vides qui s'ouvrent sur le désert, les noirs ont fiché une lance et un étendard.

D'eux-mêmes, les burnous ont formé un cercle de curieux où ceux des premiers rangs sont accroupis. Un peu à l'écart, les femmes se sont massées, les unes près des autres, et leurs robes amarante ou orangées forment sur la blancheur du sol d'éclatants bouquets qu'embrase la lumière.

Un nègre ouvre le cortège. Vraiment, son aspect est inoubliable. Très vieux, mais robuste, grand et maigre, le poil tout blanc, il est la personnification de Sidi-Merzoug lui-même. Il avance en suivant le cercle où les spectateurs l'enferment ; dans une cassolette de terre, il brûle l'encens dont les vapeurs sont une volupté aux narines des djnouns ; mais c'est surtout par sa coiffure que les regards sont attirés. On ne peut rien concevoir de plus étrange, de plus bariolé. Elle est formée par les ceintures des femmes désireuses d'enfanter et ces ceintures sont de toutes couleurs. Les rouge-cerise, les violets, les verts, les jaunes et les orange s'y mélangent et s'y croisent.

Derrière lui, les musiciens, tous des noirs, frappent de leurs tambours, ou agitent d'énormes crotales propres, semble-t-il, à célébrer une fête satanique et qui déchaînent un furieux vacarme. Se suivant en file, par rang de taille, si bien que les derniers sont tout petits : des enfants ; les musiciens font le tour des spectateurs en sautillant d'un pied sur

l'autre, en tournoyant ainsi que des toupies.

Puis, divisés en deux groupes, comme pour un quadrille, ils dansent, sous le plein ciel, avec des simagrées, des contorsions de hanches ; en se faisant des grâces et comme s'ils visaient avant tout à la bouffonnerie, ils s'adressent des sourires semblables à des grimaces du plus haut comique. Les pointes de leur foulard de soie sautillent dans leur dos à chacun de leurs mouvements et saute également le poignard suspendu à leur côté dans sa gaine de cuir rouge et retenu en bandoulière par une cordelette de laine écarlate.

Du point où se trouvent les femmes, l'une d'elles se lève; une autre; et puis une troisième, une quatrième. Quelle crainte les retient ou quelle pudeur? Il faut qu'on les pousse dans l'espace ouvert. Elles arrivent deux par deux, épaule contre épaule comme pour se soutenir dans l'épreuve qu'elles affrontent. Leurs longues robes traînent dans la poussière. Toutes sont religieusement voilées, mais leurs voiles ont des couleurs charmantes, choisies avec coquetterie : rose, vert d'eau, lilas, et le tissu est assez transparent pour que se laisse deviner le visage.

La tête droite, les yeux perdus, les danseuses ont l'air d'hallucinées. Un djinn les possède, un esprit malin qu'il va falloir rejeter de leur être.

D'un mouvement presque insensible, à tout petits pas, en hésitant, elles avancent un

pied après l'autre. Elles ont un dandinement d'ours et ne cessent de balancer devant elles un foulard de soie.

Sont-ce des êtres vivants ou des automates, de silencieux automates qui marcheront, qui exécuteront cette danse prodigieusement lente tant que la mécanique sera remontée?

Mais, à leur rencontre, bondissant dans l'allégresse et faisant claquer les branches de leurs étranges instruments, voici que viennent les joueurs de crotales. Ils sautent avec une fougue qui tient du prodige, poussent de grands cris rauques, invoquent Allah et Sidi-Merzoug : Que les Esprits sortent des corps humains où ils ont élu gîte ; qu'ils rentrent sous terre. Si les cris n'y suffisent pas et la musique, on les charmera. Les djnouns sont affolés de parfums. Les sombres danseurs tirent des bouteilles d'odeurs de leurs manches, ils aspergent les femmes ; ils leur cassent, sur la tête, de minuscules flacons dont elles conservent les débris brillants dans leurs voiles, dans leurs châles.

Insensibles aux indigènes en burnous qui les observent, les frôlent, les heurtent, elles ne cessent de se dandiner, d'avancer, de reculer imperceptiblement et toujours épaule contre épaule jusqu'au moment où les joueurs de crotales jugeant qu'en voilà assez pour elles, les rejettent brutalement vers le cercle des spectateurs où elles s'effondrent comme si on les fauchait aux jambes.

*
* *

A l'heure où le soleil n'a plus que des rayons obliques et la fête des noirs, la fête délirante étant finie, je suis allée m'asseoir parmi les dunes, dire adieu au paysage d'El-Oued à ses grises coupoles, à ses jardins encavés.

La berge du désert est sans limites. Larges et massives, les dunes asseyent leurs croupes dont les vents ont modelé les formes. Le soleil descend sur l'horizon empourpré. Pas une âme.

La tristesse qui monte de ces sites arides a je ne sais quoi d'affreux, de poignant. Rien ne peut l'égaler. Pourtant, n'est-ce pas dans ces solitudes désolées qu'on goûte enfin, et mieux qu'ailleurs, le sens profond de la vie....

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

Aux confins de l'oasis de Laghouat. Chez le Bachaga Jelloul 5

CHAPITRE II.

Le mystérieux pays du M'Zab 41

CHAPITRE III.

A chameau a travers le désert : de Ghardaia a Ouargla 80

CHAPITRE IV.

Sous la tente, dans le désert 105

CHAPITRE V.

L'enchantement d'Ouargla et de ses oasis 136

CHAPITRE VI.

Touggourt, reine des palmes et des sables 152

CHAPITRE VII.

Le Souf, région des hautes dunes. Séjour a El-Oued, chez l'Agha 185

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)
6694-10-1925

LIBRAIRIE HACHETTE
9f.
PARIS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 074265924